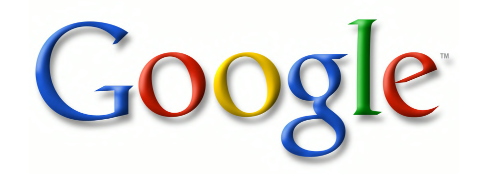
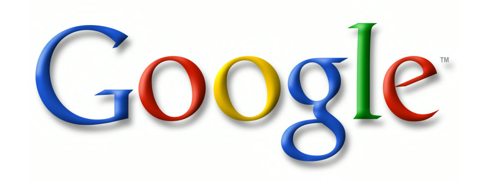

Google






BIBLIO
THEQUE
DU Mis DES
BOYS
ASTRA VIAM MONSTRANT REGIBUS
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES




BOYS
ASTRA · VIAM MONSTRANT · REGIBUS
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



Faure, Ph.

JOURNAL

D'UN

COMBATTANT DE FÉVRIER.

JOURNAL

D'UN

Combattant de Février,

PAR

PHILIPPE FAURE;

PRÉCÉDÉ D'UN

FRAGMENT SUR L'AUTEUR, PAR PIERRE LEROUX, ET DES DISCOURS
PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE PHILIPPE FAURE;

SUIVI DE

NOTES HISTORIQUES ET DE TÉMOIGNAGES DE LA MAIN
DE LAMENNAIS, DE MADAME ADÈLE VICTOR HUGO, DE VICTOR HUGO,
DE LOUIS BLANC, DE KOSSUTH, DE LEDRU-ROLLIN, DE SAFFI,
DE HERZEN, DE BERJEAU, DE GREPPO, DE BRU, DE J. HARNEY,
D'ALPHONSE BIANCHI, D'ALFRED TALANDIER, ET
D'AUTRES AMIS DE PHILIPPE FAURE.

Publié à Jersey par

AUGUSTE DESMOULINS.

JERSEY:
C. LE FEUVRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, BERESFORD STREET.
1859.

TABLE.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

APPENDICE.

JERSEY, 24 FÉVRIER 1859.

Nous terminons aujourd'hui, onzième anniversaire de la Révolution de Février, et dans la septième année de notre exil, l'impression de ce premier volume des écrits de Philippe Faure. *

Puisse ce livre éclairer l'opinion et même l'histoire.

Puisse-t-il marquer le vrai caractère, le caractère socialiste de la Révolution de 1848.

Puisse-t-il enfin contribuer à faire triompher dans le monde la Liberté, la Fraternité, l'Egalité, ce principe triple et un comme Dieu, un et indivisible comme la République !

* Nous publierons prochainement sous le titre FRAGMENTS D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE, un volume d'études fort intéressantes de la main de l'auteur du JOURNAL D'UN COMBATTANT DE FÉVRIER.

AVERTISSEMENT.

La Révolution de Février fut un fait si compliqué et résultant de causes si multiples, qu'il s'écoulera encore beaucoup de temps avant qu'on n'en puisse écrire l'histoire. Un de nos meilleurs amis, PHILIPPE FAURE, qui a eu la gloire de participer à cette Révolution, en a raconté lui-même les événements les plus mémorables, et c'est son récit que nous publions. Nous croyons ce récit intéressant pour le public et de nature à éclairer l'historien qui plus tard entreprendra de raconter la naissance de la République de 1848.

Le *Journal d'un Combattant de Février* a paru il y a plus de dix ans dans *l'Eclaireur du Centre*. Ce document, écrit dans l'ardeur de l'action par un jeune homme qui eut une part héroïque dans les scènes qu'il raconte, a tout l'attrait qu'on cherche d'ordinaire dans les Mémoires. La réimpression de ce Journal était le plus bel hommage que nous pussions rendre à la mémoire de notre ami Philippe Faure.

Nous avons cru devoir y joindre les témoignages qu'il a reçus de plusieurs de ses amis et que sa mère a pieusement conservés. Parmi ces témoignages se trouve le fragment suivant, que Pierre Leroux a bien voulu, pour elle, détacher d'un ouvrage encore inédit.

Ce morceau est une peinture si vraie et si complète de Philippe Faure, que nous n'avons eu qu'à rassembler ensuite quelques dates et qu'à citer les Discours prononcés sur sa tombe, pour achever de faire connaître notre ami.

Nous plaçons à la fin du "Journal d'un Combattant" le Testament de Philippe Faure, deux Lettres de lui, et les premiers feuillets d'un article qu'il avait commencé sur le livre de Jean Reynaud. Ces pièces nous ont paru se rattacher naturellement à l'ouvrage et le compléter.

On trouvera dans l'Appendice les documents historiques et les Témoignages. Les lettres de La Mennais, de Madame Hugo, de Victor Hugo, de Louis Blanc et de L. Kossuth sont remarquables, tant à cause des idées qui en sont le fond que de la sympathie montrée à Philippe Faure par ces personnes illustres.

Nous publions cet ouvrage deux ans et demi après la mort de l'auteur, et dans un temps où les idées qui ont amené la Révolution de Février paraissent partout vaincues et dédaignées, bien qu'elles exercent partout une influence occulte de plus en plus puissante. Si quelque chose peut ranimer dans les âmes la foi à ces idées, n'est-ce pas de les voir confessées par un esprit profondément sincère et droit, et servies avec un absolu dévouement par un grand cœur ?

AUGUSTE DESMOULINS.

Jersey, Septembre 1853.

FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT

INTITULÉ

LE ROCHER DES PROSCRITS.

CHAPITRE IX.

PHILIPPE FAURE.

Verrai-je partout des tombeaux, et tout ce rivage est-il peuplé de souvenirs funèbres !

Voilà l'endroit où j'ai serré, pour la dernière fois, la main de PHILIPPE FAURE.

Vous voyez ce chemin tortueux qui, du rocher où je suis, mène à la ville par Colomberie ; c'est la route de Saint-Clément. Hé bien, à une portée de fusil d'ici, je montrai à Faure le nom de La Mennais, écrit à l'angle d'une rue qui débouche sur cette route : *La Mennais Place.*

Ah ! comme il a été bien inspiré celui qui, profitant du droit que chacun a de nommer comme il veut les constructions qu'il élève, se trouve avoir donné à cette rue un nom qui lui restera. O ami, ami illustre ! Ta tombe n'est pas ici, et ta charité n'a voulu d'autre tombe que la fosse commune, le grand gouffre où disparaissent les pauvres de Paris ; hé bien, soit ! mais tu auras ici, du moins, un céno-

taphe. Cette rue est un exemple pour ton pays Breton. Ont-ils pensé, de l'autre côté du détroit, à faire ce que la main d'un étranger a fait ici, depuis longtemps, pour toi ?

Nous dîmes cela ensemble d'un commun accord, moi, vieux, qui ai vécu des années dans le commerce de La Mennais ; lui, jeune, mais depuis longtemps l'ami et le disciple de ce maître vénérable....

Et puis, nous nous dîmes adieu, nous nous séparâmes.... ce fut un dernier adieu....

A quelques jours de là, il mourut.... Il mourut en quelques heures dans les bras de sa mère.... Ah ! pauvre mère....

Elle m'a envoyé ce matin demander les PAROLES D'UN CROYANT ; elle veut mettre, sur le tombeau qu'elle fait ériger à son fils, ces strophes de La Mennais :

> "—Jeune Soldat, où vas-tu ?
>
> "—Je vais combattre pour la Justice, pour la sainte cause des Peuples, pour les droits sacrés du Genre Humain.
>
> "—Que tes armes soient bénies, jeune soldat.
>
> ....
>
> "—Jeune Soldat, où vas-tu ?
>
> "—Je vais combattre, pour que tous aient au ciel un Dieu et une Patrie sur la terre.
>
> "—Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune Soldat."
>
> ....

Jamais épitaphe n'aura mieux convenu au mort. Oh! cette mère a bien choisi. Elle connaissait bien son fils, son trésor perdu. Elle et son fils ne faisaient qu'un. Ils n'avaient qu'un cœur, qu'une âme.

Comme on a raison de dire que la mort achève de tracer la vraie figure de notre vie! Je vois maintenant la vie de Philippe Faure bien plus clairement, quoique je l'aie toujours sentie et comprise. C'était un chercheur de la Vérité, sans doute; mais il lui fallait une action, une réalisation. Il était consacré.

Oui, il était vraiment consacré comme un Nazaréen.

Semblable à ces mères antiques qui consacraient leurs fils au Seigneur pour toute la vie, sa mère l'avait consacré dès sa naissance.

Cette mère avait connu, aimé Fabre d'Olivet, une grande intelligence égarée dans les rêves des sciences occultes, dans les mystères de l'alchimie, et trop portée à s'envelopper des nuages de l'ésotérisme. Il voulut, au milieu d'un monde idéalement affranchi, réédifier un temple secret; il se fit prêtre à la façon antique, mêlant l'Egyptianisme au Christianisme. Mais il fut frappé d'apoplexie à cinquante ans, sur les marches de son autel, au moment, je crois, où il célébrait sa messe.

Que fera-t-elle de son fils, maintenant que l'initiateur n'est plus, que l'Epopte qui devait lui ouvrir les yeux a lui-même fermé les yeux; que l'Hiéro-

phante a disparu, sans laisser de successeur ? Elle ne peut que lui transmettre, de souvenir, les enseignements qu'elle a reçus, et que la reconnaissance a gravés dans son âme ; car hors de ce culte de la mémoire, quel autre secours lui reste-t-il ? Une lueur faible, incertaine, et qui semble enveloppée à dessein, se montre à peine dans des ouvrages inachevés. C'est une marche à travers l'obscurité des sinueux sentiers des Pyramides, avant d'arriver à la salle où s'achevait l'initiation et où brillait la lumière.

N'importe, il est consacré. Elle le destina, cette mère héroïque, aux plus nobles dévouements. Dès l'âge de huit ans, elle le conduisit à Sainte-Pélagie, dans la prison de Jeanne. L'enfant se lia avec le prisonnier ; et Jeanne, emmené de Paris à Ham chargé de fers, écrivait sur les marges d'une lettre que Philippe lui avait adressée : — " L'amitié et " les paroles naïves de cet enfant me consolent " dans ma captivité." *(a)* Plus tard, après la mort du martyr républicain, Philippe reçut des mains du père et de la mère de Jeanne la croix que celui-ci avait gagnée en Juillet. Cette croix, Philippe la porta, quinze ans après, sur les barricades de Février.

Les visites de l'enfant à Sainte-Pélagie lui firent dès ce temps connaître Godefroy Cavaignac et Marrast. Un de ses parents le leur présenta. Philippe alors fut séduit par leur conviction républicaine.

(a) Pour ce renvoi et pour tous les suivants, voir l'Appendice.

Mais Godefroy mourut, et Marrast trahit.

Devenu homme, Philippe chercha....

Il s'approcha de nous ; il vécut avec nous....

Mais il trouva le plan trop vaste, il y avait trop à méditer, il fallait trop de patience, la vie s'y consumerait.... O désir de réalisation, combien tu en as égarés !

Alors il entendit La Mennais s'écrier : — " Seigneur, ils sont là gisants ; mais ils n'y seront " pas éternellement ! *Encore trois jours*, et le sceau " sacrilége sera brisé ; et ceux qui dorment se " réveilleront, et le règne du Christ, qui est Jus- " tice et Charité, et paix et joie dans l'Esprit " Saint, commencera."

Et Philippe répéta, après La Mennais : — *Ainsi soit-il !*

Oh ! je me souviens de cette nuit (c'était l'avant-veille du 22 Février) où l'on me conduisit, avec quelque mystère, à cause des embûches de la police, dans une maison destinée à être démolie, au centre du quartier le plus populeux de Paris. Dans une chambre déjà abandonnée, à la lueur d'un lampion, je vis une foule de figures qui toutes me connaissaient. — " Que faut-il faire ? La Bourgeoisie prépare une émeute ; mais si nous nous en mêlons, ce sera une Révolution." — Ce fut Philippe qui posa ainsi la question. Et quand j'eus parlé, qui fut mon contradicteur ?.... Ce fut lui.

Le surlendemain, en effet (qu'il en ait la gloire), habillé en Montagnard des Pyrénées, et remarquable par une énergie que sa faiblesse corporelle faisait encore ressortir, sur la place de la RÉVOLUTION, il transformait une émeute de la Bourgeoisie en Révolution !

La Mennais aura donc fait l'épitaphe de celui qu'il aima ! de celui qui porta peut-être au plus haut degré la foi dans ses prophéties et le caractère de son école.

C'est à merveille ! Mais que dirais-tu, mère infortunée, si, lorsque tu iras visiter le tombeau élevé par tes larmes, au-dessous de ton inscription tu lisais ces paroles de celui que La Mennais adora longtemps comme un Dieu :

" Quiconque tirera l'épée, périra par l'épée." *(b)*

PIERRE LEROUX.

DISCOURS

PRONONCÉS

SUR LA TOMBE DE PHILIPPE FAURE.

Le Mardi 15 Janvier 1856, un nombreux cortége de Proscrits de tous les pays accompagnait au cimetière de Saint-Jean, à Jersey, les dépouilles mortelles de Philippe Faure.

Les Proscrits, aussitôt qu'on fut arrivé à la grille du cimetière, portèrent eux-mêmes le cercueil jusqu'à la fosse, et l'y descendirent. Alors l'un d'entre eux, Auguste Desmoulins, s'avança au bord de cette fosse, encore ouverte, et prononça le Discours suivant :

"Amis, — Si je n'écoutais que le sentiment de mes tristesses personnelles, si je cédais à mes propres angoisses, je ne prendrais pas ici la parole. Il y a un mois à peine, nous conduisions au cimetière voisin mon neveu, l'enfant de Desages, emporté par une maladie soudaine. Il y a trois jours, je recevais la nouvelle de la mort de mon père, et le lendemain, je perdais l'ami dont nous venons d'apporter le cadavre dans cette fosse. Vous comprendrez qu'en face de semblables catastrophes, il me soit pénible de ne pas m'en tenir aux pleurs, et de parler.

Pourtant il faut que ceux qui continuent la lutte dans laquelle Philippe Faure était, dès ses plus jeunes années, entré, comme volontaire du progrès, sachent quel frère d'armes ils ont perdu ; il faut que les hommes disposés

de cœur à recevoir les idées philosophiques et religieuses qui l'ont poussé et soutenu dans cette lutte apprennent à quel degré d'élévation ces idées étaient arrivées en lui ; enfin il faut que ceux qui viendront après nous connaissent sa vie, afin d'avoir un bon exemple de plus à suivre comme hommes, comme fils, et comme citoyens.

Je suis bien au-dessous d'une telle tâche. Les tristes échos de ce cimetière s'étaient accoutumés à répéter les accents d'une voix plus éclatante que la mienne, et c'est une douleur de plus dans notre deuil que l'absence de ce compatriote illustre qui faisait retentir si loin et si haut le cri de ces tombes proscrites. Notre ami mort secondera ma faiblesse ; en racontant sa vie si courte et pourtant déjà bien remplie, je le ferai parler lui-même, et il vous apparaîtra tel qu'une amitié de douze ans me l'a fait connaître. D'autres parmi vous, Amis, m'aideront à remplir ce devoir. Je vous peindrai principalement en lui l'homme, le fils, l'ami ; eux vous diront les mérites et les services du citoyen.

Philippe Faure était né en Champagne, le 15 Décembre 1823. Sa mère,—car on ne saurait se faire une idée exacte de la destinée ni du caractère de Philippe si l'on ignorait ce qu'est sa mère, si l'on ne connaissait l'œuvre à laquelle elle avait voué son enfant—sa mère, issue d'une famille de militaires, éprise naturellement d'une admiration enthousiaste pour les qualités héroïques, mais éprise avant tout de l'amour de la France et du sentiment de la mission glorieuse réservée à cette noble nation, sa mère avait ardemment souhaité un fils qui pût pratiquer les grandes vertus, réaliser les œuvres sublimes que son idéal lui faisait concevoir, mais qu'elle ne pouvait réaliser. Chez elle, même dès ce temps, cette notion élevée du devoir avait déjà

une racine plus profonde et plus intime que ce qu'on appelle PATRIOTISME ; pour cette âme d'exception, la Patrie ne mérite tout notre dévouement que parce que cette Patrie, c'est la France ; c'est-à-dire l'idée qui se fait universelle, c'est-à-dire encore, la Religion. Oui, Amis, cette importante vérité, si bien formulée par le Socialisme: LA FRANCE EST UNE RELIGION, LA FRANCE EST LA RELIGION ELLE-MÊME QUI SE TRANSFIGURE POUR DEVENIR SOCIÉTÉ, pour servir de lien entre tous les Peuples, pour les amener à une même foi, à un même idéal de Justice; cette vérité, la mère de Philippe l'a sentie dès sa jeunesse. Elle l'a connue, elle l'a confessée, elle l'a servie toute sa vie ; et, comme si ce n'était pas assez, selon elle, que de consacrer à une telle cause toute sa pensée, toutes ses forces, tout son cœur, elle voulut aussi lui consacrer ce qui tenait de plus près à son cœur, elle lui dévoua son fils !....

Ceux-là seuls parmi vous qui ont intimement connu Philippe, peuvent savoir combien complétement il répondit aux vœux de sa mère, avec quelle ardeur il aima ce qu'elle aimait, avec quel dévouement il servit la cause qu'elle servait ; quel culte constant et ferme il voua à l'idée qu'elle avait embrassée. Pour moi qui l'ai connu depuis notre adolescence à tous deux, et qu'il appelait son frère aîné, parce qu'en effet je l'ai précédé dans la vie de près d'un an, je dois lui rendre ici témoignage. Jamais je n'ai vu deux âmes si profondément unies, deux esprits dans un si touchant accord, deux cœurs se répondant si bien que ce fils et sa mère. Entre eux, rien qui ne fût absolument commun. La Religion, la Philosophie, les Sciences, l'Histoire, la Politique, ces clartés encore si indécises de la conscience humaine, ces problèmes brûlants qui divisent tant de familles,

n'étaient pour Philippe et sa mère qu'autant de points de rapprochement, autant de foyers communs, où s'éclairaient et se fondaient leurs sentiments et leurs pensées.

Et il ne faut pas croire, Amis, qu'ils fussent, dès lors, encouragés dans leur foi politique et religieuse par l'assentiment de ceux qui les environnaient. Loin de là, leur vie était un combat continuel contre les idées, contre les préjugés, contre les vices de la société. Pour conquérir le droit, si simple cependant, de conserver son fils près d'elle, la mère de Faure avait dû soutenir des luttes pénibles; combien n'eut-elle pas à écarter d'obstacles pour l'arracher à l'enseignement officiel; combien ne lui fallut-il pas d'infatigable persévérance pour obtenir qu'on laissât se développer librement ce jeune esprit, également loin des dangereuses lisières de l'Université et du joug pastoral de l'Eglise.

A force d'amour maternel, elle y réussit pourtant. L'enfant grandit près d'elle et n'eut jamais, grâce à Dieu, d'autre éducateur que sa mère; il ne connut jamais, non plus, d'autre prêtre, d'autre confesseur!

Touchante nécessité des époques de renouvellement comme la nôtre. Quand tout est mort, ou à peu près mort dans une société; quand elle n'a plus ni religion, ni culte, ni morale, ni lois respectées; quand les hommes ne connaissent plus entre eux d'autres attaches que les liens purement matériels et n'échangent plus, en place d'idées et de sentiments, que des pièces de métal, il faut bien alors que l'Humanité se réfugie quelque part: elle revient au foyer domestique; il faut bien que le vrai culte s'entretienne, pour se transfigurer un jour: il se retrouve dans la famille; il faut bien que la religion renaisse: elle renaît au sein d'une mère. Où allez-vous, vierges mères de notre Judée moderne? Pourquoi serrer

si fort sur votre cœur votre précieux fardeau ?—Hérode, dites-vous, cherche le petit enfant pour le faire mourir. —Ah ! je comprends ; la Vérité vous est connue ; vous savez que ce petit enfant, c'est l'Avenir, c'est le Salut du monde, et vous voulez que le sein qui l'a fait naître et qui le nourrit, serve encore à le préserver !

Ce que Philippe ainsi enseigné par sa mère apprit dès ses plus tendres années, vous pouvez le pressentir, vous, Amis, qui avez vécu avec lui. A six ans, il lisait les poëmes d'Homère et les comprenait assez pour se passionner au récit des aventures d'Ulysse et de son retour dans la patrie. Un an plus tard, la Révolution de 1830 lui donna sa première leçon d'histoire. Cette fois la France s'associait à la mère, et venait imprimer dans le cœur et dans l'esprit de l'enfant le sentiment du droit et de la justice.(*c*) Si mes forces me le permettaient, je vous le peindrais déjà révolutionnaire, organisant à l'instar de la virile milice de son département, une milice d'enfants montagnards : j'ai hâte d'arriver à des événements moins éloignés de nous ; pourtant je me reprocherais de négliger un trait de son enfance qui le peint bien, selon moi. C'était vers 1831 : la Pologne (plusieurs parmi vous, Amis, s'en souviennent) la Pologne venait de succomber ;—la triste nouvelle était récente encore. Philippe (il avait sept ans à peine), conduit par un parent au bureau de la *Tribune*, lisait dans un coin les journaux. Tout à coup il s'écrie : “ Et pourquoi la France “ ne va-t-elle pas au secours de la Pologne?” Les rédacteurs du journal et quelques patriotes causaient des événements sans prendre garde à l'enfant dont la taille, d'ailleurs, était au-dessous de celle des enfants de son âge. En l'entendant répéter :—“ Et pourquoi la France “ ne va-t-elle pas au secours de la Pologne? ”—“ Pour-

“ quoi n'y vas-tu pas, toi?” lui dit quelqu'un.—“ Je “ suis trop petit, mon sabre ne coupe pas et mon fusil “ rate à tous les coups, mais si j'avais quinze ans !”— “ Et si tu étais tué?”—“Eh bien, je mourrais en com- “ battant!”—“Et ta mère?....” L'enfant se troubla, les larmes lui vinrent aux yeux, mais son sentiment héroïque reprit le dessus et il s'écria :—“ Qu'importe, “ pourvu que la France reste ! ” *(d)*

Pour qui sait apprécier les hommes, Philippe est tout entier dans ce mot. Soldat et Français, il se révèle dans cette parole et comme guerrier et comme patriote. Mais voyez, Amis, comment il entend ces deux choses ! Il sera Soldat, cet enfant, puisqu'il y a un ennemi à combattre, mais soldat-citoyen. Et en effet, né dans une famille de militaires, il n'a jamais porté d'autre uniforme que celui de Garde national, et, s'il ne craignit point, chaque fois que l'occasion s'en présenta, d'affronter le feu des batailles, ce fut toujours sur des barricades et du côté où l'on défendait la Liberté et la Justice.

Il sera Patriote, puisque ce qu'il veut avant tout, ce qu'il met au-dessus de tout, de sa vie, de la vie même de sa mère, c'est que la France reste ; mais cette France qu'il aime, elle est si grande, si immense, si universelle, que les frontières ne sauraient la borner à ses yeux et que c'est en Pologne qu'il faut aller mourir pour défendre cette France-là !

Généreux Philippe, je reconnais dans ce mot les nobles dispositions de ta nature. Ta mère, La Mennais *(e)* et Fabre d'Olivet *(f)* ont pu te faire croyant à leur manière ; Béranger a pu te communiquer son idée de la patrie, *(g)* mais nul ne t'a fait brave, nul ne t'a fait dévoué. Ces belles qualités de ton cœur éclatent dans ta vie ; elles la caractérisent toute.

Il s'élevait près de sa mère, étudiant comme son maître, La Mennais, l'avait fait et comme lui, Philippe, devait combattre un jour, en volontaire. Cette méthode pouvait avoir l'inconvénient de lui faire voir un peu de tout sans le forcer à approfondir aucune étude en particulier; mais elle avait l'immense avantage de laisser son esprit libre, de le préserver d'un grand nombre de préjugés. A dix-neuf ans, il fut chargé de la fonction de Secrétaire de la Société d'Enseignement Universel, fondée par les disciples de Jacotot. C'est là que je le vis pour la première fois en 1844. Je fus frappé de sa manière exacte de faire les procès-verbaux des Séances de la Société. Jules Bouline, ami de Philippe et lié avec moi depuis quelque temps, nous mit en rapport, et depuis nous avons toujours vécu dans une étroite intimité, que la perte de Bouline et beaucoup d'autres malheurs communs ou personnels ne firent que resserrer chaque jour.

C'était le temps où nous avions dans plusieurs quartiers de Paris des centres de propagande socialiste. Chez Louis Nétré se tenait une réunion mère, dans laquelle on s'occupait d'études philosophiques et religieuses. On formait là des enseigneurs qui, une fois formés, se répandaient sur d'autres points, soit pour faire connaître l'idée qu'ils croyaient être la Vérité, soit pour combattre celle qu'ils croyaient être l'Erreur. Ce qui sortit de cet utile travail, c'est à l'histoire de le dire; car ces faits si voisins de nous appartiennent déjà à l'histoire par l'influence qu'ils exercèrent sur le Mouvement Socialiste de 1848; les nombreux amis que cet enseignement rallia furent, en effet, ce que j'oserai appeler le Noyau du Socialisme, et, à ce titre, eurent une grande part dans les événements qui suivirent.

Philippe, qui n'avait pas comme nous à gagner le pain de chaque jour, consacra tout son temps à cette œuvre de propagande. Il se chargea du Cours d'Histoire ; cette circonstance eut cela d'avantageux pour lui, qu'il fut obligé de concentrer sur ce sujet toutes ses études, et qu'il eut ainsi une sorte de spécialité dans laquelle il devint réellement très fort.

L'année suivante, il fit un voyage de trois mois en Algérie. Il publia une courte relation de ce voyage dans la *Revue Sociale*, qui venait de paraître. A son retour à Paris, en Octobre 1845, nous eûmes la douleur de perdre Raban, vieux serviteur de l'idée républicaine et socialiste, et qui nous avait fait le plus cordial accueil. Philippe prononça sur la tombe de Raban un discours qu'il me faudra tout-à-l'heure répéter sur la sienne, parce qu'il contient une formule à laquelle je crois de tout mon esprit, de tout mon cœur et de toutes mes forces, et qui pour moi efface les horreurs de la mort. Cette formule, c'est la Solidarité éternelle des hommes entre eux, c'est la Renaissance sur la Terre dans l'Humanité. Peu de temps après cette cérémonie funèbre, je conçus le projet d'aller joindre à Boussac ceux de nos amis qui s'efforçaient de réaliser par l'association les idées que nous enseignions à Paris. Philippe qui, d'accord avec nous sur le fond de ces idées, ne jugeait pas cependant la situation du monde comme nous la jugions alors, et comme nous persistons à la juger aujourd'hui, combattit ma résolution, mais sans la vaincre. Cette lutte douloureuse pour tous deux, bien qu'elle n'eut jamais interrompu nos relations, je ne la rappelle ici que pour vous faire mieux connaître Philippe. Nous sentions bien l'un et l'autre que l'apostolat sans action ne saurait convenir aux hommes de notre

temps ; mais tandis que je voyais principalement l'action dans les patients labeurs d'hommes associés autour des instruments de travail, lui, la voyait principalement dans la lutte sous toutes ses formes ; il la voyait dans l'organisation des forces d'un parti politique ; il la voyait dans le combat, qu'il sentait proche.

Il resta : mais il ne nous en aida pas moins de tout son pouvoir. Il se chargea de la Correspondance Parisienne de *l'Eclaireur du Centre*, que nous venions d'ajouter à nos publications, et ce fut son début dans la carrière du journalisme. Sa première correspondance, datée du 25 Avril 1847, est curieuse sous plus d'un rapport ; j'y trouve le passage suivant : 'Que n'est-il 'donné de pouvoir observer les progrès du Socialisme 'dans les esprits, l'élan qui pousse de toutes parts vers 'une régénération sociale ? En proscrivant les Asso- 'ciations, le gouvernement a désorganisé ses adver- 'saires, mais ils sont plus dangereux agissant dans 'l'ombre et sans qu'il puisse constater leur influence. 'La question Sociale préoccupe chacun aujourd'hui : 'les livres d'histoire s'en inspirent ; les journaux la 'traitent chaque jour, les romans la portent dans les 'boudoirs, les salons la voient surgir avec effroi dans les 'conversations. Voyez comme on dévore les histoires 'de la Révolution, voyez le succès de Louis Blanc, de 'Lamartine, de Michelet ! *On étudie dans la chute de 'la féodalité militaire, les symptômes de la chute de la 'féodalité financière. (h)*'

Remarquez, Amis, qu'il y a tout près d'un an entre cette correspondance et Février 1848 ; mais Philippe avait trop travaillé à préparer ce grand événement pour ne pas y croire à l'avance. Il y croyait aussi ; il y croyait fermement, et c'est quelque chose de saisissant

que de voir ce jeune homme prédire avec tant de précision la suite des actes qui amèneront, à si peu de temps de là, l'émeute, la résistance, le combat, la victoire !

Dans chacun de ces actes glorieux, il eut une glorieuse part. Je n'ai pas besoin de vous le montrer préparant l'action dès Janvier 1848 ; entraînant le 20 Février, dans cette action, notre groupe socialiste*(i)*, en dépit des pressentiments funestes de Pierre Leroux, trop justifiés, hélas ! par les événements ; jetant le 23 le premier cri d'insurrection à la tête des étudiants soulevés, forçant avec une poignée d'élèves des écoles et d'ouvriers, la tête du Pont de la Révolution, et franchissant le premier la grille de la Chambre des Députés. Quand on écrira plus tard l'Histoire de la Révolution de Février, son *Journal d'un Combattant* deviendra l'une des plus belles pages de cette histoire, et la postérité apprendra, en la lisant, quel vaillant cœur c'était que ce Philippe Faure, qui sut si bien allier dans sa main la plume du Journaliste à l'épée du Soldat Citoyen.

Mais il s'en fallait de beaucoup que cette révolution réalisât l'idée que Philippe s'en était faite. Bien loin de voir la République amener la chute de la féodalité financière, on vit bientôt la féodalité financière préparer la ruine de la République. Aussi, à peine reposé de la lutte victorieuse d'où la République était sortie, Philippe dut-il rentrer de nouveau dans l'arène, pour défendre la Révolution contre la réaction grandissante. Il participa à tout ce qui se fit dans le sens de l'opinion la plus avancée, au sein des clubs, des comités révolutionnaires et des réunions électorales de cette époque ; mais c'est surtout comme journaliste qu'il combattit. *Le Peuple Constituant* (1848), *Le Représentant du*

Peuple (1848), *Le Peuple* (1849), *La Voix du Peuple* (1850), *Le Peuple de* 1850*;* ces journaux qui tour à tour tombèrent sous les procès et les amendes, trouvèrent en Philippe un collaborateur assidu, infatigable. Puis, quand il lui sembla qu'il était temps d'étendre aux départements une agitation qu'il jugeait bienfaisante et nécessaire, il partit pour le Mans, où il travailla à réunir en un seul journal le *Courrier de la Sarthe* et le *Bonhomme Manceau.* Il était attaché à ce journal quand se fit le Coup d'état de Décembre. Présent à Paris le 2, il fit pendant deux jours des tentatives inutiles pour éclairer la grande ville sur la portée du Coup d'état. Ici, permettez-moi de le laisser parler lui-même. Voici ce qu'il écrivait, le 8 Juin 1852, au Rédacteur du *Patriote Savoisien* : 'Je fus envoyé 'dans le Département que j'avais organisé pour y '*mettre le feu.* Déjà sur une lettre de moi, l'affaire 'était engagée. Mais pendant que je gagnais la Sarthe, 'en changeant six fois de voiture en vingt-quatre 'heures, l'affaire éclatait à Paris ; la Démocratie assez 'dévouée pour prendre les armes était écrasée. Les 'paysans, levés au son du tocsin, rentrèrent chez eux 'à cette nouvelle et mes amis durent fuir ou se constituer prisonniers. Plusieurs furent transportés, dont 'quelques-uns même n'avaient pas bougé. Pour moi, 'après des jours et des nuits de marches et d'inquiétudes, je trouvai un asile. Quatre mois plus tard, 'n'entendant plus parler de rien, je rentrai chez moi. 'Peu de temps après, on m'expédia du Mans l'arrêté 'préfectoral m'expulsant à jamais de la France.'

"L'exil ne fut pour lui que la lutte continuée. Tant qu'il resta un moyen d'action ou de protestation, il en fit usage. Arrivé à Londres le 31 Mars 1852, il se

rattacha à *l'Union Socialiste.* Puis, à Jersey, il prit part à la rédaction de l'Adresse au Peuple, qui fut publiée le 31 Octobre, contre la Proclamation de l'Empire. On dit même que ces mots de la dernière phrase : *charger son fusil et attendre l'heure*, sont de lui ; mais n'eût-il eu que l'honneur de signer cette protestation au nom de tous, et de concert avec Victor Hugo, et avec notre ami Fombertaux, que son nom ne s'en trouverait pas moins associé, et d'une manière glorieuse, cette fois encore à l'Histoire de la Révolution.

Vers Novembre de cette même année, il retourna à Londres. . . . Il défendit dans une assemblée de proscrits de tous les pays, notre ami Anglais le citoyen Julian Harney. Harney fait allusion à ce service dans une lettre qu'Asplet vient de me remettre et que je dois maintenant vous lire. Harney est retenu au lit par la maladie, et il adresse l'expression de ses regrets à la mère et aux amis de Philippe Faure. Voici sa lettre (j):

A la Mère et aux Amis de mon cher Ami décédé, Philippe Faure.

'A peine convalescent d'une maladie grave, je suis frappé et profondément affecté de la nouvelle triste et foudroyante de la mort prématurée de mon pauvre et cher ami PHILIPPE FAURE. Je l'aimais comme un frère. Il m'était plus qu'un frère par le sang, il m'était frère par le cœur. Jamais je n'oublierai son dévouement généreux prouvé dans le moment du péril, alors que je n'avais que peu d'amis et que mes ennemis étaient nombreux. Je garderai la reconnaissance de sa conduite en cette occasion, tant que je garderai la faculté du souvenir. Comme patriote, comme Républicain, comme Socialiste, comme actif apôtre de la Rédemption de l'Humanité, et surtout comme Proscrit supportant patiemment les peines de l'exil, sa conduite présentait un exemple dont ses concitoyens doivent être

fiers. Son amour et ses soins assidus pour sa mère, maintenant si malheureuse, elle seule peut dignement les apprécier. Toutes les sympathies de mon cœur pour elle dans sa solitude si affligeante.

'C'est encore une amère douleur de plus pour moi d'être incapable de quitter ma chambre et de ne pouvoir me joindre aux citoyens qui vont payer le dernier tribut aux restes de mon cher ami. Toutefois, laissez-moi, par ces faibles mots, témoigner quoique imparfaitement, mon amitié pour Philippe, et mêler mes larmes aux vôtres.

'Il vécut et travailla pour la République et il est mort en exil pour la République. L'hommage de ses frères républicains proclame ses mérites et honore sa mémoire.

(Signé) 'JULIAN HARNEY.'

Je n'ajouterai que peu de mots, Amis, à ces généreuses paroles de Harney.

Philippe revint à Jersey le 3 Août 1854. Il y apprit la profession de compositeur à l'Imprimerie UNIVERSELLE. A partir de ce moment il se tint en dehors de toute action politique. Chargé de traduire les articles écrits par Kossuth et qui étaient publiés en français par *L'Homme*, il s'occupa tout entier de sa double profession de compositeur et de traducteur. Je dois dire qu'à la suite d'un grand malheur domestique, sa mère était venue partager son exil, et qu'il lui consacrait tout le temps que lui laissait son travail. Il y a quelques mois la proscription nouvelle de TRENTE-TROIS des nôtres vint s'ajouter pour lui à tous les tourments de l'exil. L'éloignement subit de tant d'amis lui fut on ne peut plus pénible. Vous savez tous avec quel dévouement il était venu, l'un des premiers, défendre l'Imprimerie UNIVERSELLE contre les fureurs payées de la populace de cette île. Ce fut son dernier tribut de générosité en faveur de notre cause. L'inaction presque absolue où

la suppression de *L'Homme* le laissait lui causait un amer chagrin. Témoin et confident de ses déceptions et de ses douleurs, je puis vous dire tout ce que le spectacle du monde lui faisait souffrir. Ardent et généreux il voyait se fermer pour longtemps l'ère des dévouements illustres.—"Nous vivons trop tôt ou trop tard," disait-il; "nous ne sommes pas de notre temps." La mort (cette mort qui l'a frappé avant-hier, presque instantanément) n'est venue que de là; et le Docteur Gornet, qui ne l'a pas quitté, vous dira qu'en Philippe, les ardeurs de la fièvre furent entretenues par l'état douloureux d'un cerveau que des méditations tristes avaient excité au plus haut point.

C'est donc encore une victime que nous pleurons, Amis. C'est une de ces âmes élevées et délicates que la vue des corruptions de notre temps révolte et dégoûte et que la noble passion du bien consume. Tout à l'heure, dans sa lettre éloquente, Harney nous disait: "Il vécut "et travailla pour la République, et il est mort en exil "pour la République." Je sais bien, moi, de quelle République idéale il fut l'amant passionné. Je sais bien de quelle cité, encore à venir, il fut le soldat citoyen. Il répétait souvent en prenant sa plume de Journaliste, la sublime formule de Ulrich de Hütten:—'A la Vérité 'par la Liberté, à la Liberté par la Vérité.' Nul plus que lui, parmi nous, n'avait le droit d'arborer cette devise; car cette devise sort tout entière de son âme.

Philippe, avant de laisser ici ta dépouille, il me reste à proclamer sur ta tombe la Vérité religieuse que nous portions en commun et que nous avons tous deux cherché à servir, chacun selon sa nature *(k)*. Tes propres paroles me suffiront. Il y a un peu plus de dix ans, nous étions un grand nombre d'amis autour d'une fosse comme

celle-ci. Seulement cette fosse était creusée pour un vieillard et elle était creusée dans la terre de France. Raban venait de mourir entouré de nous tous, jeunes gens qu'il avait formés, et il avait pu en mourant se bercer de l'espoir du prochain triomphe de l'idée. Tous, pleins d'ardeur et de foi, nous suivîmes ses restes au cimetière du mont Parnasse; et là, Philippe, fidèle écho de nos sentiments, tu prononças ces paroles :

'Et maintenant, Baban, ton corps repose enfin. Cette 'enveloppe mortelle que tu as constamment sacrifiée aux 'idées d'avenir, ce corps dont tu avais fait abnégation 'pour l'offrir à Dieu comme victime expiatoire du ma- 'térialisme corrupteur qui gangrène la société, tu l'as 'quitté et ton âme épurée, fortifiée par la lutte, a 'commencé sa nouvelle existence.

'Sa vie s'est usée dans une lutte incessante pour ses 'frères, les opprimés. Il a essayé de tous les moyens, 'il s'est adressé à toutes les doctrines, il leur a demandé, 'à toutes le mot de l'avenir.

'Quel mot a-t-il rapporté ?—Ce mot qui est la Vérité 'et la Vie—'Hommes, vous êtes frères, vous êtes plus '' que frères.'—Et il développait alors cette LOI de 'Solidarité, d'après laquelle nul homme ne peut jouir 'lorsque l'Humanité souffre; nul homme ne peut souf- 'frir, sans que tous ne souffrent en lui. Parce que 'l'homme et les hommes ne sont qu'UN en Dieu. 'Parce qu'ils ne peuvent être heureux, qu'en réalisant 'par cette UNION de chacun et de tous, le type idéal de 'l'Humanité.'

Je ne sais, Amis, si vos esprits sont comme le mien; mais cette parole de foi me console et me fortifie. Je vois bien, pourtant, tout ce que cette tombe rappelle de mal. Un homme, un jeune homme succombe dans

toute sa force en moins de deux jours, et la science, inspirée par l'amitié, n'y peut rien. Bien plus, l'amour, les soins, l'âme d'une mère n'y peuvent rien, et cette mère que j'ai vue presser de baisers le front de ce cadavre, cette mère n'a rien pu pour y ranimer la vie. Elle a perdu son fils, j'ai perdu mon ami, tous nous avons perdu un frère, un compatriote dévoué, un héros! Philippe est mort muet, comme si en lui la pensée, obsédée par une insurmontable tristesse, s'était dérobée avant la vie. Seul, son œil que j'avais vu tant de fois illuminer son visage d'ordinaire pensif, d'un éclair d'esprit ou de noble ardeur; son œil me révélait, en se tournant avec une tendresse inquiète vers sa mère, ses tourments intérieurs. J'ai vu ce regard suprême s'éteindre. J'ai vu le désespoir muet de la mère, j'ai enseveli moi-même ce corps inanimé, je l'ai suivi ici avec vous tous, je l'ai vu descendre dans cette fosse creusée dans une terre étrangère. Toutes les misères humaines se rassemblent devant moi: misère de la science impuissante contre la maladie; misère de la société présente, si corrompue, si dégradée, qu'elle délaisse et méconnaît les plus belles facultés de l'âme; misère de la patrie, qui accueille le Crime triomphant et repousse la Vertu jusqu'à ce point de LUI REFUSER L'HOSPITALITÉ DU TOMBEAU; misère enfin de l'amitié, misère de l'amour qui peut donner la vie et ne peut rien pour la sauver.... Oui, Amis, toutes les misères sont là dans cette tombe, je les sens et pourtant un mot me console, parce que ce mot, comme nous le disait Philippe tout-à-l'heure; ce mot, c'est la Vérité et la Vie. Eh bien! oui, les dégradations de tout genre peuvent affliger nos regards et nous frapper nous-mêmes, nous sommes SOLIDAIRES: NUL 'HOMME NE PEUT 'JOUIR LORSQUE L'HUMANITÉ SOUFFRE.' Mais voici

ce qui rétablit la Justice dans le monde, voici ce qui nous rend l'espoir : 'NUL HOMME NE PEUT SOUFFRIR 'SANS QUE TOUS NE SOUFFRENT EN LUI.'—Voici qui nous rend la foi : 'L'HOMME ET LES HOMMES NE SONT 'QU'UN EN DIEU.' — Voici enfin, qui ranime en nous l'Amour : 'LES HOMMES NE PEUVENT ÊTRE HEUREUX 'QU'EN RÉALISANT PAR CETTE UNION DE CHACUN ET 'DE TOUS, LE TYPE IDÉAL DE L'HUMANITÉ.'

Si cette Solidarité est vraie dans l'espace, il faut qu'elle soit vraie aussi dans le temps. Si les hommes vivant actuellement sur cette terre, ne sont qu'UN ; si chacun d'eux porte en lui l'Humanité, il faut bien qu'il en soit de même de tous, des pères penchés vers la tombe aussi bien que des enfants qui surgissent du berceau. La Solidarité n'est donc universelle que parce qu'elle est éternelle. La mort n'est donc, comme la naissance, qu'un des aspects de la vie. Séchons nos pleurs, Amis, Philippe Faure vient de mourir : j'affirme qu'il renaîtra sur cette terre, dans l'Humanité.

Le meilleur moyen pour nous de remplir envers lui les devoirs d'une amitié fidèle et éclairée, c'est de nous remettre tous à notre œuvre d'apostolat et de renouvellement; afin quel a condition humaine s'améliore, que la misère sous tous ses aspects y ait moins d'empire, que la terre se transfigure, et qu'en y renaissant sous une forme nouvelle, il nous retrouve tous transformés, vivant libres, frères, égaux dans ce monde futur pour la venue duquel nous avons combattu avec lui, et d'où la loi de la vie, mieux comprise et mieux pratiquée, aura banni pour toujours la mort et son funèbre appareil."

Après un moment de silence, le citoyen Alphonse Bianchi, désigné par les Proscrits Français pour prendre la parole en leur nom dans cette circons-

tance, s'approcha à son tour de la fosse, et lut le Discours qui suit :

Citoyens, — Encore une fosse ouverte sur la terre d'exil, encore un funèbre convoi, encore un cadavre, encore une victime !

Vous venez, Citoyens, d'entendre les accents du deuil privé : la famille et l'amitié se sont adressées à vous par l'organe de notre excellent ami Desmoulins. A son tour, la proscription républicaine habitant Jersey, vient exprimer par ma voix ses douleurs sur cette tombe, sur ce corps qui fut celui d'un penseur, d'un écrivain dévoué, d'un vaillant soldat de la démocratie militante.

Philippe Faure, doué d'une intelligence précoce et énergique, jeune, tout jeune encore, combattait déjà par la conspiration de la pensée le règne abrutissant de Louis-Philippe. Pendant que les *Satisfaits* de ce temps déshonoraient le peuple de Juillet, un petit groupe d'hommes ardents et instruits se réunissait. Leur but était d'enseigner la science aux déshérités du droit naturel, à ceux que la pauvreté, imposée par une société marâtre, a privés de l'instruction, marchandise courante comme le velours et la soie, que l'on achète en France à deniers comptants.

Dans cette phalange d'éducateurs, l'idée socialiste, si peu répandue alors, trouva une chaire. Faure, en particulier, apportait là son contingent de travail. L'histoire du vieux monde, ce long martyrologe du prolétariat exploité, abruti, égorgé par les religions, les monarchies, et le parasitisme ;*(l)* l'histoire avec ses conséquences philosophiques, était son étude favorite. La conscience des ouvriers, assistant à ces conférences, recevait le verbe de vérité ; le sentiment de la justice

les agitait avec violence ; la propagande enfin aiguisait en silence la hache du combat. Ainsi Faure consacrait ses veilles de vingt ans à fourbir les armes dont les balles devaient, quelque jour, cribler les royales forteresses ; à préparer le bûcher qui devait consumer en place de Grève le trône et l'échafaud.

Des années entières furent employées à cet immense labeur !

Mais le soleil de Février se leva ! Pâle d'abord, ayant pour contemplateurs ou des esprits bornés ou des ambitieux mécontents, ce que l'on appelait alors l'*opposition parlementaire :* ces hommes parlaient entre eux un jargon étonnant ; ils invoquaient *la Charte, le Droit écrit ;* ils attaquaient Guizot et respectaient le roi ; ils préparaient une révolution pendant une année, ils y excitaient par des discours violents, et croyaient ensuite, les insensés ! arrêter cette révolution comme une compagnie d'infanterie, alors que son capitaine lui crie : Halte là ! ! Soleil bientôt radieux, quand, repoussant les endormeurs, ouvriers et étudiants déployaient héroïquement sur les barricades trouées par les boulets, le drapeau unitaire, le drapeau du Peuple percé de mille balles ; quand le fusil populaire, acclamant non-seulement le DROIT DE RÉUNION, mais TOUS LES DROITS, annonçait aux rois que la Révolution allait reprendre sa course civilisatrice ; aux peuples que la République Française marquait la première étape de la République Européenne.

Faure réunissait les deux qualités principales du Démocrate. Il était Révolutionnaire parce qu'il était Socialiste. Il comprenait que les idées seraient lettres mortes si on les lançait au vent en les abandonnant à leur fortune ; et, tout en songeant à la reconstruction

future, il portait le marteau démolisseur dans les ruines du passé. Selon l'état de la lutte, il remplaçait la plume par l'épée ou l'épée par la plume. Nourri de tels sentiments, Faure — nous n'avons pas besoin de le dire — fut un des premiers descendus dans la rue. Non seulement il se disposait lui-même à la lutte ; mais, de plus, il y excitait les autres. Dans une lettre qu'il écrivait à l'*Eclaireur du Centre* le 21 Février 1848, après avoir donné ses impressions sur les faits précédents, il ajoute: "A DEMAIN LE COMBAT!" et sa phrase confiante semble dire: A DEMAIN LA VICTOIRE!

Le lendemain, en effet, le 22! il jette le cri d'insurrection dans le quartier Latin. Pendant cette journée et celles qui suivent, il construit des barricades, lutte contre la garde municipale, combat au milieu du peuple, et ne quitte le fusil qu'après la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville!

Mais, hélas, il le constate déjà lui-même :—'*Beaucoup*," écrit-il, "*se jettent à la curée des emplois et les vils laquais de l'ancien régime prennent la livrée de la République avec un empressement dégoûtant.*' En effet, la République périclite. Les prêtres bénissent les arbres de Liberté, les royalistes retrouvent leurs positions, les usuriers conservent leurs priviléges: la trahison est partout, la Révolution n'est nulle part.

Faure ne s'y trompe pas: il faut combattre encore; il taille sa plume. *Le Peuple Constituant* défendait avec courage, énergie et talent la cause de la démocratie sociale; Philippe Faure prend place parmi ses rédacteurs et partage leurs dangers. La voix honnête et retentissante de Lamennais effraie les réacteurs de tous les partis: son journal meurt sous les lois fiscales votées par l'Assemblée Constituante. Il est plus facile de tuer la vérité que de lui répondre.

Après les fautes, les crimes; ceux-ci s'accumulaient: Juin 1848 avait vu, après la bataille, l'horrible massacre du peuple parisien; la transportation de ce temps, digne mère de la transportation de Décembre, avait, dans son immense iniquité, effrayé toutes les consciences: le sabre remplaçait le droit, l'Etat de Siége remplaçait la loi; la presse n'était libre que pour la conspiration de la rue de Potiers; sa propagande en profitait et lançait en plein soleil, avec impudence et impudeur, ses pamphlets bardés de faussetés historiques et de calomnies individuelles. En même temps les royalistes d'épée, de soutane, de toge, d'argent continuaient leur lâche mensonge. Ils adoraient la République, criaient-ils, ils en étaient les Serviteurs! Et, pour prix des gros traitements que le Peuple leur payait: au dedans, ils persécutaient à outrance les Républicains; au dehors, ils livraient la République aux monarques leurs alliés.

C'était avec horreur que Faure voyait ce navrant tableau se dérouler chaque jour sous ses yeux: dans le *Représentant du Peuple*, puis dans *Le Peuple*, journaux dirigés par Proudhon, il dénonçait à la France ces odieuses manœuvres dont le dernier mot était fatalement un Deux-Décembre, un Coup-d'Etat au profit d'un prétendant quelconque.

Grâce à l'inintelligence, volontaire ou non, de l'Assemblée Constituante et aux crimes commis par le Gouvernement sorti de Juin; grâce à l'absurdité d'une Constitution qui conservait la monarchie sous le nom de Présidence; grâce aussi aux infâmes calomnies répandues en tous lieux par les membres de la rue de Poitiers, l'élection du 10 Décembre fait sortir de l'urne le nom d'un prétendant, le nom d'un Bonaparte. L'empire commence pour quiconque comprend les événements.

Le journal *Le Peuple* était mort, tué comme tant d'autres par les amendes et les emprisonnements; la *Voix du Peuple* lui avait succédé. Faure continua la lutte et combattait toujours: il combattait pour la Liberté de la Presse que l'Assemblée législative unie à Bonaparte écrasait sans remords; il combattait pour la Liberté d'association et de réunion; il combattait pour les peuples qu'on assassinait, pour la Pologne délaissée, pour la Hongrie tombant sous le fer austro-russe, pour la République Romaine égorgée par ces mêmes baïonnettes, soudoyées et enivrées, qui devaient, deux ans plus tard, égorger la République Française; il combattait contre Changarnier et les siens, quand ce général *de la République* et son état-major faisaient sabrer dans les rues de Paris, au bénéfice du Pape et du futur empereur de France, des hommes sans armes, les défenseurs loyaux de la Solidarité des Peuples.

Les luttes électorales étaient également les grandes luttes de ce temps: Faure, dont l'intelligence et l'énergie étaient connues de ses amis, siégea plusieurs fois au comité socialiste de la Seine. Là, comme partout, il fit son devoir.

La Province, aussi bien que la Capitale, réclamait le concours des démocrates éclairés. Un grand nombre de républicains de la Sarthe appelèrent Philippe Faure. Il se rendit au Mans, où il prit la direction du *Courrier de la Sarthe* et du *Bonhomme Manceau*. A cette époque un grand crime, un crime égal à celui de Décembre, se préparait: la grande majorité de l'Assemblée, sentant sa juste impopularité, brisait l'urne du suffrage universel et couvait la loi du 31 Mai. Philippe Faure défendit le vote général au nom des principes de la Justice. Ses efforts, comme les nôtres,

furent vains : les élus du suffrage universel manquant à leur mandat, à leur devoir, à leur honneur, votèrent l'abominable loi réclamée par tous les partis monarchistes, et livrèrent à Bonaparte une position qu'il recherchait depuis si longtemps avec tant de machiavélisme.

Les royalistes, aveuglés par leurs passions, furent entraînés eux-mêmes, par leur propre faute, dans l'abîme où ils pensaient ne précipiter que les républicains. Aussi mauvais politiques qu'infidèles mandataires, ils posèrent ainsi la pierre fondamentale de l'édifice napoléonien.

Le 2 décembre arriva.

Républicains et royalistes furent jetés pêle-mêle dans les cachots de la trahison.

Faure, revenu à Paris depuis quelque temps, se lança d'abord dans la lutte des rues ; puis le 4, il partit pour le Mans, afin d'y préparer le combat. On sait le reste, le parjure vainquit, le droit fut écrasé.

La vie de Faure était trop honorable pour qu'elle ne lui attirât pas les persécutions bonapartistes, Faure devait être et fut proscrit.

Sa conduite dans l'exil fut celle d'un homme convaincu. Sur cette terre étrangère, où nous pleurons la patrie absente et asservie, il lutta encore, et eut l'honneur d'appliquer son nom à l'énergique protestation partie de Jersey, lors de la comédie jouée en France à l'occasion du rétablissement de l'Empire.

Voilà le citoyen que nous pleurons, voilà celui à qui nous rendons en ce moment les derniers devoirs !

C'est un vaillant soldat de moins, c'est un lutteur qui manquera à la démocratie le jour du combat suprême !

Deuil sur lui comme sur tous ceux qui sont morts, qui meurent, qui mourront pour notre sainte cause avant l'avénement de la régénération sociale !

Si la tristesse est dans nos cœurs, une énergique volonté bout dans nos cerveaux. Nous savons que si Lambessa, Cayenne, Belle-Ile, l'exil nous enlèvent à chaque heure quelqu'un de nos amis ; l'Idée, invincible et immortelle, incorpore à chaque jour un combattant de plus dans l'immense armée révolutionnaire.

Quoiqu'il arrive, malgré les mensonges sacerdotaux et les persécutions royales, le jour n'est pas loin, espérons-le, où le prolétariat de France, éclairé enfin, comprendra que notre cause est la sienne et que nous ne combattons que pour faire triompher ses droits imprescriptibles ; il verra alors que le seul moyen de renverser l'exploitation politique et sociale, unique cause de la misère, est d'accomplir une révolution égalitaire, de fonder une société dans laquelle il produira pour lui-même et non pour autrui. Qu'il prenne enfin pour guider ses actes, non des préceptes menteurs, vieilleries inventées pour l'abrutir et l'énerver, mais la raison humaine, cet immense et lumineux flambeau, qui, trouvant en lui seul son aliment, éclaire et conduit l'humanité dans la large voie de la Vérité et de la Justice.

Alors, il secouera son inconcevable torpeur ; de son bras invaincu il fera pour son propre avantage cette grande Révolution française, étoile directrice de la Révolution générale ; et les exploités de tous les pays levant les yeux encore vers cette France dont tant de fois il leur a été parlé, marcheront à la dernière guerre, poussant le cri sacré qui les ralliera en un seul bataillon malgré les antipathies nationales et les différences de race.

Ce cri de combat qu'ils jetteront dans la suprême lutte, envoyons-le comme dernier adieu à cette tombe qui va se fermer pour toujours :

" *Vive la République universelle, démocratique et sociale !* "

Ce Discours termina la cérémonie funèbre. Un Proscrit Polonais prit la bêche du fossoyeur, et s'en servit pour jeter la première pelletée de terre sur le cercueil. Un autre Proscrit suivit son exemple, et tous, se passant la bêche, rendirent l'un après l'autre à Philippe Faure ce pénible et suprême devoir. Après quoi l'on se sépara dans un silence religieux.

Inscriptions gravées sur le tombeau de Philippe Faure.

La mère de Philippe a élevé un monument à sa mémoire. C'est une colonne surmontée d'une urne. Sur l'un des côtés de cette colonne, on lit l'inscription qui suit :

JEUNE SOLDAT, OU VAS-TU ?
JE VAIS COMBATTRE POUR TE RENDRE
SUR LA TERRE, UNE PATRIE
AU CIEL, TON DIEU.

QUE TES ARMES SOIENT BÉNIES, JEUNE SOLDAT.

PHILIPPE AMÉDÉE FAURE.

Châlons-sur-Marne, 15 Décembre 1823.

Jersey, 13 Janvier 1856.

MA MÈRE, AU REVOIR
DANS UN MEILLEUR MONDE
OU NOUS SERONS TOUS RÉUNIS
NOUS QUI NOUS AIMONS.

AU SEIN DES IMMORTELS
DEVIENS UN DIEU TOI-MÊME.

Sur l'autre côté de la colonne est gravé l'extrait suivant du Testament de Philippe Faure :

JE VAIS COMBATTRE POUR LA LIBERTÉ,

NON POUR UN PARTI. MON SEUL ESPOIR

EST DANS UNE ACTION PROVIDENTIELLE,

DANS UNE TRANSFORMATION RELIGIEUSE

POUR RÉGÉNÉRER LA SOCIÉTÉ.

...MAIS LE DROIT EST ATTAQUÉ; C'EST UN DEVOIR

POUR MOI, JOURNALISTE, DE PRENDRE LES ARMES.

PARDONNEZ, DIVIN JÉSUS, SI NOUS,

DISCIPLES DE L'EVANGILE ÉTERNEL,

NOUS NE SAVONS, COMME VOUS,

PRÉFÉRER LE MARTYRE AU COMBAT.

Paris, 22 *Février* 1848.

PHILIPPE FAURE.

. . . .
. . . .

Aux feux des camps le glaive encor scintille !
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

—Béranger.—

JOURNAL

D'UN

COMBATTANT DE FÉVRIER.

CHAPITRE I.

25 Avril 1847.—*Préambule.—Coup-d'œil sur la Situation de la France et de l'Europe.* (1)

À PIERRE LEROUX, RÉDACTEUR EN CHEF DE *l'Eclaireur du Centre.*

Vous me demandez, mon ami, de détacher, pour vous, de mon Journal particulier les nouvelles qui ont rapport à la politique : les grands journaux ne vous suffisent pas. Cependant, vous en avez pu juger vous-même, quand je vous ai montré ce Journal dont vous avez la bonté de vous souvenir, les faits que je m'amuse à y rassembler, venant après les récits des recueils périodiques, seraient la plupart sans intérêt pour le commun des lecteurs. Mon Journal était principalement

pour moi, quand je le commençai il y a deux ans à peu près, une sorte de résumé de mes études diverses et des pensées que le spectacle de l'histoire ou de la vie contemporaine faisait naître en moi.

Depuis, j'y remarque une tendance singulière : d'une part, l'étude a développé et fixé en moi des idées, des principes qui se trouvent actuellement mêlés à mes impressions les plus intimes ; et, d'un autre côté, les notes que je prenais en courant, sur la politique du jour, sont devenues de plus en plus étendues, et ont presque aujourd'hui les dimensions d'articles de journaux. Malheureusement, ces articles ne se distinguent pas assez complétement des appréciations, des souvenirs purement personnels qui les précèdent et les suivent jour par jour dans mon cahier, pour pouvoir intéresser d'autres que moi.

Ces résumés, d'ailleurs, ou ces articles pourraient-ils ajouter, pour vos lecteurs, aux continuelles indiscrétions des feuilles périodiques qui mettent à jour les plus secrets incidents des luttes parlementaires, et dénoncent les projets à peine conçus de la diplomatie ?

Vous insistez, néanmoins : vous me dites que c'est ce caractère à la fois général et intime qui vous a frappé dans mon Journal ; que cela donne à mes observations une allure indépendante qui vous plaît, précisément parce qu'elle est peu commune de nos jours dans la presse : enfin vous ajoutez qu'il vous faut aussi connaître l'opinion des

Parisiens et les détails qui peuvent circuler dans les conversations.

Je cède à de si obligeantes insistances. Je vais m'efforcer de saisir à la volée tous les commérages politiques colportés par des *hommes sérieux*, et je vous en ferai part: heureux lorsque je tomberai sur une de ces révélations inattendues que laissent échapper certains petits hommes d'état désireux de prouver qu'ils savent ce que le vulgaire ne devrait pas savoir. J'essaierai ainsi de compléter les récits que vous donnent les feuilles quotidiennes; et tandis que celles-ci ne rapportent que les faits, je tâcherai de vous en faire saisir la physionomie vivante, si je puis ainsi parler, et de vous en signaler les causes petites souvent, très petites; mais souvent aussi profondes et plus grandes qu'on ne croit.

Pour aujourd'hui, je vous conterai les confidences d'un pauvre député qui se dédommage, dans l'intimité, de la contrainte de la chambre. Ce député, conservateur par tempérament, trop doux et trop *légiste* pour aimer l'arbitraire, trop faible pour combattre le pouvoir, se trouve pressé par les exigences de ses électeurs, chatouillé par les flatteries gouvernementales ; il tremble devant le fantôme révolutionnaire agité par les ministres, et juge pourtant le système avec clairvoyance, mais toujours en hésitant. Ce conservateur *impartial*, car il est du nombre des *foudroyés* de la fameuse réprimande des *Débats*, ce conservateur impartial riait de mes diatribes, lors des élections générales, il y a

huit mois. Il voyait tout en beau, alors.—"La France eut-elle jamais plus forte position depuis l'établissement de la monarchie constitutionnelle ?" me disait-il à cette époque. "Voyez: Palmerston, qui nous hait, n'ose nous contrecarrer; l'Espagne suit nos conseils; l'insurrection Portugaise obéit complaisamment à Dona Maria et à notre ami le Duc de Palmella. A Rome, notre ambassadeur dirige le choix des cardinaux: le roi disait, en 1832, à Odilon-Barrot, qu'un Pape raisonnable lui semblait difficile à obtenir, et nous avons aujourd'hui un Pape libéral qui s'appuie sur la France. Dans Athènes, qui, sinon la France, soutient Coletti, ce politique habile qui prépare l'Hellénie aux grandes destinées qui l'attendent lorsqu'il faudra remanier l'Orient ? Ainsi nos alliés, tous prudents, tous réalisant les améliorations matérielles si nécessaires aux états du midi, nos alliés gouvernent sur la Méditerranée. Quant aux puissances du nord, elles ne nous aiment pas, mais elles nous respectent; et sans l'entente cordiale, trop calomniée, Cracovie ne serait plus, le Czar règnerait à Constantinople. Et pour la France, que ne fera pas M. Guizot, sûr de la majorité ? Il l'a dit à Lisieux, il accomplira des réformes sages et modérées, il réduira, par exemple, les impôts sur le sel, les postes, le timbre des journaux; il colonisera l'Algérie; peut-être essaiera-t-il bientôt d'y appliquer notre code. Nous allons résoudre les difficultés de la question de l'enseignement (ce député venait de prendre des

engagements formels avec ses électeurs). Eh! mon Dieu, je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'accepter l'adjonction des capacités, et d'entrer *lentement* dans la voie de la réforme parlementaire."

Voilà ce qu'il me disait, cet honnête conservateur, il y a huit mois. Vous savez, mon ami, ce qu'il est advenu de tout ce beau programme. Hier, je l'ai revu, ce naïf député; il esquivait la conversation politique. Enfin, trop pressé, il s'est écrié: "La situation est bien grave. Depuis 1815, l'Europe "ne s'était pas trouvée si près de la crise défini-"tive." (Textuel).

Vous pouvez juger de mon étonnement, à cet aveu de sa part. Vous pensez aussi que j'ai eu la malice de lui rappeler ses espérances. Mais vous auriez eu pitié de lui, comme moi, si vous l'aviez entendu parler avec effroi de la position de l'Europe. "Le Czar," disait-il, "s'ennuie de temporiser, il sent la vieillesse qui s'approche, il veut agir, il veut prendre Constantinople au risque de mettre l'Europe en combustion; et la destruction de Cracovie, l'anéantissement de la Pologne, les notes méprisantes aux hospodars du Danube ne sont qu'un défi à la France et à l'Angleterre. D'un autre côté, Palmerston est plus que jamais irrité contre nous, l'Angleterre est blessée d'avoir vu son alliance méprisée pour un intérêt dynastique; elle nous cherche des ennemis. D'ailleurs, elle n'a souci que pour son commerce, et, si elle ne redoutait pas la concurrence future de la Russie, elle lui permettrait tout pour

nous nuire. Rien n'arrêtera donc le Czar, et qui sait ce qui résultera de son premier pas? L'équilibre européen sera bientôt brisé. La société est minée par les Socialistes. La disette donne beau jeu aux détracteurs de la libre concurrence. Les partis sont tranquilles, mais ils ne font qu'ajourner une lutte inévitable. Le peuple s'inquiète pour sa subsistance, et vous savez bien que "c'est chez "le boulanger que commencent les Révolutions."—[ALFRED DE VIGNY.] La rupture de l'alliance anglaise nous laisse sans alliés, la cherté du pain propage les doctrines les plus subversives, le gouvernement recule devant les réformes promises, et la majorité hésite. Au dehors, au dedans, chacun se prépare comme à la veille d'un grand événement, et la politique des cabinets retarde à peine cette crise, plus menaçante que celles de 1820, 1830 et 1840. La situation est bien grave!"

Voilà, mon ami, les paroles mêmes de ce pauvre député, qui vote pour le ministère, par peur, pour retarder cette crise qu'il croit imminente; et, puisque je n'ai rien de *nouveau* à vous annoncer, permettez-moi de causer avec vous de l'état de l'Europe avec les détails qu'il me donnait.

Le ministère croyait consolider son influence en Espagne par l'habile rapidité de M. Bresson à conclure le double mariage. Mais les Cortès ont renversé Isturitz; et voici que la reine Isabelle, cette mutine et capricieuse enfant, boude parce qu'on menace le paladin qui l'avait déclarée

majeure avant treize ans. Elle se jette dans les bras des Progressistes, pour sauver le jeune et beau Serrano; elle chasse le ministère Soto-Mayor, lorsqu'il vient de recevoir un vote de confiance dans les Cortès; elle rappelle Olozaga, ce partisan déclaré des Anglais; elle chasse Egana, l'ami de la reine Christine; elle confie la garde de sa personne au vieux Castanos, dont le titre nobiliaire rappelle aux Français le désastre de Baylen, *qui désenchanta les peuples sur l'invincibilité de nos armes.* L'Angleterre triomphe et suit toujours le plan dont me parlait un homme d'état de la Péninsule; elle se fait plus libérale que nous, et se ferait *Communiste,* si nous étions *Républicains.* En vain les amis de Pastor Diaz, dans la presse parisienne, veulent-ils nous persuader que Palmerston n'est pour rien dans ce revirement: le *Courrier Français* avoue lui-même que Bulwer a participé à l'avénement du ministère Pacheco. Il se peut que Palmerston protège le prétendant devenu presque aussi radical que M. de Genoude; il se peut que Pacheco aime la France; mais il est certain qu'il s'appuie en ce moment sur le gouvernement Anglais. On assure qu'il a offert à Dona Maria son intervention, si elle veut renvoyer Dietz, le conseiller Autrichien appuyé par les Tuileries. A Madrid, M. Guizot n'a plus d'influence; aussi parle-t-on d'amnistie, et la fille de Ferdinand VII a fait grâce à cinq condamnés à mort. Mais le comte de Montemolin ne paraît

pas disposé à laisser jouer tranquillement aux coups d'état libéraux. Des guérillas sillonnent les provinces, dévastent les campagnes, et le pays des riches moissons a peur de la disette qui désole l'Europe.

A Lisbonne, Dona Maria ne veut pas nous abandonner, elle; elle a répondu à ses amis: "J'aime "mieux jouer ma couronne que de l'humilier." Vous pouvez répéter, mon ami, cette parole de votre poète favori:

"Dieu juste! encore un roi qui veut tomber!"

Dona Maria se tient prête à chercher asile à bord des bâtiments Anglais, lorsque tout semblait conspirer pour elle. Le maréchal Saldanha, cette réputation européenne, ce petit-fils du marquis de Pombal, lui a dévoué son épée jadis républicaine, aujourd'hui liberticide. Bomfim, dont le faible corps renfermait tant d'audace militaire, est prisonnier, et déporté inhumainement sur les plages mortifères d'Afrique. A la tête des forces insurrectionnelles se trouve le comte Das Antas, qui dénonçait, il y a trois ans, la conspiration de Bomfim et de Jose Estevâo. Das Antas, après une lenteur calculée, a laissé accabler Bomfim, il s'est retiré dans Porto, abandonnant les provinces insurgées aux féroces champions de la reine, et cependant, par un aveuglement inconcevable, la Junte lui conserve son commandement. D'ailleurs cette Junte craint la Démocratie, elle ne veut pas mécontenter Victoria, qui fait de la royauté de

Dona Maria une question personnelle. La Junte manque d'élan révolutionnaire, de science administrative, de confiance dans le peuple. Qu'importe donc qui triomphera ? Le Portugal manque de routes, de ports, de finances, d'instruction primaire, d'arsenaux, de culture, surtout de population. Mais la dispute entre Dona Maria et la Junte ne fait que désoler le pays. Hé bien ! la reine a su se rendre tellement odieuse en protégeant le rénégat pillard Costa Cabral, en s'identifiant avec sa cause, que les Portugais lui préfèrent encore les ambitieux de Porto. Le vieux et mutilé Sada Bandeira s'est transporté par mer à quelques lieues de Lisbonne ; Jose Estevâo et les volontaires de l'Alemtéjo marchent pour le joindre. Mais ces deux hommes, tous deux loyaux et dévoués au pays, chasseront la reine au profit d'intrigants ; l'argent anglais abonde à Porto ; et nous verrons encore à Lisbonne s'agrandir à nos dépens l'influence anglaise. Décidément, nous ne pesons guère dans la Péninsule.

En Italie, nous n'osons soutenir le Pape, qui a dû rétablir la censure, et qui pourtant contient à peine l'impatience des patriotes, lesquels se forment spontanément en bataillons, pour le soutenir, disent-ils, et pour intimider l'Autriche. D'autre part, les peuples ont peur de la disette, et les marchés sont troublés par des émeutes. Qui peut dire où s'arrêtera ce mouvement ? Certes, ce n'est pas M. Guizot.

En Grèce, l'influence russe et anglaise vient de renverser Coletti, parce qu'il n'a pas voulu abaisser Athènes aux pieds de Stamboul; et la pauvre Hellénie s'agite en vain, elle a perdu le chef qui lui promettait la réunion du Panhellenium. Encore un allié que perd la France, et c'était le dernier.

La Turquie, pressée entre l'Angleterre et la Russie, voudrait s'appuyer sur nous; mais qui peut se fier aux hommes qui ont abandonné Ancône, et dont la protestation n'a pu sauver Cracovie? Reschid Pacha est malgré lui sous le joug de nos ennemis, et tous ses efforts retardent vainement la décomposition de l'Empire turc. Là, les populations s'inquiètent aussi pour les subsistances, et les agents du Czar répandent des craintes de famine. Méhémet sait ce que lui a coûté notre alliance, et les populations chrétiennes du Liban désarmées, incendiées, massacrées, témoignent hautement de notre impuissance en Orient. Néanmoins les Principautés du Danube confiaient leur jeunesse à nos écoles, comme pour éveiller nos sympathies. Voici que le Czar les contraint à se faire slaves par l'éducation, en attendant qu'elles le soient par la conquête. Le Czar met le pied sur le Danube; il touche aux Balkans; il s'impatiente d'une trop longue inaction, il concentre des masses de troupes, et, sans les convulsions de la Pologne, il aurait déjoué depuis longtemps la méticuleuse diplomatie des royautés constitutionnelles; la Romélie serait sa proie.

Pauvre Pologne ! Elle a succombé plutôt que de marcher à l'avant-garde des barbares du nord, et son cadavre arrête encore les Cosaques. Mais est-elle morte vraiment ? Voyez luire ses baïonnettes dans les rues de Lemberg ; voyez camper ses soldats près des canons, mèche allumée ; on arrête une comtesse polonaise. Dites, mon ami, la Pologne est-elle morte ? Les patrouilles circulent dans Prague, parce que la *propagande slave enflamme la Bohême*. Les diètes esclaves de l'autocrate autrichien réclament la liberté de la Presse, la Hongrie se couvre d'associations. Partout, d'ailleurs, les paysans refusent la corvée ; et Vienne, épuisée par une crise monétaire, Vienne est troublée par des émeutes ; les grains sont rares. Quelle position pour l'Autriche stationnaire ! Metternich en perd le sommeil. Puis le caprice d'une danseuse expulse les Jésuites de la Bavière, et met le roi aux prises avec les théologiens réactionnaires. Le Wurtemberg applaudit ; les Etats prussiens sont emportés par le mouvement philosophique. Berlin signe des pétitions. L'industrie a ses troubles aussi, et les ouvriers demandent des réformes sociales. Que faut-il pour faire éclater l'Allemagne ? Rien qu'un pas du Czar, écrit-on de Leipsick.

Pendant ce temps, on souffre en Angleterre, en France, en Belgique ; *on meurt de faim* en Ecosse, en Irlande ! Le blé est rare, la pomme de terre a manqué !

L'Aristocratie anglaise est effrayée ; elle craint de se trouver entre une guerre étrangère et une population affamée, elle a voté des millions pour l'Irlande. Victoria, le pape anglican, a fait un acte religieux qui me semble bien remarquable : elle a imposé un jeûne extraordinaire comme aux temps de grandes calamités ; et de Québec à Calcutta, à Paris comme à Londres, les Anglais ont partout jeûné pour sauver de la famine la Grande-Bretagne aux abois. Mais qu'importe? Les Irlandais, fatigués de leurs souffrances, meurent de faim sans combattre la famine. Les terres restent incultes, les populations abandonnent le travail ingrat qui ne peut les nourrir. Il faut mourir, hé bien ! pourquoi s'épuiser ? Hâve et décharné, sans aliments pour réparer ses forces, l'enfant d'Erin laisse en friche le champ de ses oppresseurs. Oh ! n'est-ce pas, c'est un affreux spectacle que ce peuple agricole, délaissant la charrue, et s'asseyant pour mourir ? Vous qui vivez dans nos campagnes, dites, la France n'en viendra jamais à ce point de découragement ?

La Banque de Londres élève encore le taux de ses escomptes, l'argent est rare, les forges du pays de Galles éteignent leurs feux, les salaires ne s'élèvent pas, la misère croît toujours, le Parlement est inquiet. En France, la Banque ne peut raffermir le crédit, le Ministère rassemble avec peine les fonds nécessaires au paiement de la rente 5 p. cent ; les Chambres votent presque sans discuter

tous les crédits demandés pour soulager les ouvriers ; les villes s'imposent de grands sacrifices ; mais rien n'apaise l'agitation, rien ne peut l'apaiser, que la baisse sur les grains ; et l'étranger ne nous fournit pas assez pour empêcher la hausse constante. Et voyez comme le monde est singulièrement organisé ! J'ai sous les yeux une lettre de la Nouvelle-Orléans. Les Etats-Unis ne savent plus où déposer leurs récoltes ; les magasins regorgent de céréales pour l'exportation : en Europe, le sang coule, les populations languissent ou s'insurgent faute de blé ! Mais on manque de moyens de transport. Qui le croirait, lorsqu'on étale dans des statistiques le nombre de nos vaisseaux, lorsqu'on s'enorgueillit de nos rapides *steamers* ? Hé bien ! non, la France ne manque pas de navires, c'est le commerce qui en manque. Si le Gouvernement voulait employer la marine de l'état, des bâtiments résoudraient bientôt toutes les difficultés relatives au transport des subsistances. Mais l'économie de nos hommes d'état est basée sur un principe commode : ils abandonnent à la libre concurrence le soin de nourrir le pays. L'état devenir commerçant, l'état faire concurrence aux Capitalistes ? Jamais. A peine si quelques voix dédaigneusement écoutées, ont osé hasarder timidement cette proposition. Des remorqueurs attendent les vaisseaux dans les parages difficiles, c'est tout ce qu'on a pu obtenir. En attendant, le prix du pain augmente, le peuple s'inquiète. On a parlé

d'un déficit dans la récolte de dix millions d'hectolitres au moins, on a importé trois ou quatre millions; on craint de ne pouvoir apporter le reste à temps. Que fera le Gouvernement, si le blé manque en Juin? A supposer que le commerce apporte la quantité nécessaire pour éviter la famine, les prix trop élevés ne peuvent-ils pas faire souffrir au peuple des maux incalculables?

Ainsi donc, pour me résumer: En Espagne, révolution de palais contre notre gouvernement et mouvement contre nos idées; en Portugal, une lutte déplorable où notre politique est représentée par une femme frivole et altière; en Italie, l'influence autrichienne arrêtant le Pape dans ses efforts d'amélioration modérée, et la nation tout entière prête à précipiter la marche des événements; en Grèce, l'Angleterre aidant la Russie à renverser un ministère organisateur, parce qu'il est notre ami; l'Orient livré à l'anarchie, le Czar pesant sur les états gréco-slaves, et mesurant l'espace qui le sépare encore des Dardanelles; la Pologne, écrasée, galvanisant encore ses lambeaux dispersés; l'Autriche en désarroi; l'Allemagne prête à marcher; partout la France à l'index, partout l'attente d'une crise, partout la question des subsistances remuant dans leurs bases les vieilles sociétés; enfin la disette en France et en Angleterre; l'aristocratie faisant de louables efforts pour atténuer ce fléau de l'autre côté du détroit; et chez nous, le Gouvernement refusant d'intervenir. Voilà ce que répète

chaque matin la presse ; voilà ce que tout le monde peut voir !

Que n'est-il donné de pouvoir observer les progrès du Socialisme dans les esprits, l'élan qui pousse de toutes parts vers une régénération sociale? En proscrivant les associations, le Gouvernement a désorganisé ses adversaires, mais ils sont plus dangereux agissant dans l'ombre et sans qu'il puisse constater leur influence. La question Sociale préoccupe chacun aujourd'hui : les livres d'histoire s'en inspirent; les journaux la traitent chaque jour, les romans la portent dans les boudoirs, les salons la voient surgir avec effroi dans les conversations. Voyez comme on dévore les histoires de la Révolution, voyez le succès de Louis Blanc, de Lamartine, de Michelet ! On étudie dans la chute de la féodalité militaire, les symptômes de la chute de la féodalité financière.

Et pendant ce temps les Ministres achètent des collections de fossiles ; puis ils nomment une commission générale des chemins de fer, supérieure au Conseil des Ponts et Chaussées dont l'indépendance gênait parfois le Gouvernement. La Chambre, réunie depuis *trois mois*, a voté la réduction momentanée des droits sur les céréales, l'Adresse au roi, et rejeté la très modeste proposition de M. Duvergier de Hauranne. Aujourd'hui, elle laisse au Gouvernement la faculté de rembourser par dixièmes le cautionnement des compagnies de chemins de fer. Prime d'agiotage pour les banquiers !

Aussi nul intérêt réellement sérieux ne s'attache plus aux travaux des Chambres, ni aux actes du Gouvernement; le peuple regarde vers l'avenir, tout en lisant l'histoire de la Révolution Française ! . . . .

CHAPITRE II.

22 Décembre 1847.—*Situation des Partis.*

J'ai toutes sortes de belles nouvelles à vous donner, mon ami. On prétend que l'irritation produite par les banquets réformistes effraie le ministère. Il serait question d'ôter à l'opposition dynastique la popularité dont elle s'affuble en prodiguant les mots de réformes et de progrès. Que diraient, en effet, les tribuns si violents dans leurs discours, mais si modestes dans leurs prétentions, le jour où M. Guizot présenterait, à ses conservateurs disciplinés par M. Duchâtel, une réduction des taxes sur les lettres et de l'impôt sur le sel, l'adjonction de la deuxième liste du jury à la liste électorale, et l'exclusion de quelques fonctionnaires de la Chambre ? On ajoute à ces réformes le projet de loi sur l'enseignement. On prépare une loi sur le régime hypothécaire. Puis on montre la diplomatie française chassant du cabinet de Madrid les ministres dévoués à la politique anglaise, et arrachant le cœur d'Isabelle aux influences progressistes. On se vante des progrès accomplis en Italie; on se hâte d'ajouter qu'on encourage

les souverains à ne pas se laisser entraîner par l'exaltation des peuples au point de mettre en danger la paix et les traités de 1815 ; on se félicite d'avoir consolidé l'ordre, la reine et les Cabral à Lisbonne, sans qu'il en ait coûté que les astucieuses propositions au cabinet anglais de faire intervenir l'Espagne seule. Et le système, écrasant ses ennemis, triomphe des taquineries de l'opposition, et raille les frais d'éloquence et d'enthousiasme inutilement dépensés dans les banquets réformistes !

Voilà, dit-on, le programme du ministère. S'il le suit un peu hardiment, MM. Dufaure, Billault, Dupin, Emile de Girardin, Thiers, voire même Léon de Malleville et Duvergier de Hauranne, seront bien attrapés, forcés qu'ils seront ou d'être inconséquents et de se jeter dans une opposition plus décidée pour pouvoir attaquer le ministère, ou de soutenir de leurs votes ces hommes dont ils désirent, dit-on, prendre les places, ces hommes, leurs ennemis personnels !

La Gauche de MM. Odilon Barrot, Pagès (de l'Ariège), Crémieux, Lherbette, ne peut, elle, se montrer satisfaite de ce programme, qui ne ramènerait le système qu'à la politique de Casimir Périer. La Gauche veut une modification plus complète de la loi électorale, un remaniment du budget, de l'administration, de l'armée ; une loi sur la responsabilité ministérielle, et une politique plus décidée à l'extérieur. Après tout, ce serait un cabinet Dupont (de l'Eure) ou Laffitte que nous

donneraient ces messieurs ; cabinet bien préférable en temps ordinaire, il est vrai, mais insuffisant pour résoudre les problèmes posés au siècle sur la Propriété, la Famille, l'Etat.

Mais trouverons-nous un parti, quelqu'il soit, capable de résoudre ces problèmes ? Molé, Thiers, Guizot, Odilon Barrot, à des degrés divers, représentent le système suivi depuis 1830. Ils n'ont su et ne sauraient rien résoudre. Le *National* et les radicaux de la coalition, des Bastilles, et des Banquets, sauraient diriger une administration avec des vues d'amélioration, de probité minutieuse, de responsabilité, plus démocratique peut-être que la gauche ; ils ne pourraient, ils le savent bien, présider à une rénovation de l'état social. L'union monarchique et ses loyaux royalistes, un moment surpris et entraînés par M. de Genoude, laissent tous les jours percer leur aigreur, leurs rancunes, et leur ignorance. Ils soutiennent les Jésuites, non pour le principe de la liberté, mais parce qu'ils sont ultramontains. Ils défendent le duc de Modène et le sanguinaire Ferdinand de Naples, admirent le réformateur Charles-Albert, exhortent le Saint-Père à s'arrêter, et blessent à tout moment le sentiment d'égalité qui caractérise la France, en exaltant maladroitement la noblesse, et en palliant, avec plus de maladresse encore, les fautes de la Restauration, hardiment reniées par M. de Genoude.

Quant à la *Réforme*, à son parti plus socialiste, plus radical que l'ancien parti républicain désor-

mais transformé, son action est grande, sans doute; mais il est permis d'attendre, pour les juger, de les avoir vus à l'œuvre, ces fils de la terrible montagne! Le talent incontestable de MM. Arago, Ledru-Rollin, et Louis Blanc illustre ce parti, sans lui acquérir une confiance qu'ébranlent parfois une polémique inutilement violente et le défaut de développement de leur système social.

Quant à M. de Genoude, esprit logique, consciencieux, érudit, il voit très bien qu'une réforme religieuse doit accompagner, inspirer les réformes sociales et politiques demandées. Mais il est seul; ses doctrines ne trouvent que trop peu d'écho parmi les Catholiques et les Légitimistes.... Ceux qui croient à sa bonne foi craignent de le voir repoussé par ses amis triomphants, comme jadis M. de Châteaubriand.

Aucun des partis ne présente à la France les garanties qu'elle demande, avant de se décider à un effort suprême pour reprendre sa marche. Aucun!

Pourtant les événements se pressent, les peuples se lèvent, les questions s'accumulent. Il faut répondre à l'Humanité, qui demande à la France le mot d'ordre ou de signal. Il le faut. Des réformes ne suffisent plus, des changements de ministère ou de dynastie sont inutiles à l'Europe ; les améliorations ne remédieront à quelques maux qu'en créant à l'instant de nouvelles misères. Ainsi la libre concurrence a détruit les monopoles du moyen-âge, pour y substituer les souffrances du Prolétariat!

En 1832, un Député intègre, (*) doux, *bien voulant*, allait quitter Paris, désespéré de son impuissance pour le bien, effrayé des tendances des conservateurs, tremblant pour le fragile édifice de 1830, et mécontent de tous les hommes, de tous les partis qui cherchaient ou à le modifier ou à le changer.

—Mais n'y a-t-il plus d'espérance? lui demandait-on.

—Eh! madame, ce n'est ni un changement de ministère, ni une Révolution qu'il nous faut; c'est une RÉGÉNÉRATION SOCIALE TOUT ENTIÈRE.

Ce mot résume la situation. Et comme, pour régénérer la société, il faut un principe, un dogme religieux; comme nul homme, nulle secte, nul parti placé en évidence ne représente un principe général, mais une coterie, une intrigue, ou un système exclusif, répétons le célèbre anathème jeté par Lamartine: "Un principe, et pas de partis!"

CHAPITRE III.

25 JANVIER 1848.—*Ouverture de la Session.*

Enfin la Chambre des Députés commence la Session! Les deux premières séances, agitées par les plus accablantes accusations, ont mis à jour quelques-unes des affaires où s'est compromise la

---

* M. Debia, député de Tarn et Garonne.

probité administrative de M. Duchâtel, et l'orgueilleuse austérité de M. Guizot. Il s'agissait de l'affaire Petit, et de la distribution des indemnités aux inondés de la Loire.

Le 20 Janvier, M. Hébert présente un projet de loi contre le trafic des emplois publics, et M. Dupin retire la proposition qui a éveillé l'initiative ministérielle, tout en promettant de réclamer une pénalité plus sévère contre le stellionat.

Puis M. Fould a lu un rapport impartial et circonstancié sur la réélection de M. Richond des Brus. Cet *honorable* médecin, Député du Puy, nommé Inspecteur des Eaux Thermales de Néris, a été soumis à la réelection ; il a obtenu, le 23 Octobre, 431 voix contre 169. La protestation de 49 électeurs s'appuie sur divers points, mais surtout sur la répartition faite par le Préfet, des fonds destinés par la Chambre et par des milliers de souscripteurs, à secourir les victimes de l'inondation de la Loire. *Ces fonds auraient payé le bon vouloir des électeurs ministériels, les hommes de l'administration ne se seraient pas oubliés, un maire aurait obtenu sept à huit mille francs.* M. Chopin d'Arnouville, le Préfet, a refusé au Conseil Général de fournir les états de répartition. M. Tuja, Conseiller de Préfecture, a donné sa démission, en déclarant ne pas vouloir porter la solidarité des actes de l'administration ; le Conseil Général de la Haute Loire, malgré le Préfet, a demandé compte de la distribution des secours ; il a été prouvé que

de riches propriétaires, des électeurs, ont reçu leur part des secours, que le Préfet s'est mandaté à lui-même, des sommes montant à quinze ou seize mille francs, et qu'il a mandaté à ses deux Sous-Préfets des sommes plus considérables encore. Cependant, l'assurance ayant été donnée par le Gouvernement que toutes ces sommes, en apparence détournées de leur destination, avaient payé l'organisation d'ateliers de travail, la reconstruction des ponts, etc., et ces faits s'étant d'ailleurs passés quelques mois avant l'élection, le rapporteur propose à la chambre de valider l'élection ; M. Bureaux de Puzy demande si le Préfet a été autorisé par le Ministère à répartir, ainsi qu'il l'a fait, les fonds remis à sa disposition. M. Cunin Gridaine s'en réfère à ses circulaires, et M. Bureaux de Puzy établit pièces en main que le Préfet a désobéi aux prescriptions de ses circulaires. On a indemnisé de riches propriétaires ; un électeur a reçu une double indemnité ; on a délivré des mandats frauduleux, et cet abus a duré du 25 Février au 29 Juillet. *On a refusé une aumône à ceux qui manquaient de pain ! Il est vrai qu'ils n'étaient pas électeurs !* M. Richond des Brus se récrie, s'indigne qu'on vienne toujours jeter les grands mots de corruption, de spoliation, alors que son élection est bien postérieure aux irrégularités commises par le Préfet.

Alors M. Bureaux de Puzy l'interpelle vivement : —" Est-il vrai que dès la saison dernière, M. Richond sollicitait une place d'inspecteur des Eaux

Thermales? Est-il vrai qu'il ait écrit à un médecin inspecteur pour lui demander sa démission?" Au milieu des trépignements du centre, M. Richond se lève, hésite et se rassied sans répondre.—"Je ne conçois rien à ce silence de M. Richond," s'écrie M. Lherbette; et la parole sonore et retentissante de M. O. Barrot s'élève contre cette administration, qui transforme en corruption un acte de charité patriotique! La gauche tout entière demande la production des documents, l'impression de l'état de répartition. M. Duchâtel s'y refuse, couvre de sa responsabilité la responsabilité du Préfet, affirme que les fonds remis à l'administration ou a de riches propriétaires ont été dépensés au profit des pauvres, et demande qu'on ne s'arrête pas à ces banales accusations de corruption et de vénalité. M. O. Barrot lit alors le procès verbal des délibérations du Conseil général; et M. Garnier Pagès, au milieu d'un tumulte croissant, cite des faits accablants: M. Chappuis, gendre d'un électeur influent, a reçu 960 francs. Ses propriétés sont pourtant situées à 200 mètres au-dessus du niveau de l'inondation. Trois riches propriétaires ont reçu 2,800 fr. pour une perte de 400. LE CENTRE: "Aux voix! aux voix!"—M. RICHOND DES BRUS: "M. Gory Floréal dont vous venez de parler comme ayant été acheté pour mon élection, a signé la protestation dirigée contre moi!"—M. GARNIER PAGÈS: "Cela n'est pas vrai, je tiens cette protestation, ce nom ne s'y trouve pas." Au milieu

des cris, des interpellations qui se croisent, les deux Députés examinent *la*, ou plutôt *les* protestations (car il y en a deux), et M. Richond des Brus affirme de nouveau que M. Gory, qu'on accuse d'avoir été corrompu, a signé la protestation. Au milieu d'un tumulte impossible à décrire, la voix de M. Garnier Pagès fait retentir ces paroles. "Il y a deux Messieurs Gory, l'un a reçu l'argent, l'autre a protesté." *Ainsi cette affaire commencée par la corruption se termine par un mensonge*, et M. Richond des Brus est proclamé Député.

Au commencement de la séance suivante, M. Richond des Brus a demandé la parole sur le procès verbal:—"M. Garnier Pagès," dit-il, "est libre de refuser de me croire comme de nier l'évidence; mais les expressions qu'il a employées ne sont pas dans les usages parlementaires, et je suis certain que M. Garnier Pagès ne refusera pas de retirer le mot mensonge, échappé à l'improvisation." Le Président a déclaré qu'une telle expression ne devait pas se faire entendre dans la Chambre. M. Garnier-Pagès a demandé qu'on vérifiât les faits. Les cris: *à l'ordre*, les apostrophes les plus vives, couvrent la voix des orateurs. Le Président, au milieu du tumulte, dit que cette expression ne pouvait être maintenue. M. Garnier-Pagès déclare qu'il lui est impossible de se rétracter au milieu de telles provocations. M. Bethmont refuse d'obliger un de ses collègues à s'humilier; M. Durand de Romorantin réclame l'ordre du jour;

M. Chegaray veut une manifestation de la Chambre, M. Odilon Barrot engage la Chambre à se contenter du blâme infligé par le Président, et M. de la Rochejacquelein s'écrie :—" En voulant forcer un " de nos collègues à se rétracter, on envenime le " débat, et ce n'est plus dans cette enceinte qu'il " peut se terminer." La Séance reste suspendue, et l'agitation se calme difficilement, bien que M. Sauzet déclare l'incident vidé.*

M. O. Barrot, avec cette pompe de langage dont il sait rehausser les accusations qu'il porte, interpelle alors M. Guizot sur l'affaire Petit. Ce M. Petit désirait une place de receveur. Son cousin, M. Bertin de Vaux, Pair de France, propriétaire du *Journal des Débats*, le conduit à M. Génie, Secrétaire du Cabinet de M. Guizot :—" *On* a be-" soin," lui dit M. Génie, "d'une place de référen-" daire à la Cour des Comptes; achetez une démis-" sion, et vous aurez votre recette."—" Mais quel " rapport entre ces deux emplois ?. . . ." — " Que " vous importe ? Adressez-vous à M. . . ., achetez sa " démission, et vous serez nommé." Muni de lettres de recommendation, M. Petit *achète* la démission, la dépose entre les mains de M. Génie. . . . Mais la *démission* avait été déjà vendue à un autre, et M. Petit se trouve fort heureux de rentrer dans ses

* Le bruit a couru, et il a été démenti, que M. Richond avait envoyé un cartel à M. Garnier-Pagès. *Le Moniteur* annonce que MM. Larabit, Carnot, Liadères et Lavielle ont obtenu des deux *honorables* adversaires une déclaration *honorable* pour tous deux.

fonds. . . . Plus tard, M. Génie demande de nouveau à M. Petit d'acheter une démission de référendaire. Diverses propositions sont faites, les exigences deviennent plus élevées ; M. Génie met en rapport M. Petit avec d'autres solliciteurs, qui réunissent leurs efforts et leur argent. . . . Cependant " des bruits en courent à sa honte." Le Ministre des Finances nie le fait à la Chambre, et pour qu'il ne manque pas à sa parole, certains solliciteurs, déjà fonctionnaires, se retirent de l'association. Il ne fallait pas qu'un employé obtînt de l'avancement moyennant finances. M. Petit, M. Alem restent seuls ; conduits par M. Génie, ils obtiennent la démission de M. Buffault, moyennant pension viagère de 6,000 fr. Voilà les faits. L'interpellation de M. O. Barrot portait sur la participation de M. Guizot à ces faits, dont les preuves ont d'ailleurs passé sous ses yeux, et il demande ou une [illegible] [illegible], ou une *solennelle réparation.*" *

Nous avons déjà vu M. Guizot [illegible] de dédain et de mépris contre la gauche, alors qu'il répétait : "J'ai été à Gand" au milieu des apostrophes véhémentes que le patriotisme indigné et les plus amers souvenirs arrachaient à la Chambre. M. Guizot a voulu donner une deuxième représentation, mais il n'a pu élever son dédain au dessus

* Il était d'ailleurs prouvé que ces [illegible] avaient pour but de placer ou de retenir des créatures du ministère, et M. Petit député.

des accusations précises de corruption articulées contre lui. L'orgueil de cet homme a vainement rassemblé les débris d'une intègre réputation et sa réponse haineuse, arrogante n'a rien justifié. Il a menacé de rejeter sur ses adversaires, comme il l'avait fait à la Chambre des Pairs, la solidarité de ces abus ; il a nié les faits énoncés, il s'est réjoui de la susceptibilité du pays, et il s'est enfin écrié : —“ Ce qui se passe devant vous dépasse les limites ordinaires de la justice et de la vérité. . . . Le parti conservateur se trahirait lui-même s'il désertait la cause de la moralité publique. . . . Les hommes qu'il honore de sa confiance ont eu à recueillir un héritage mêlé, bien mêlé. Nous travaillons à l'épurer. Si le parti conservateur n'a pas la confiance que c'est là ce que nous faisons, qu'il nous renverse, qu'il s'adresse à des hommes qui répondent mieux à sa pensée, car sa pensée doit être d'épurer, de moraliser. Mais il a cette confiance. Qu'il se souvienne donc que l'œuvre est à peine commencée, que nous avons besoin de toute notre force. Si le moindre affaiblissement devait nous venir de lui, nous ne délibèrerions pas un seul instant pour nous retirer.”

La réplique de M. O. Barrot ne s'est pas fait attendre.—“ Après avoir exposé les faits, il me paraît impossible,” dit-il, “ de sortir de cette alternative ; ou de les nier, ou de les flétrir, ou d'en accepter la responsabilité écrasante. Vous vous retranchez dans votre orgueil : cela est commode,

cela est-il digne ? Vous mettez votre majorité à de cruelles épreuves. Il y a dans votre confiance en elle quelque chose d'insolent. Quand vous venez d'apporter une loi qui est une condamnation de vos actes, aux termes de laquelle il n'y a pas un tribunal au monde qui ne vous imputât le titre de complice ou d'auteur principal, et que vous dites à votre majorité : Votez pour moi. Il y a dans cette confiance quelque chose d'insolent. Eh bien ! que votre majorité vote pour vous !" M. de Peyramont essaie de défendre M. Guizot, en affirmant que tous les Ministères depuis 1830, sauf celui de M. Passy, se sont rendus coupables de ces abus. Après d'inutiles provocations, il s'écrie enfin :—"L'étalage de tous ces grands mots est tardif, car il y a longtemps que vous auriez pu en faire l'application à vos amis. Dans cinq minutes, je céderai sans doute la parole à M. Thiers. . . . . ." Piqué au vif, M. Thiers se lève alors et donne à ces paroles le démenti le plus formel :—"Le démenti," dit-il, "qu'un honnête homme doit à un calomniateur !" Le débat s'égare sur le terrain de la jurisprudence, entre MM. Hébert, Dupin, et de Peyramont. Mais M. Dufaure rétablit la question :—"Il ne s'agit pas de savoir si des titulaires ont vendu leur démission, mais si M. le Ministre a sollicité, autorisé, exigé ce stellionat." Et comme M. Guizot niait encore, M. Lherbette, indigné, a lu une lettre de M. Bertin de Vaux, prouvant la complicité, l'initiative du ministre, et ajoutant : "M. Guizot doit me faire une réponse

verbale, car il ne peut la faire par écrit.' J'ai vu, s'écrie M. Lherbette, sur le théâtre le TARTUFE DE RELIGION; je viens de voir, à cette tribune, le TARTUFE DE PROBITÉ !".... Au milieu des cris, des exclamations, M. Darblay, un conservateur, propose un vote de blâme, et 225 voix du centre le rejettent. Il ne s'est trouvé que 146 Députés qui aient eu l'audace de se déclarer affligés et mécontents ! Un certain nombre de conservateurs se sont abstenus.

Ainsi s'est terminé le prologue de la grande discussion de l'Adresse. Trois séances ont été consacrées, depuis, à la discussion de cette Adresse. Attaqué par MM. Berville, Darblay, Desmousseaux de Givré, trois conservateurs, le Ministère a gardé le silence. M. Ducos lui a lancé quelques flèches acérées, qui ont dû blesser plusieurs des honorables prisonniers qu'il a su faire à l'opposition, et parmi lesquels on compte MM. de Golbery, Laurence, F. Réal, le Marquis de Dalmatie, Janvier, et M. Sauzet, qui avait reçu autrefois la présidence d'un banquet du centre gauche, avant-goût des honneurs plus significatifs dont il est aujourd'hui en possession.

Les paroles de MM. Gauthier de Rumilly, Lefort-Gonsolin, E. de Girardin sur l'agriculture et le commerce, et de M. Jules de Lasteyrie sur les finances, n'ont pu émouvoir une Chambre inattentive. Les nouvelles de l'Insurrection de la Sicile répandaient la terreur dans le Centre ; et c'est à

peine si M. Thiers a pu obtenir le silence en établissant que l'état des finances MENAÇAIT D'AMENER UNE PROCHAINE CATASTROPHE.....En résumé, les discussions de la Chambre sont avidement recueillies par le pays, alors qu'il est question de moralité, d'intégrité, de probité, à moins qu'il ne s'agisse de ces luttes personnelles où nos gouvernants se disent leurs vérités. Quant aux discussions des SPÉCIALITÉS, le pays les dédaigne. Il sait bien que, par les hommes qui gouvernent, l'organisation sociale ne peut avancer d'un pas; et il ne se réveille de sa torpeur qu'au bruit des armes à l'extérieur, ou en entendant retentir les harangues des quelques tribuns qui osent encore arborer le drapeau des principes!

Paris entend maintenir LE DROIT DE RÉUNION. Le comité du 12ème arrondissement déclare que le Banquet ajourné aura lieu après la discussion de l'Adresse.

Messieurs les ministres, respect à la loi!

CHAPITRE IV.

26 JANVIER 1848.— *Discussion et vote de l'Adresse.*

> Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne,
> Gardez-bien votre liberté !
>
> BÉRANGER.

Les paragraphes de l'Adresse, relatifs aux finances, ont été vivement discutés; mais la majorité vote sans vouloir rien entendre. MM. Thiers,

Deslongrais, Crémieux, ont pressé d'arguments et de chiffres MM. Duchâtel, Dumon et Muret (de Bord). Un déficit croissant; l'épuisement des capitaux détournés de l'industrie financière pour subvenir aux travaux extraordinaires; les dépenses inutiles, le gaspillage, et les concussions; cent millions engloutis chaque année en Algérie sans rien constituer de durable; la bureaucratie épuisant des ressources inespérées, s'opposant à la réduction des impôts de consommation, et dépensant toujours plus; le Gouvernement forcé de contracter d'onéreux emprunts, subissant la loi des banquiers, et ne pouvant combler le déficit malgré l'augmentation des recettes : voilà cette position financière où nos ministres habiles aperçoivent un équilibre possible !—" Cet équilibre," a dit plaisamment M. Deslongrais, " me semble un tour de force gymnastique. Tombera-t-il, ne tombera-t-il pas ? Voilà la question qu'on s'adresse, voilà ce qu'on appelle *un budget en équilibre !* " M. E. de Girardin propose de changer de système de comptabilité : tout inscrire au budget, discuter, voter tout ensemble, et supprimer les budgets extraordinaires, qui entraînent à des dépenses hors de proportion avec les recettes, voilà son système ; on ne ferait alors de travaux extraordinaires qu'avec l'excédant des recettes sur les dépenses ordinaires.... M. Garnier-Pagès a, par deux fois, rappelé au ministère un grave sujet d'inquétude : il s'agit des deux cent millions de la caisse d'épargne, qu'un moment

de panique obligerait à rembourser immédiatement. Il n'a pu obtenir une réponse. . . .

MM. Bethmont et Luneau, députés des *marais-salants*, ont vivement attaqué le ministère à propos de la loi sur le sel. Vous rétablissez la Gabelle, disaient-ils ; et M. Luneau ajoutait : *C'est du Communisme tout pur*. . . . La *Démocratie pacifique* fait remarquer ces réciproques accusations de Communisme, échangées par les partis ; on s'appelle Communiste, comme on s'est appelé Jésuite ou Aristocrate. . . . Peut-être cette accusation n'est-elle pas aussi ridicule qu'elle semble au premier abord. Nous y reviendrons lors de la discussion de la loi sur la vente du sel. Le peuple crie :

"Oiseaux, voilà comme on gouverne !"

CHAPITRE V.

27 Janvier 1848.—*Lutte de porte-feuilles.—Terribles pronostics.*

MM. de Lesseps et de la Rochejacquelen ont chaleureusement appelé l'attention sur le régime des prisons, plus sévère depuis 1839, bien que le système cellulaire ne soit pas encore appliqué ! Puis on est entré dans la lutte des porte-feuilles. Le Centre refuse les réformes ; la Gauche essaie de l'entraîner au nom de la probité politique, et M. de Tocqueville s'écrie :—" Le sentiment précurseur des Révolutions existe dans le pays ; le Gouvernement contribue à accroître le péril, et ce que je

vois dans la classe qui gouverne m'inquiète et m'effraie. Ce que j'y vois peut s'exprimer d'un mot: *les mœurs publiques s'y altèrent!*" L'orateur examine la démoralisation politique, la substitution des intérêts privés aux sentiments généreux, le mépris des gouvernants causé par la corruption, qui avilit jusqu'aux plus grands fonctionnaires, et il termine par ces inutiles avertissements :—"Ne sentez-vous pas le vent des Révolutions? En présence de la dégradation des mœurs publiques, est-ce que vous avez un lendemain? Est-ce que vous savez où en sera la France dans un an, six mois, un jour? Tout ce que vous savez, c'est que la tempête est à l'horizon.... Vous dormez sur un volcan, le danger est réel. Conjurez-le, il est temps, attaquez le mal dans le mal lui-même; pour Dieu, changez l'esprit du gouvernement, il vous conduit aux abîmes." Un conservateur *endurci*, M. Devienne, riposte alors aux piquantes saillies de M. Ducos, en lardant ses collègues passés à l'Opposition; puis il dit à la Gauche: "Vous accusez "le pouvoir de la démoralisation politique; pour-"tant, c'est vous qui rédigez l'ordre du jour de "l'opinion publique. C'est l'Opposition qui a "toutes les sympathies, parce que le pouvoir c'est "le maître, et le maître, c'est l'ennemi. Est-ce "que par hasard on ne lit pas vos livres, vos jour-"naux? Si les mœurs sont corrompues, c'est vous "qui en êtes coupables." M. Devienne, avec un style vif, mordant, spirituel, passe alors en revue

les alliés de la Gauche, les ennemis de la religion, les détracteurs de la propriété, les romanciers de l'histoire, les apologistes de la Convention, les utopistes de l'égalité..... Interrompu par M. Léon de Malleville :—" Hé ! mon Dieu, tout le monde sait que les Saint-Simoniens sont ministériels." M. Devienne atteste la droiture, la pureté des mœurs, fait l'éloge de la loi électorale qui l'a fait nommer Député, de la majorité qui vote avec lui, accuse l'Opposition d'avoir voulu intimider la Chambre, et proteste que les Bornes ne bougeront pas.

M. Billault reprend et développe, avec son talent ordinaire, la thèse de M. De Tocqueville. Il signale le fardeau des exigences électorales, et lit cette lettre, adressée à un Député trop bienveillant :—" *Espacez vos sollicitations ; il faut prendre son " temps pour des demandes de ce genre. Quand vous " n'aurez plus rien à demander pour vos électeurs, ils " seront bien près d'être ingrats.*" M. Billault rappelle tous les faits de corruption dévoilés depuis un an, les dénégations ministérielles démenties par les faits, l'affaire Petit, et il termine ainsi :—" Si vous " aviez de longues années devant vous, je pourrais " vous comprendre. Mais il peut naître telle cir- " constance, où la main qui a porté le fardeau des " affaires publiques, cesserait de le soutenir. Pour- " riez-vous faire face aux circonstances ? Oseriez- " vous faire appel à la Garde Nationale ?...... " Membres de la majorité, vous dites, en parlant des " ministres, sur une question de moralité : nous ne

"pouvons les renverser, cela compromettrait la si-"tuation! sur une question étrangère, cela com-"promettrait la paix du monde! sur une question "intérieure, cela pousserait à la réforme. Soit, "gardez-les! Mais prenez bien garde de ne pouvoir "ni gouverner ni soutenir un Gouvernement. Sur "une question de moralité, en présence d'éventua-"lités prochaines, notre devoir était de vous donner "un avis. A vous maintenant d'aviser!...."

CHAPITRE VI.

28 JANVIER 1848.—*Aigres débats parlementaires.*

En réponse à M. Janvier, MM. F. De Lasteyrie et Léon de Malleville harcèlent le Ministère, et ce dernier orateur s'écrie :—"Le pontife suprême du "parti Conservateur s'est trouvé mêlé à d'indignes "tripotages. Vous niez? Est-ce que vous pouvez "nier les lettres qui ont passé sous vos yeux? "Allez, vous avez beau vous déclarer satisfaits, "le pays vous estime assez pour ne pas vous "croire?"

Le Ministère ne pouvait plus reculer ; M. Hébert a pris la parole. Il s'est plaint hautement de toutes ces accusations, la plupart vieillies :—"*On a trans-"formé,*" dit-il, "*le Ministre de la Justice en vrai "Juge d'Instruction. J'ai fait de nombreuses en-"quêtes, et j'ose croire que personne ne récusera ma "parole d'honnête homme et de Magistrat....*"

M. E. DE GIRARDIN :—"*Je demande la parole.*" (Exclamation).

M. Hébert :—" Je répète que personne ne dou-
" tera de ma parole d'honnête homme......Peut-être
" y a-t-il quelqu'un qui croit avoir à se plaindre
" de l'accomplissement de mes devoirs de Magistrat,
" malgré les séductions et les menaces.... Je vais
" vous dire ce qui s'est passé...."

La Chambre a compris alors qu'un débat personnel allait s'engager. Elle a fait silence, craignant de perdre un mot de ce duel scandaleux entre le froid et arrogant ministre et son haineux adversaire. M. Hébert, interrompant son discours, rappelle les deux procès intentés par lui à la *Presse* et au *Commerce,* alors que ces journaux essayaient une nouvelle combinaison de publicité que les tribunaux déclarèrent nécessiter deux gérants et deux cautionnements, comme constituant deux journaux séparés. Il s'agissait de publier un supplément auquel on pût s'abonner séparément.—" Sur ces " entrefaites," dit le ministre de la Justice, "s'agi-
" tait, dans les bureaux de la Chambre, la discus-
" sion de l'Adresse. Le même membre qui vient
" de demander la parole, me donna sa voix, et je
" fus appelé à l'honneur de passer la soirée chez
' lui.... Je fis cependant mon devoir. La *Presse*
" fut condamnée...." Puis M. Hébert continue à se disculper du reproche de partialité élevé par M. L. de Malleville au sujet des affaires Lecomte, Bénier, Warnery, de Jussieu et Petit. Il réprimande les violences de l'opposition, et lui conseille plus de modération. " Ces attaques, ces violences

"retomberont sur elle, et elle s'entendra dire : "Subis la loi que tu as faite !"

La voix tremblante de colère :—"L'autre jour," dit M. De Girardin, "on vous parlait du Tartufe "de religion, du Tartufe de probité. Il y a aussi "le Tartufe de justice !" Le Président, au milieu des cris *à l'ordre*, enjoint à l'orateur de s'expliquer, et l'orateur répond :—"Je qualifie ainsi ceux qui "traitent de calomnie des faits qu'ils savent *être* "*réels*, ceux qui, sous une fausse raideur, cachent "une fausse impartialité." Un violent débat s'établit entre le Président, l'orateur, rappelé à l'ordre, et le Centre. M. E. de Girardin annonce qu'il va raconter des faits, et la Chambre redevient silencieuse. Il commence par repousser les insinuations du Ministre, le défie de citer des menaces, se moque des tentatives de séduction que M. Hébert a cru apercevoir dans une invitation, et se retournant vers le Ministre :—"Vous avez," lui dit-il, "poursuivi la *Presse* à outrance, et vous avez laissé "paraître un autre journal sans cautionnement !"

M. Hébert :—"*Ce n'est pas exact.*"

M. E. de Girardin :—"Vous l'avez poursuivi, "sur ma dénonciation dix fois répétée ! Et cette "rigidité envers un journal, vous la dépouillez "pour d'autres. Le *Siècle* fait depuis un an ce que "la *Presse* voulait faire, et vous n'osez poursuivre."

M. Hébert :—"*Cela n'est pas vrai.*"

M. E. de Girardin :—"M. le Garde-des-Sceaux, "avec cette urbanité qui le caractérise, me dit :—

" Ce n'est pas vrai.—Je réponds : Cela est vrai ; le " *Siècle* seul coûte 48 francs ; avec le *Musée Littéraire*, il en coûte 60. Cela est clair et net ! " Mais passons à d'autres faits. J'avais dit qu'*on* " avait voulu acheter 1,200,000 francs un projet de " loi. Le Gouvernement a traité cela d'ineptie. " Voulez-vous savoir les noms des maîtres de poste ? " (Le Centre : 'Aux voix ! aux voix !') Ce sont " MM. Dailly, David, Faucher et Duclos ; le projet a " été passé dans le Cabinet de Me. Joux. (Le Centre: " Aux voix ! aux voix !) Et si je prouvais que M. " le Garde-des-Sceaux a eu connaissance des faits " relatifs au troisième Théâtre Lyrique. Le notaire " qui achetait pour ce théâtre le Cirque Olympique était obligé, pour avoir l'argent nécessaire, " de vendre sa charge. Il présenta son successeur " à la Chancellerie. On fit les objections les plus " graves. M. le Garde-des-Sceaux ne voulait pas de " successeur, lorsque ..... un fonctionnaire alla à la " Chancellerie, et fit si bien que le successeur de " M. Morin fut nommé. M. Hébert dit n'avoir " rien su ; je ne lui dirai pas : Ce n'est pas vrai, " mais : Ce n'est pas rigoureusement exact." M. Hébert essaie de se disculper ; affirme qu'il n'était pas encore Ministre lorsque ces faits se sont passés. M. de Girardin reprend la parole, et, malgré les clameurs du Centre, parvient à faire entendre ces mots :—" Il y a plusieurs expressions pour dire : " Il corrompt ;" il n'y en a qu'une pour dire : " Il " ment."—" J'atteste de nouveau que M. Hébert

"était Ministre lorsque M. Legendre succéda à "M. Morin!"

Vous voyez, mon ami, où descend la représentation nationale. On ne discute pas l'organisation intérieure de l'état, les rapports des Communes et du pouvoir central, le contrôle des finances publiques, l'éducation morale de la nation. Non, on discute la probité, la loyauté *personnelle* de nos gouvernants, et, des réputations jusqu'à ce jour intactes, il reste à peine le souvenir! En vain M. Dufaure a voulu faire reprendre à la discussion sa portée politique. Les passions qui agitaient la Chambre la rendaient inattentive; on attendait impatiemment le moment de voter. L'amendement de M. Billault, qui blâmait les *funestes exemples* donnés au pays par les hommes du pouvoir, a été rejeté. M. de Lamartine a demandé la remise de la discussion au lendemain. Le Centre exigeait qu'il parlât de suite *pour ne pas perdre un moment* .... Après vingt minutes de clameurs et de tumulte, le Président lève la séance.

CHAPITRE VII.

29 Janvier 1848.—*Discours belliqueux de M. de Lamartine sur la Nationalité Italienne.*

Les abords du palais Bourbon étaient assiégés de curieux, malgré le dégel et la pluie. Les tribunes étaient combles longtemps avant l'ouverture de la séance. Les étrangers, les dames, les provin-

ciaux se disputaient les places, et la Chambre elle-même était plus nombreuse encore que les jours précédents.

M. de Lamartine a prononcé, d'une voix faible d'abord, à peine perceptible, un discours où son magique talent se fait sentir, sans doute, mais qui a néanmoins déçu l'espérance populaire. L'auteur des *Girondins*, parlant de l'*Italie* et du Pape! On attendait quelque chose de grand et de nouveau peut-être. M. de Lamartine a voulu parler à la Chambre, se restreindre au possible, et son discours a causé une véritable déception. Pourtant il a fait preuve de tact en ne prodiguant pas ses palpitantes apostrophes, en refoulant ses aspirations, en repliant ses ailes à cette tribune des élus du cens. Les harangues du tribun électrisent le forum; elles seraient au-dessus de ces intelligences bourgeoises qui dédaignent autant l'idéal que l'avenir, et le discours de M. de Lamartine, pour être plus positif, plus actuel que ses discours de Mâcon, (*m*) n'en éclipse pas moins ceux de la plupart des orateurs. Oserai-je l'analyser, le dénaturer? C'est à regret que je m'y résigne.

Il raconte d'abord les mouvements de 1820 réfrénés par les baïonnettes autrichiennes, l'avènement de Pie IX, les espérances qui l'ont salué. Mais il ne peut partager ses espérances.—" Si du " combat," dit-il, " était sorti un homme, le drapeau de l'Italie fédérale d'une main, le drapeau " du progrès dans l'autre; s'il avait héroïquement

"rallié autour de lui toutes les forces pour rappeler "l'Italie à l'indépendance, le monde à la ferveur "que mérite la cause de la liberté et de l'émanci- "pation; cet homme, phénomène de l'histoire, eût "soulevé des sympathies unanimes pour la sainte "cause de la liberté. Il ne l'a pas osé, et vous "avez concouru à lui ôter ce courage. Il s'est "contenté d'être un Pape guelfe et d'extirper "quelques-uns des abus de son gouvernement. Et "pourtant, sorti du conclave en prononçant le mot "de liberté, que les échos du Capitole avaient si "longtemps oublié, le Pontife fut intronisé par les "bras de tout un peuple. L'Italie tressaillit!...."

L'orateur examine la politique de la France Radicale: elle devrait rallier les mécontents du monde entier, se mettre à la tête de cette colonne incendiaire et prendre la responsabilité du sang qu'on eût fait répandre en Italie et dans toute l'Europe. Constitutionnelle, la France pouvait encourager les Italiens à s'unir, promettre de les protéger, et attendre les circonstances. Rétrograde, la France s'alliait à ses ennemis naturels pour opprimer ses amis, ses alliés. "Telle a été votre conduite, et elle mérite toute notre indignation!"

Ici se place une analyse pressante, accablante, des dépêches ministérielles, où "le Gouvernement "de la France, de la Révolution, de la fraternité, "et de l'indépendance dans le monde, caractérise "de chimérique et dangereuse cette régénération de "l'Italie, dont elle a si souvent renouvelé depuis

"trente ans le témoignage et le martyre!" La Restauration avait offert son appui aux Italiens, s'ils voulaient remplacer la Constitution démocratique de Cadix par la Charte de Louis XVIII, et le Gouvernement de Juillet abandonne le Pape, et traite de perturbateurs les chefs de l'aristocratie et les prédicateurs de l'indépendance. Révolutionnaires! ce Toscan qui vante le gouvernement du Grand-Duc Léopold, cet Archevêque de Milan, vieillard de quatre-vingts ans, qui proteste en chaire contre les assassinats des satellites autrichiens, ce Comte Borromeo, possesseur de 500,000 livres de rente, et qui affronte les vengeances de l'*Aquila Grifagna*, au point de déposer publiquement l'ordre de la Toison d'Or, souillé du sang de ses compatriotes. Vous les calomniez pour les abandonner.

L'orateur fait la courtoisie à M. Guizot de le croire au fond d'un libéralisme sincère, respectant les idées et ne les craignant pas.—"D'où vient donc qu'il abandonne l'Italie, qu'il menace la Suisse? Il ne peut douter que la nationalité italienne ne soit vivante; la race italienne ne s'est pas mélangée avec ses oppresseurs; les poignards, les plombs de Venise, les souterrains du Spielberg n'ont éteint aucun souvenir, aucune espérance; la langue est toujours pure. Il suffit d'avoir vu un jour cette magnifique Italie pour sentir cette dernière pulsation qui annonce l'existence d'un peuple, quand on l'a désarmé comme l'arme de la nature et de Dieu qu'on ne peut briser dans ses mains! Ah! comprenez cette

puissance des nationalités, alliez-vous à l'Italie, à la Suisse, et vous ne craindrez rien des avalanches du Nord. Respectez les traités signés par la Providence et ratifiés par la nation ! Votre alliance avec les puissances du Nord date des mariages espagnols ; mais rappelez-vous la chute du Directoire ! Ne mentez pas à votre origine, ne reniez pas vos principes ou vous êtes perdus !

"Il vous a fallu dire en Suisse que le Sonderbund était national, et la Diète révolutionnaire. La France est devenue gibeline à Rome, autrichienne à Turin, russe à Varsovie. La France, mentant à ses affections, a plaqué son oreille à la porte des Cabinets étrangers ! J'ai dû prémunir la Chambre, le pays et l'Italie contre votre politique !....Quant à l'indépendance de l'Italie, je la vote avec le cœur et les mains de la France. Espérez, crierai-je aux Italiens qui veulent réaliser la fédération du Midi contre le despotisme du Nord. Espérez ! Sous le Gouvernement de la France, il y a la France qui salue avec l'ivresse d'une sainte joie le drapeau de la régénération italienne !" (*n*)

M. Guizot a répondu sans oser avouer hautement sa politique rétrograde, mais sans éviter néanmoins ces déclarations impopulaires qui blessent, irritent et scandalisent toujours dans sa bouche les sympathies nationales. Ainsi, il s'est plu à répéter ses éloges à la *modération* de l'Autriche, à la *bonne volonté* de Metternich ; et, comme la Gauche se contenait encore, pour mieux la braver, il affectait de

vanter les traités de 1815, *base de l'ordre européen et que la France a acceptés.* — "Dites que vous les avez *subis*," s'écrie M. Thiers. M. Guizot a maintenu ses paroles, tancé vertement la politique révolutionnaire de M. de Lamartine, taxé d'ignorance profonde et d'impudence *qualifiée*, toute pensée de changer le *Statu quo*, et déclare qu'il ne craignait rien pour la politique du Juste-Milieu, ni du dedans, ni du dehors ?

M. Mauguin, jadis orateur, n'a pu se faire écouter. . . .

CHAPITRE VIII.

31 JANVIER 1848. — *Discours de M. Thiers sur la Question Italienne.*

M. Carnot a établi que l'Italie déchirée par les traités de 1815, asservie militairement par l'Autriche, veut ressaisir sa nationalité AVANT TOUT. Il n'y a qu'un parti, c'est le parti de l'indépendance. Les questions philosophiques, politiques, économiques seront discutées plus tard. Avant tout, les Italiens veulent avoir leur Patrie ; et les souffrances qu'ils endurent légitiment cruellement leur impatience !

Après MM. D'Haussouville et Desmousseaux de Givré, M. Thiers a pris la parole. Lucide, modéré, sobre de phraséologie, nourri de faits, son discours est, comme toujours, un exposé rapide et complet de la question ! Il montre l'Italie exi-

geant les institutions les plus modérées et néanmoins taxée de radicale, de républicaine, par notre diplomatie. Il montre les traités de 1815 eux-mêmes, que nous subissons, en les détestant, garantissant l'indépendance de Parme et de Modène, et cependant les garnisons autrichiennes occupent les forteresses de ces deux états. Il montre l'Angleterre encourageant l'Italie, accaparant les sympathies nationales, et remplaçant la France dans le cœur de cette nation, notre dernière alliée en 1815!

Malgré l'habileté, le talent de M. Thiers, on sent des réticences à tout moment dans son discours. Il veut être Ministre, et il craint de s'engager, il craint surtout de déplaire à la Diplomatie, de blesser les cours et M. de Metternich.

Sans avoir les mêmes motifs, mais pour ne pas compromettre son *directeur*, M. Odilon Barrot n'a pas su colorer et préciser ses paroles de sympathie pour l'Italie, et M. Guizot a eu peu de peine à persuader au pays et à la Chambre que les systèmes politiques du Centre et de la Gauche différaient peu dans leurs résultats.—Le cinquième paragraphe est adopté.

CHAPITRE IX.

1 Février 1848.—*Affaires de la Suisse.*

La séance est remplie par les discours peu écoutés de MM. C. Perrier, Malgaigne et Mahul. Il s'agit de la Suisse. M. Thiers doit prendre la parole sur cette question encore. Cela veut dire que nous

aurons des aperçus vifs, clairs et vulgaires sur les dissensions politiques et religieuses de cette *forteresse du radicalisme*.

Il n'y a rien de nouveau ni de puissant dans cette Chambre; les Députés le sentent, et leurs paroles comme leurs actes manquent de franchise et de hardiesse. A l'extérieur, à l'intérieur, il s'agit de régénérer la société, et ils ne sauraient faire autre chose que s'efforcer de rendre durable l'édifice du présent, l'étayer, le *rebadigeonner*.

CHAPITRE X.

9 FÉVRIER 1848.—*Discussion du droit de réunion.—Discours de MM. Hébert, Ledru-Rollin et Odilon Barrot.*

Les séances de la Chambre nous ont donné, cette semaine, l'image affaiblie des séances les plus orageuses de la Convention. La violence des sentiments éclatait au Palais-Bourbon malgré la modération contrainte du langage, et la passion agitait à la tribune des orateurs dont le respect dû à des collègues réprimait difficilement l'ardente indignation. Autrefois les adversaires s'envoyaient à l'échafaud; par bonheur, nous vivons dans un temps où l'oppression sanguinaire est repoussée. Réjouissons-nous de ce que les partis se contentent d'échanger des outrages et des insultes, au lieu de mettre hors la loi leurs ennemis ou de déporter à Sinnamary les aveugles promoteurs des banquets

réformistes. Le droit de réunion, supprimé par le bon plaisir du Ministère, qui s'autorise de l'interprétation sophistique d'une loi de police ; plus de cent Députés condamnés par les discours de la couronne et des deux Chambres ; le parti conservateur se serrant derrière MM. Guizot et Duchâtel, et refusant même la promesse éloignée des réformes; voilà où nous en sommes aujourd'hui. Demain..... De quoi demain sera-t-il fait ? Que d'autres se le demandent ; pour moi, je reprends mon rôle de narrateur.

M. Boissel, Député du douzième arrondissement, repousse avec dédain l'injure faite à la ville de Paris par le gouvernement, et proteste qu'il n'aurait pas accepté la présidence du banquet de son arrondissement, s'il n'eût été bien convaincu de l'esprit pacifique et légal de cette réunion. Il y a un certain courage à M. Boissel, homme très modéré, à se porter ainsi solidaire d'une réunion à laquelle doivent assister les radicaux les plus compromettants, et dont plusieurs, calomniateurs, sans doute, accusaient M. Boissel de refuser la présidence, depuis qu'il savait. . . . Mais, quoi qu'il en soit, M. Boissel a compris et accompli son devoir ; il a senti qu'il fallait oublier toute dissension en face de ceux qui se déclaraient les *ennemis* du droit de réunion, et il a noblement revendiqué les droits de tous, et ceux de ses commettants en particulier.

Les énergiques apostrophes de M. Barrot avaient ému le ministère ; le plus acerbe, le plus irritant

des ministres a, pendant deux heures, insulté l'opposition, dénié les droits primordiaux, épouvanté les âmes timides des bornes en envenimant les doctrines et les discours de la Gauche; puis, redisant aux âpres doctrinaires les anathèmes jetés à la corruption par les orateurs des banquets, il a galvanisé les bancs du Centre, éperdus au contact des dieux Lares du ministère : la Peur et la Colère.—" Rappelez-vous," criait-il aux Conservateurs, " ces " harangues, propres à provoquer les désordres et " les révolutions. On a élevé tribune sur tribune " pour traîner aux pieds de ces tribunes la majorité " de cette Chambre, *majorité égoïste et repue,* " disaient les tribuns, majorité accusée de concussion, de prévarication ! On y a traîné la monarchie, on a prédit sa ruine, on l'a menacée de son " renversement. A Béthune, on disait que le peuple " n'avait pas donné sa démission, qu'il pouvait " revenir sur la place publique (une voix : " Continuez, on y reviendra"), et qu'il peut encore porter " la main sur la couronne et la jeter aux flots de " Cherbourg. A Dijon, c'est un appel à toutes les " classes, aux artistes, aux artisans. (Interruption : " 'Eh ! bien ! après !') J'en passe et des meilleurs. M. O. Barrot prétend qu'il s'agit ici d'un " de ces droits primordiaux qu'on ne peut nier ; je " me défie de ces droits prétendus primordiaux " qu'on ne trouve écrits dans aucune loi. (Au " milieu de l'agitation, M. Ledru-Rollin demande " la parole). Les droits fondamentaux sont tous

" reconnus et consacrés par la charte, et la charte " est muette sur le droit de réunion. (Une voix : " ' Le droit de respirer y est-il?') Il y a plus : la " constitution de 1791 avait reconnu le droit de " s'assembler ; et six mois plus tard la Constituante " faisait une loi pour interdire les sociétés popu- " laires."

M. Chambolle :—" Il s'agissait de sociétés, non " de réunions."

M. Hébert :—" Les réunions étaient le berceau " des sociétés."

M. O. Barrot :—" On n'avait pas, en 1791, la " loi contre les associations dont vous êtes armé."

M. Hébert :—" Lors de la discussion de cette loi " contre les associations, deux orateurs s'écrièrent : " ' Votre loi est injuste, nous ne nous y soumet- " trons pas, nous jurons d'y désobéir.' L'un est " aujourd'hui Pair de France, l'autre est encore " Député ; et ni l'un ni l'autre, nous le croyons, n'a " exécuté sa menace. J'espère qu'il en sera de " même du défi porté par MM. Duvergier de Hau- " ranne et Léon de Malleville. Entre la parole et " l'action il y a le conseil. La Loi doit être appli- " quée, elle le sera. Nous avons toléré ces mani- " festations jusqu'ici ; elles deviennent dangereuses, " nous les prohibons ; mais nous regretterions qu'on " vît dans cet acte une provocation à l'émeute. " Nous refusons ce secours !"

Après un discours peu écouté de M. Feuillade-Chauvin, qui adjure la majorité de ne pas se com-

promettre par des démarches passionnées et violentes, M. Ledru-Rollin s'empare de la tribune au milieu de l'agitation de la Chambre. Le Centre s'apprête à couvrir de ses clameurs, s'il y a lieu, l'apologie de la Convention. M. Sauzet guettait les paroles du tribun radical pour le rappeler à l'ordre, la Gauche semblait craindre un appel au peuple, une menace à la société. M. Ledru-Rollin calme, pressant, sobre d'arguments et de phrases, a broyé la jurisprudence du Ministre de la Justice, démontré la légalité des banquets, et réclamé hardiment, mais sans violence, les droits non inscrits dans les lois humaines. Il est des droits naturels, qu'un texte formel peut seul soumettre à des restrictions.—"Nul texte qui interdise ou limite le
" droit de réunion, mais un texte formel qui l'au-
" torise. Lisez la déclaration des droits de 1791.
" Ce texte, nulle loi ne l'a, depuis, abrogé. Il n'est
" question de ce droit ni dans la Charte de 1814,
" ni dans celle de 1830 ; donc, ce droit n'existe pas,
" dit le Ministre de la Justice. Voici ma réponse :
" Les droits de la nation française ne sont pas rap-
" pelés dans la Charte de 1830 : est-ce qu'ils
" n'existent pas ? Oh ! vous me faites la partie
" trop belle. Vous vous souvenez tous comment elle
" a été faite votre Charte ! (Longue et bruyante
" exclamation). Mon langage est toujours consti-
" tutionnel à la tribune. J'ai prêté serment à la
" Charte et je la respecte. (Parlez ! Parlez !)
" Reportez-vous à la délibération : vous y trouverez

" plusieurs articles de la Charte de 1814, avec " cette seule mention : SUPPRIMÉ. Notre Charte ne " présente que des lacunes et des coupures. (M. " Sauzet se lève.) On a procédé par suppression."

M. SAUZET :—" Telle qu'elle est vous devez la " respecter."

M. de Larochejacquelein s'élance à la tribune et remet à M. Ledru-Rollin un exemplaire de la Charte en lui indiquant le PRÉAMBULE qui porte : " La Charte de 1814, telle qu'elle a été *amendée* " par nos délibérations." . . . . M. Ledru-Rollin reprend :—" La Charte de 1830 n'est donc que la " Charte de 1814 amendée. Or la charte ne parle " pas du droit de réunion, et cela se conçoit ; elle " était de provenance étrangère et ne cherchait " pas son principe dans nos anciennes Constitu-" tions. (La Chambre se retourne en riant vers " MM. de Genoude et de Larochejacquelein). " Mais le lendemain de 1830, M. Guizot déclarait " que ce droit était une chose légale, désirable. " Vous dites que la loi de 1791, dirigée contre " les associations, atteint les réunions. Vous " oubliez donc que la première société populaire " fut fondée le 15 Juillet 1789, le lendemain de la " prise de la Bastille ? Les sociétés étaient anté-" rieures à la déclaration du droit de réunion. . . . .

" Vous avez invoqué la loi de 1790, je vous ai " répondu que la Constitution de 1791 sanctionnait " le droit de réunion. Vous avez invoqué la loi de " 1791, je vous ai démontré qu'elle ne s'applique

" pas au droit de réunion. Vous m'avez objecté le " silence de la Charte, je vous ai montré une foule " de droits incontestables et incontestés dont elle " ne parle pas non plus. Pour supprimer un droit " il faut au moins un texte, une loi ; vous ne pouvez " en montrer ! Vos prétentions sont plus exagérées " que celles de la Restauration. Rappelez-vous le " banquet offert à La Fayette, ce *Jacobin*, ce *Bonnet* " *Rouge*. Rappelez-vous, M. Guizot, le banquet du " 30 Mai, auquel vous avez assisté comme membre " de la société 'Aide-toi, le ciel t'aidera.' On y a " porté le toast au roi, et, deux mois plus tard, la " royauté s'embarquait à Cherbourg ! Quant à ces " expressions d'aveugles et d'ennemis, elles me " touchent peu. J'ai voulu revendiquer l'exercice " d'un droit au nom de tous. Avant de le suppri- " mer, réfléchissez bien ; s'il y avait du sang versé, " je ne voudrais pas que vous en fussiez respon- " sables. . . . J'ai voulu défendre le dernier lambeau " de nos libertés ! Ce n'est pas une question de " parti ; c'est une question de droit. Si vous vou- " liez nous opposer la force des bataillons, nous " nous retirerions, mais pour en appeler". . . . Ici l'animation de plus en plus ardente de la Chambre fait explosion, les interpellations se croisent, le tumulte couvre la voix de l'orateur qui reprend froidement :—" Nous en appellerions au " *refus de l'impôt*."

M. Hébert proteste d'abord qu'on ne fera pas marcher les bataillons, s'indigne qu'on appelle la

licence "le dernier lambeau de nos libertés," et déclare encore qu'il ne reconnaît de droit que les droits écrits dans la Constitution. Il déclame violemment contre les Constitutions abrogées et termine en s'écriant :—" Ce que vous avez fait vous " ne pouvez plus le faire. Voilà ce que nous " voulons." Comme M. Hébert passait devant la Gauche indignée, comme les cris " C'est de la " contre-révolution, c'est une persécution," retentissaient sur tous les bancs, une voix domine le tumulte, la voix sonore de M. O. Barrot :—" Vous " dépassez le Ministère Polignac !" A ce mot, le Centre se lève et demande avec fureur le rappel à l'ordre ; la Gauche répond à ce défi en se levant et s'écriant : 'Rappelez-nous donc tous à l'ordre !' M. Hébert repousse cette insulte, l'injure la plus grave, dit-il, par les terribles souvenirs qu'elle rappelle, cette injure que lui adresse un homme qui devrait donner l'exemple de la modération et de la réserve.—" Ces injures me prouvent, s'écrie- " t-il, que j'ai mis la main sur la plaie, et me " raffermissent dans la résolution inébranlable de " faire exécuter la loi contre ceux qui l'enfrein- " dront."

M. Odilon Barrot : — " J'écarte d'abord vos " menaces, réminiscences du passé, arme dont on " use quand on entre dans la voie où vous poussez " le Parlement. Au lieu d'appeler ici la liberté de " discussion, vous associez à vos ressentiments " la Couronne et la majorité. Votre conduite

" est une tache pour un pouvoir sanctionné par " l'insurrection des masses. Ministres de la " Révolution de Juillet, vous violez un droit que " les Ministres de la Restauration ont respecté " au moment où ils allaient être renversés avec " la royauté. Voilà qui est un fait, un fait " indélébile que je répète encore : vous ne res- " pectez pas ce qu'a respecté M. de Polignac." Le Centre, à peine contenu par le calme imposant du chef de la Gauche, éclate alors en imprécations; la Gauche réplique aux insultes par de violentes apostrophes. MM. Paillet, E. De Girardin essaient vainement de se faire entendre à la tribune, et M. Sauzet, accablé, désorienté, ne pouvant ni contenir le tumulte, ni faire reprendre la discussion, abandonne le fauteuil et disparaît dans les couloirs.

CHAPITRE XI.

10 Février 1848.—*Rejet de l'amendement Darblay. Discours de MM. de Genoude, Blanqui, Guizot et Thiers.*

Les amendements de M. de Lesseps et de Genoude développés avec talent, mais peu écoutés, ne sont pas appuyés. Le discours de M. de Genoude, nourri d'intéressantes et curieuses citations, animé par de radicales protestations pour les droits de tous, a eu le grand tort d'être intempestif. Deux partis se menaçaient, s'apprêtaient à une lutte

décisive, les conseils du prêtre-député ne pouvaient leur convenir :—“ Pour éviter les révolutions, il “ faut,” dit-il, “ rétablir la nation dans ses droits, “ fonder l'organisation dans l'intérêt des classes “ populaires par l'association. Retrempez-vous “ dans le peuple, il peut encore sauver le monde. “ Il n'y a qu'un mot pour sortir de votre situation, “ c'est le droit national.”

M. Darblay développe à son tour un amendement qui atténue le blâme dirigé contre les députés de la Gauche. Son discours, écouté avec intérêt, exprime nettement la réprobation des Conservateurs honnêtes et modérés pour l'immobile corruption du ministère. M. Duchâtel a répondu par des plaisanteries fort piquantes au porte-drapeau de la scission conservatrice ; M. Paillet défend avec trop de longueur la légalité des banquets, démontrée la veille par M. Ledru-Rollin, et la Chambre s'apprête à voter, lorsque M. O. Barrot déclare qu'il ne peut appuyer M. Darblay, ne reconnaissant pas à la majorité le droit de condamner même un seul membre de la minorité. M. Blanqui aîné fait un appel aux sentiments de dignité des conservateurs ; les conjure de rayer ces deux mots funestes, dont l'imprudence sera révélée avant six mois, supplie la majorité toute puissante, d'être généreuse. La Gauche se récrie avec force :—“ Nous ne voulons pas de cette générosité.” M. Blanqui rappelle les dernières paroles de son père, membre de la Convention, et qui à son lit de mort l'adjurait de ne jamais consentir

à la condamnation d'un Représentant de la nation. M. Dumont réplique, en accusant la Gauche de provoquer une Révolution politique pour amener une Révolution sociale. Commencés sous l'invocation de 89, les banquets se sont terminés, dit-il, sous l'invocation de 93 !

M. O. Barrot, avec toute l'énergie d'un tribun, accuse le Gouvernement d'une politique à outrance. "—Nous subissons la majorité, mais à condition " qu'elle nous respectera. Vous pesez sur les élec- " tions, et vous nous contestez le droit de réunir " nos concitoyens pour leur dénoncer les abus et " les moyens d'y remédier. Si vous persistez, si " votre majorité, se constituant nos juges, prétend " nous frapper de ces appellations injurieuses, " nous vous les renverrons ; nous vous dirons : " C'est vous qui êtes les ennemis de nos institu- " tions ; c'est vous qui êtes des aveugles !"

Je ne sais si l'homme de Gand était troublé par ses remords ; mais, certes, M. Guizot parlait avec égarement ! Son émotion, ses angoisses altéraient sa voix et faisaient errer sa pensée dans des phrases sans suite, où se distinguaient seulement des menaces et l'orgueil réactionnaire aux prises avec les souvenirs du professeur d'histoire. Il a osé réclamer le droit de blâme par la majorité, ajoutant que l'opposition au pouvoir en userait certainement.

M. O. Barrot :—" Je vous garantis le con- " traire."

M. Guizot. — " Toutes les grandes armes sont " dangereuses. Il y a ici une majorité qui, si elle le " voulait, pourrait étouffer les discussions." A ces imprudentes paroles, la Chambre se soulève, les interpellations, les apostrophes tourbillonnent autour du président du conseil et sa hautaine inflexibilité fléchit sous l'orage. Il reprend : — " La " majorité en a le pouvoir, mais elle ne le ferait " pas. Toute arme est d'un dangereux emploi, il " ne faut pas en abuser. Je défends mes idées, ma " politique, comme je l'entends. C'est l'essence " du gouvernement représentatif."

M. Thiers défend les droits de la minorité, et s'indigne de la menace de M. Guizot :—" Mon droit " est inscrit dans la Charte, aussi sacré que celui " de la royauté. Je n'accepte pas votre tolérance, " je n'accepte pas les paroles du président du " Conseil. La Charte m'a conféré un droit et " j'en use, et la majorité ne peut me le retirer. " Messieurs, vous déclarez qu'il y a dans cette " Chambre des ennemis de nos institutions ? C'est " une injustice, c'est surtout une dangereuse " imprudence ! " M. de Larochejacquelein, le flétri de 1844, supplie la Chambre de ne pas réitérer une faute qui rebondit contre ses auteurs. . . .

A huit heures du soir, le Président met aux voix l'amendement de M. Darblay ; l'opposition en masse s'abstient. L'amendement est rejeté.

" Depuis que le gouvernement a élargi la question " au point d'y faire disparaître une de nos der- " nières libertés, est-il un seul de nous qui pense " que le jeu de nos institutions soit concentré dans " l'enceinte législative? Quand la royauté et les " deux chambres ont dit leur opinion d'un fait, le " dernier mot est-il dit? (Longues interruptions, " oui, oui, non, non.) En dehors de ces pouvoirs, " au dessus (réclamations bruyantes) au dessous, si " vous voulez, de tout ce mécanisme, il existe un " juge, un souverain arbitre, la Nation. (Explo- " sion d'applaudissements et de dénégations.) Oui, " en dehors du faisceau des pouvoirs publics, aussi " bien à Rome autrefois qu'aux Etats-Unis au- " jourd'hui, il y a la voix qui avertit et qui con- " damne, la voix dont on ne méconnaît point " impunément les avertissements et dont les mur- " mures sont de graves symptômes. Il y a la voix " du peuple.

" Je n'ai pas assisté aux banquets; mais j'en " accepte glorieusement *toutes* les conséquences. Il " y a eu une agitation (applaudissements au centre), " une agitation salutaire, et je m'en réjouis. J'avoue " que nous avons eu plus de peine à modérer, à " contenir..... (Au milieu du tumulte et des " applaudissements du centre, on entend ces cris: " 'Ah! vous en convenez donc?') nous avons eu " plus de peine à en modérer, à en contenir le " nombre qu'à l'augmenter. (Explosion de bravos " à gauche. Silence au centre). Nous n'avons agi

" ni en conspirateurs, ni en factieux; nous avons " voulu avertir la nation de la distance de plus en " plus grande qui sépare le gouvernement de son " origine, de la Révolution de Juillet. *Et vous " voulez mettre la main de la police sur la bouvhe du " pays.*"

La voix affaiblie de M. de Lamartine se perd dans le bruit. Le président obtient difficilement le silence.—" Vous dites que nous avons excité une " agitation artificielle. Ah! Messieurs, elle ne vous " alarmerait pas tant! Le pays a été très patient " depuis dix-sept ans. Il n'avait pas encore compris " combien votre système est déplorable. Quand il " a vu cette mesquine oligarchie prendre la place " de la démocratie de 1830; quand il a vu le " scandale s'implanter dans ce pays de l'honneur, " et les flots impurs de la corruption atteindre " jusqu'aux Ministres; quand il a vu dans un " intérêt dynastique, compromettre la paix. Quand " il a vu violer tous les principes révolutionnaires, " quand il a vu la France enserrée dans une fron- " tière de contre révolution en Europe, le pays " s'est ému, il a parlé!" (L'exaltation de la Gauche interrompt l'orateur.) " Il y a des armes dange- " reuses, disait M. Guizot; pourquoi donc s'en " servir? Vous pouviez laisser à ce mouvement " toute sa liberté, sauf à en réprimer la licence. " Vous pouviez présenter une loi. Non, vous avez " préféré vous adresser à l'arbitraire, cette arme " qui se brisera dans vos mains ou se retournera

" contre vous-même un jour. Je le répète, vous " voulez mettre la main de la police sur les lèvres " du pays. Avez-vous bien réfléchi aux consé- " quences de cet acte ? Je vais vous les dire : Je " suppose qu'au défaut de législation (celle qu'on " nous oppose est dérisoire) une partie de la repré- " sentation se refuse à subir votre censure, à vous " obéir. Vous proposerez une sentence d'indignité. " C'est dans la logique, sinon dans vos intentions. " Et si les électeurs vous renvoient ces Députés, " le passé nous dit ce que vous ferez. Vous renou- " vellerez l'expulsion de Manuel ; et certes il se " trouvera parmi nous autant de Manuels que de " députés frappés par votre censure. En Angle- " terre, dans une circonstance semblable, un ora- " teur, Lord Walter Raleigh fut dénoncé par " Buckingham ; vous savez ce qui advint à Buck- " ingham—Strafford dénonça Buckingham. Vous " connaissez le sort de Strafford." (La voix de l'orateur se perd au milieu du tumulte qui couvre la fin de cette citation.) " Messieurs, l'histoire de " notre Révolution est pleine aussi de ces terribles " exemples de réactions succédant aux réactions, " de victimes entraînant d'autres victimes ! Un " mot encore : Souvenez-vous du Jeu de Paume. " (Violente interruption). Le Jeu de Paume fut " un lieu de réunion publique".... Les Clameurs du Centre redoublent ; les apostrophes et les cris interrompent longtemps M. de Lamartine, qui reprend avec une fiévreuse énergie :—" Je répè-

" terai la parole du Président du Conseil : Vos " clameurs peuvent couvrir ma voix, mais elles ne " m'empêcheront pas de dire ce que je crois être la " vérité à mon pays et à la Chambre. Dailleurs, " c'est pour dire cette parole que je suis monté à " la tribune ! Le Jeu de Paume fut un lieu de réu- " nion fermé par des ministres oppresseurs, et rou- " vert par la représentation nationale."

Le reste de la séance ne présente plus qu'une confusion de discours interrompus, d'exclamations incohérentes, de récriminations échangées entre MM. Vitet, O. Barrot, de Lasteyrie, de Laroche-jacquelein, Crémieux. M. de Rémusat accuse la politique irréconciliable des Ministres d'évoquer une loi révolutionnaire sans souci de l'avenir. M. Dufaure s'écrie :—" Rendez le Député respectable " au Député." Enfin le président obtient avec peine le calme et le silence nécessaires pour voter. Une première épreuve est déclarée douteuse. Le Centre paraît consterné. La Gauche demande le scrutin de division et l'amendement conciliateur est rejeté par 228 voix contre 185. On procède au vote du paragraphe. L'Opposition s'abstient, à l'exception des Conservateurs dissidents, et le paragraphe est voté par 223 voix contre 18.

MM. Dupont de l'Eure, Manuel, Berville, très souffrants se sont fait porter à la Chambre. Les deux derniers sont arrivés trop tard. De son côté, le Ministère a fait venir deux Députés valétudinaires, MM. Goury et Champanhet.

Le lendemain, la Chambre a rejeté l'amendement Sallandrouze demandant au Ministère de prendre l'initiative des réformes. M. Guizot a refusé obstinément de faire aucune promesse. L'agitation était au comble. L'éloquent Berryer, pas plus que MM. E. de Girardin, Blanqui, Darblay, Sallandrouze, ne peut obtenir le silence. M. Thiers demande une réponse explicite. M. Guizot ne veut pas la donner. 222 voix refusent la réforme à 189 opposants. Enfin, l'Adresse est votée. L'Opposition se retire, et les Conservateurs se sont vus au nombre de 241. M. Sauzet a constamment voté avec le ministère. L'Opposition, pour première vengeance, a décidé qu'elle ne paraîtrait plus dans ses salons. Sous la présidence de M. Barrot, la Gauche a décidé qu'elle s'entendrait avec le comité du douzième Arrondissement, pour résister légalement et pacifiquement à l'arbitraire. . . .

CHAPITRE XIII.

15 Février 1848.—*Convoi d'un patriote.—Les étudiants, les ouvriers s'agitent.—Bruits d'insurrection en Italie.*

Voici, mon cher Auguste *(n)*, des renseignements impubliables tels quels, mais dont tu peux tirer parti pour l'*Eclaireur*.

Les patriotes affluaient au convoi de Caussidière père, l'un des employés de la *Réforme*. Ils témoignaient leur sympathie pour l'affliction du fils de

ce défenseur du peuple, déjà si cruellement éprouvé par les persécutions que lui avait attirées son dévouement patriotique. La foule recueillie suivait le cortège escorté, surveillé, par la troupe sous les armes. La Police se glissait dans les rangs. Une fleur, signe de reconnaissance, se distribuait en échangeant une parole, un geste, pour ne pas risquer de donner la main à un mouchard.

J'avais emprunté un uniforme de garde national pour avoir le droit de suivre jusqu'au cimetière si, comme on en était menacé, le pouvoir, toujours inquiet, toujours mécontent de ces témoignages publics qui ne lui sont pas adressés, faisait disperser la foule.

On s'entretient des événements présents et de ceux que l'on sent proches. L'irritation, qui depuis un mois s'augmentait à chaque découverte d'une malversation de haut fonctionnaire, à chaque refus de faire justice de quelque abus de pouvoir, semblait près d'éclater et de défier le gouvernement de s'opposer au banquet où l'on devait réclamer la réforme électorale.—" Qui est-ce qui " connait Louis Blanc ?" demande-t-on dans la foule. " Qui pourrait se charger de lui dire que " nous sommes nombreux et dévoués; prêts à " défendre les droits du peuple et à nous mettre à " la disposition des hommes qu'il a choisis pour " ses représentants, et qui servent d'organes à ses " réclamations. Nous suivrons les députés au " banquet, et nous serons là pour les défendre, si

"l'on envoie contre eux la police et la force "brutale."....

Des jeunes gens, étudiants, ouvriers, plusieurs revêtus de l'uniforme de garde national, se demandaient comment correspondre avec les CHEFS ?....

Moi, connu de Louis Blanc et des rédacteurs de la *Réforme*, je fus chargé de transmettre à l'historien de Juillet cet hommage de confiance de la part de ces jeunes gens.

Louis Blanc *(o)*, comme tu penses, s'est montré satisfait de ces énergiques dispositions de la jeunesse et du peuple.

L'insurrection de Naples et de Sicile est très sérieuse, et a, en Italie, plus de retentissement qu'on ne le voudrait aux Tuileries. Je n'ai point encore de détails : ce que je sais fort bien, c'est que, à Turin, les portraits de M. Guizot ainsi que les exemplaires de son discours du 28 Janvier dernier ont été brûlés en place publique, et que, en même temps, chacun lisait avec enthousiasme le discours prononcé le lendemain par M. de Lamartine, discours traduit par la *Concordia*, et publié en supplément par ce Journal.

CHAPITRE XIV.

16 Février 1848.—*L'agitation augmente.—Opinion de Lamennais sur la résistance.—Discussion décisive au sein de la réunion socialiste.—Opinion de Pierre Leroux sur le mouvement et sur ses suites possibles.—Philippe Faure soutient le principe de la résistance! et range à son avis la réunion.*

Tu es inquiet de Pierre et de Desages, mon cher Auguste. Rassure la famille, je les ai vus. . . .

Tu ne peux t'imaginer la fermentation des esprits. On s'inquiète, on murmure, on s'agite. Le pouvoir rit et menace. Il médite de s'opposer au banquet du Douzième.

S'il le fait, il en résultera de graves événements. Plus de soixante députés doivent se rendre à ce banquet. Les pairs de la Gauche, d'Althon Shee, de Boissy, de la Moskowa, et plusieurs autres se proposent de se joindre à ces courageux députés; ils seront suivis des principaux rédacteurs des journaux de l'opposition, de la jeunesse des écoles, des ouvriers intelligents et patriotes, de la légion du Douzième. . . .

Odilon Barrot aurait, dit-on, annoncé qu'il ne voulait s'y rendre, lui et son opposition dynastique, qu'autant que Ledru-Rollin s'abstiendrait d'y paraître. Ledru, pour ne point faire manquer cette démonstration, aurait consenti à s'abstenir: —"Mais à une condition," aurait-il ajouté; "voilà "la troisième fois, M. Odilon Barrot, que vous me

" jouez un pareil tour. Vous abusez de ma con-" descendance ; mais cette fois, vous marcherez, " *ou je vous lâche par les jambes trois mille individus* " *qui vous feront courir plus vite que vous ne* " *le voudrez.*"

J'ai été voir Lamennais. " Si ce conflit," lui ai-je dit, " fait renoncer nos chefs à se réunir au " Banquet électoral ?. . . ." — " Alors, le droit de " réunion vous sera enlevé, et avec celui-là tous " les autres. . . . et il ne vous restera aucun moyen " de réclamer, de conserver aucun droit ! " — " Mais si les députés, les chefs de l'opposition " s'abstiennent tous, la jeunesse de toute condition " ne peut-elle s'assembler au lieu du banquet, et " protester en faveur du droit de réunion électo-" rale ?"—" On vous opposera la force armée. . . ." " Que faire ? faut-il alors marcher au risque des " événements ? "

Lamennais jeta un regard de tristesse sur sa débile personne, perdue dans sa vieille redingote noire, et sur ses pauvres petits pieds frissonnants dans ses pantoufles, appuyés sur les chenets :— " Je ne puis vous donner de conseil, car je ne puis " marcher le premier." — " Alors, j'interprète " votre silence ; je penserai que vous marchez en " avant, et je vous suivrai comme mon chef ! "

Nous avons eu hier soir, je devrais dire cette nuit, une réunion. Je ne t'aurais pas voulu là, parce que je sais trop bien quel parti tu aurais conseillé d'adopter. Voici ce qui s'est passé :

On s'était donné rendez-vous dans une maison destinée à être démolie, et déjà abandonnée des locataires. Tu te rappelles nos Cours; mais les anciens centres de ces réunions étaient des palais auprès de la grande chambre nue, délabrée, et mal éclairée où nous étions tous rassemblés. On ne se voyait pas, mais on échangeait de vives interpellations et la discussion s'animait.

—"Resterons-nous spectateurs de la lutte qui "va s'engager?" demandait l'un.—"Mais," disait un autre, "y aura-t-il une lutte? tous les députés "s'abstiennent, ainsi que tous les hommes in- "fluents."—"C'est à nous," répondais-je, "de ré- "clamer au nom du droit attaqué.—"Ce serait" dit H...., "une émeute de la Bourgeoisie."— —"Oui, mais si nous nous en mêlons, il en sortira "une Révolution!"

Tu vois à quel ton on était monté. Edouard H.... qui, depuis ton départ dirige généralement les travaux, insiste sur la nécessité de discuter à fond ce point important, à savoir quelle conduite nous devons tenir nous, socialistes religieux, dans la circonstance. On se tait, on écoute; H.... développe son opinion. Il est pour la non résistance absolue. (J'ai su depuis qu'il s'était entretenu avant la séance avec une personne très connue de toi, et que tu vas voir paraître tout-à-l'heure.) Selon lui, c'est pour nous un principe de ne point nous mêler encore à la politique active; il expose tous les périls, toutes les chances funestes d'une

lutte inégale, à laquelle on n'est point préparé et dont le succès, si douteux, n'amènera probablement aucue réforme salutaire. Il termine à peu près ainsi :—"Enfin, nous sommes une élite, nous "portons en nous la foi de l'avenir ; nous sommes "le germe du Progrès, devons-nous exposer, com-"promettre tout cela !"

—"Parlez pour vous," lui criai-je, "moi je ne "me crois pas si précieux."

Et j'allais continuer ; mais à l'autre bout de la salle, un homme prend la parole, et dès les premiers mots captive l'attention. Sa voix grave et accentuée ne m'était pas inconnue ; l'ensemble de sa physionomie—je ne pouvais avec mes mauvais yeux distinguer ses traits—me rappelait un souvenir confus. Il appuie l'opinion de l'abstention, mais avec une force de logique, une puissance, une facilité d'élocution qui nous impressionnent tous. Je n'ai pas sténographié son discours; en voici pourtant la substance:—"Sachons, chers amis, qui nous sommes "et ce que nous voulons. Si nous étions, avant "tout, des hommes politiques, nous n'aurions point "à discuter ici ; notre rôle serait marqué d'avance "dans la résistance qui se prépare ; mais si nous "sommes les hommes de l'idée, les serviteurs d'une "doctrine, notre devoir est aujourd'hui ce qu'il "était hier; il consiste à enseigner, à propager ce "que nous croyons la vérité. Notre idée de soli-"darité, la théorie d'organisation vraiment répu-"blicaine qui en découle est bien au fond des évé-

"nements actuels; mais je n'ai pas besoin de vous
"dire que ce ne sont pas nos principes qui font
"agir les hommes de l'opposition. Loin de là, s'ils
"pouvaient nous entendre ici, s'ils se doutaient que
"des Socialistes songent à les suivre, cela suffirait
"certainement pour les empêcher de marcher. Et
"dès à présent, pensez-vous que nous ne soyions
"pour rien dans les tergiversations de ces ambi-
"tieux? Agiter pour pousser leurs chefs au minis-
"tère, pour faire tomber Guizot et Duchâtel, cela
"leur irait, sans doute; mais si leur agitation devait
"émouvoir jusqu'au Peuple; si, comme on le disait
"tout-à-l'heure, leur émeute devait donner nais-
"sance à une Révolution, ils seraient les premiers
"à se repentir, et à tout faire pour restaurer la
"monarchie avec le premier monarque venu. Et
"le Gouvernement le sait bien; il compte plus sur
"leurs craintes que sur ses soldats et sur ses canons.
"Il rassemble à grand bruit ses moyens de défense;
"mais tout bas il fait dire aux chefs de l'opposition:
"—'Prenez garde; la société est minée par les
"'mauvaises doctrines; si vous êtes véritablement
"'amis de l'ordre, bien loin de vous tourner contre
"'le ministère, agissez avec lui, afin de délivrer la
"'France des Socialistes.'—Vous vous indignez
"des hésitations d'Odilon Barrot et de ses amis,
"soyez persuadés qu'elles n'ont pas d'autres motifs
"que ceux que je dis. Ceci d'ailleurs vous explique
"la conduite du pouvoir. Pourquoi les poursuites
"contre Cabet? Pourquoi les persécutions déjà

"commencées contre nos amis ? Pourquoi l'ordre "avait-il été donné de nous arrêter à Limoges si nous "nous rendions au banquet? *(p)* On espérait une ma- "nifestation hostile, au lieu de la fête religieuse qui a "eu lieu, et l'on s'était préparé, nous en avions reçu "l'avis, à faire des arrestations en masse et un grand "procès. M. Duchâtel n'avait-il pas dit :—'Il est "'temps d'agir contre ces doctrines ; autrement "'nous aurons bientôt douze millions de Commu- "'nistes.' — Croyez-vous, amis, que si la Bour- "geoisie était aussi bien renseignée à cet égard que "M. Duchâtel, un seul de ses chefs, un seul même "de ses journalistes, fût-il républicain comme on "l'est au *National*, voulût marcher devant vous? "Non, n'imaginez pas cela. On agitera, on mettra "tout en train ; puis le moment venu, vous serez "laissés seuls en face du danger. Nos amis seront "tués, massacrés, on en arrêtera des multitudes "pour faire le procès-monstre dont on a besoin ; "et, en apprenant les opinions des accusés, vos "chefs de la veille seront les premiers à applaudir "au triomphe du gouvernement. Ne faites rien "avec de pareils alliés. Laissez les Bourgeois ré- "gler entre eux leurs différends. S'ils vous voient "entrer derrière eux dans la lutte, ils se retireront "et vous serez écrasés. En somme, selon moi, c'est "une St.-Barthélemi qu'on prépare—une St.-Bar- "thélemi du Peuple. Mais j'admets l'autre hypo- "thèse: que la victoire vienne à l'insurrection. Eh! "bien, dans cette supposition, je ne vois point de

"moindres dangers. Le Peuple aura vaincu, mais "qui profitera de sa victoire? Ce n'est point vous, "ce n'est pas le Peuple, ce n'est pas la cause du "Peuple, ce sera cette fraction de la Bourgeoisie "qui rédige le *National* et qui partage les senti-"ments de cette feuille. Ne les connaissez-vous "pas, ces Républicains-là? Ne savez-vous pas "comme ils détestent toutes les idées qui nous sont "chères? comme ils ont peur de ces idées? Ah! "les plus grands ennemis du Peuple et du Socia-"lisme, ce ne sont pas ceux qui sont au pouvoir, "ce sont ceux qui y arriveraient. Voici donc ma "conclusion: Notre devoir comme doctrine s'ac-"corde avec notre vraie politique pour la non-"intervention: restons ce que nous sommes, des "hommes voués à l'idéal. Continuons à procéder "par la voie du Progrès, par le travail lent et cer-"tain de l'association, par la propagande, non par "une action révolutionnaire infailliblement suivie "d'une réaction. L'emploi de la force d'ailleurs "est si contradictoire avec nos principes que nous "ne devrions y recourir qu'à la dernière extrémité. "Fussions-nous même aujourd'hui réduits à cette "dernière extrémité, il ne nous resterait que le "martyre; car nous ne saurions combattre, n'ayant "point avec nous de soldats, c'est-à-dire d'hommes "transformés par nos idées et résolus à les défendre. "Beaucoup ont été sollicités, ébranlés, c'est déjà "un immense résultat; attendez pour agir qu'un "plus grand nombre adopte nos principes, et ne

" compromettez pas l'avenir pour vouloir trop tôt " le rendre présent ! "

L'orateur dominait nos amis : je le sentais ; je les vis tous ébranlés ; presque tous, convaincus, allaient se retirer. Nous laissions ainsi le champ libre au pouvoir. Plein encore de mon entretien du matin avec Lamennais, je les interpelai à mon tour; je leur peignis l'état où nous allions tomber, privés de tout moyen de réclamation :— " Comment, leur dis-je, former des associations, si " l'on ne peut se réunir et s'entendre même pour le " choix d'un député ? Quelle propagande possible, si " l'on ne peut s'éclairer, se soutenir mutuellement ? " s'il suffit au pouvoir, pour obtenir le silence de " la résignation, de supprimer un droit consacré " par la Charte, et d'opposer la force brutale, la " force armée à une protestation pacifique ? Où " en serons-nous alors ?.... En ce moment de " crise, s'abstenir, rester inactif, céder à l'arbi- " traire, n'est-ce pas se rendre complice de l'injus- " tice ? (*q*) s'ôter jusqu'au droit de se plaindre, de " se défendre ? On nous parle de doctrine, le moyen " de chercher en commun la vérité, si la liberté " de réunion nous est absolument refusée ? La " Bourgeoisie, nous dit-on, craint les Socialistes. " Personne n'en doute ! Mais que nous font les " terreurs de la Bourgeoisie ? Au-dessus de toutes " les classes, il y a le droit. Or le droit est attaqué. " La Bourgeoisie le sent aussi bien que nous. " Si un reste de dignité la dispose à la résistance,

" devons-nous lui refuser notre appui, notre con-
" cours ; quand ce concours même peut nous être
" un puissant moyen de la pousser en avant? Elle
" vise à un changement de porte-feuilles, elle agite
" dans le but de mettre à la place de Guizot dont elle
" ne veut plus, Molé ou peut-être Odilon Barrot ;
" agitons avec elle, et, à la place de Louis Philippe,
" nous aurons la République !.... Erreur, vaine
" illusion, nous objecte-t-on ; ces gens-là vous
" laisseront seuls en face du danger ; vous serez
" écrasés. Pour moi je ne puis le croire ; ils sont
" trop engagés déjà ; mais quand même nous
" devrions être lâchement abandonnés, nous devons
" à la France, nous devons à nos idées de progrès,
" nous devons à nous-mêmes de protester contre
" l'attentat qui se prépare. Oui ! résister à cet
" attentat, ce n'est pas un acte de parti, un de
" ces actes dont on peut toujours discuter la conve-
" nance et l'opportunité, c'est un DEVOIR ! Et si la
" France était déchue à ce point qu'un tel abus
" de pouvoir dût passer sans autre protestation
" que la mienne, je protesterai seul !.... Mais on
" va plus loin ; on suppose que le combat ait lieu
" et qu'il nous donne la victoire: dans ce cas même,
" nous dit-on, tout est à craindre encore, car le pou-
" voir tombera aux mains d'hommes à qui les idées
" de progrès sont odieuses. Je réponds: Oui, ces
" hommes seront à craindre, s'ils font *seuls* la Révo-
" lution ; mais si nous luttons avec eux, si nous
" marchons en avant pendant la lutte, ne pouvons-

“ nous pousser en avant la victoire? Si ces hommes
“ sont un danger, combien ce danger sera-t-il plus
“ grand s'ils sont seuls au gouvernement ? Com-
“ battons donc avec eux aujourd'hui afin d'avoir
“ demain le droit de les diriger, de les reprendre,
“ s'ils font mal ; de les encourager, de les soutenir,
“ s'ils avancent ; de les remplacer, s'ils reculent. Le
“ citoyen qui vient de parler disait en terminant
“ que nous avions avec nous trop peu d'hommes ;
“ il s'en présentera ; ils surgiront de tous côtés :
“ marchons, nous serons suivis. Toute la France
“ est lasse du régime actuel. Quelque soit celui que
“ nous mettions en place, nous serons approuvés,
“ soutenus de tous. Il n'est besoin d'être ni républi-
“ cain, ni homme de progrès pour être dégoûté des
“ corruptions dont nous sommes témoins depuis tant
“ d'années. La vue de ces actes honteux met toutes
“ les sympathies de notre côté. Jamais moment
“ plus opportun ne se présentera. Le parti conser-
“ vateur est en désarroi, toutes les opinions sont en
“ confusion ; au milieu de leurs luttes, si nous
“ savons agir à temps, nous disposerons de tout,
“ nous entraînerons tout le monde, et alors quel
“ champ, quel vaste horizon pour les hommes de
“ l'avenir. Il n'y a pas de progrès qu'on ne puisse
“ attendre d'un pareil mouvement. Où, en effet,
“ un peuple arraché tout à coup à une si longue
“ et si honteuse léthargie ne peut-il être entraîné ?
“ A nous de devancer le torrent à la course, à nous
“ de maintenir le flot soulevé, de préserver notre

" sainte cause des excès qui ne doivent point la " souiller ni la compromettre. Tout nous porte à " nous joindre au mouvement. Si nous nous abste- " nons, nous abandonnons nos dernières libertés, " nous donnons libre carrière à tous les abus, à " toutes les iniquités du régime actuel ; prenons " part à la résistance et nous arrachons la France " à ce régime odieux, et nous enroutons le monde " entier dans la voie du Progrès. Oui, citoyens, " tout m'en donne l'espoir !.... nous atteindrons " notre but ; le but auquel nous avons tous consacré " notre vie ; et nous verrons luire sur la France, " le règne de *Justice* et de *Vérité*..."

Je m'arrêtai, étonné moi-même d'avoir parlé si longtemps. J'étais animé, encouragé par les murmures approbateurs d'Edmond, de son frère Charles de M........, de D....., de B....., de Célestin P....., de J........, et de plusieurs de nos *vieux* amis placés près de moi. Je sentis à la fin que je l'emportais et que tous ou presque tous s'étaient rangés à mon avis.

On se forme en groupes, on continue à s'entretenir chaleureusement. Un jeune homme arrive jusqu'à moi, me prend amicalement la main,.... c'est Luc Desages.

Je ne l'avais pas reconnu de loin, à la lueur vacillante de la chandelle placée sur l'établi de menuisier qui nous servait de table.

—" Vous ici ! depuis quand donc à Paris ? et " sans doute cet homme grave, imposant, qui vient

" de parler, c'est Pierre. Ah! si j'avais su! et moi " qui me suis permis de le combattre publique- " ment."

J'allai lui faire mes excuses.—" Pourquoi donc?" m'a-t-il répondu avec une charmante bonhomie. " Nous ne sommes pas du même avis, voilà " tout. Vous l'avez emporté; cela devait être, " c'est l'opinion de la jeunesse; mais quel sera le " résultat?"

J'ai été touché de sa bonté indulgente. Ce n'est pas à mon âge que je me serais permis de contredire ainsi un homme de cette importance et de ce caractère, et dans une assemblée! Maudite vue basse qui ne me permet de rien reconnaître à deux pas. Et pourtant, lorsque je pense à quoi tiennent souvent les plus décisives déterminations, je suis tenté de me féliciter de n'avoir pas reconnu Pierre Leroux.

CHAPITRE XV.

17 FÉVRIER 1848.—*Réunion chez Jean Reynaud.—Exposition du Socialisme.*

Je continue, mon cher Auguste, à te tenir au courant de ce qui se passe. La rédaction de l'*Eclaireur* en pourra peut-être tirer quelque profit. Pierre est venu nous voir hier. Il s'est présenté chez nous avec cette manière affectueuse qu'il a toujours eue avec moi, et qui a établi tout d'abord entre ma mère et lui quelque chose de l'intimité d'une ancienne amitié.

Faisant allusion à ma sortie de l'autre soir, il a plaisamment félicité ma mère sur son *belliqueux* fils. Mais dans les éloges qu'il adressait à la mère d'un *héros*, dans la façon tout aimable dont il se plaignait d'avoir été *battu* par l'ascendant *d'une parole chaleureuse* qui avait entraîné tout l'auditoire, en dépit de la raison et de la prudence qui parlaient par sa bouche (mais comme une voix au désert, grâce à son *contradicteur)*, j'ai cru voir que mon opposition lui avait été sensible. Tout en riant, je lui ai renouvelé mes excuses, rejetant la faute sur ma vue basse, qui ne m'avait pas permis de reconnaître celui que je contredisais.

Pierre alors m'invite à une soirée chez son ami Jean Reynaud, à qui il veut présenter quelques-uns de *ses jeunes gens*;—"mais," me dit-il, "ne nous "mangez pas, ne nous battez pas!" Tu juges si je fus touché de son indulgence et charmé de l'idée de voir Jean Reynaud *(r)* dont j'apprécie tout le mérite et dont quelques idées me séduisent.

Je m'y rendis avec Luc Desages, Gustave Sandré, les jeunes Ollivier, à qui Desages me présenta, et quelques autres de nos amis qui étaient venus me prendre. Il y avait chez Jean Reynaud brillante compagnie; des savants, des artistes, des hommes politiques, venaient là comme nous, jeunes gens, écouter Pierre, interroger celui qu'on appelait le philosophe de Boussac. Par un singulier hasard, je vis là près de Louis Blanc un jeune homme dont la physionomie me frappa; je le reconnus, c'était

le plus jeune fils de Jérôme Napoléon. *(s)* J'avais vu son frère qui était venu, lors de son passage à Paris, visiter le panorama de la bataille d'Eylau. Le malheureux jeune homme traversait la France sous un nom supposé; il courait en Espagne se faire tuer en duel. Celui que je rencontrais chez Jean Reynaud avait, naguère, soulevé une vive émotion à la chapelle de Saint-Leu. On célébrait un service à l'occasion de la translation des corps du roi de Hollande et de son second fils, dans une sépulture de famille. Plusieurs membres de cette famille proscrite avaient obtenu la permission de venir en France pour déposer les restes de leurs parents dans leur sépulture consacrée. . . Napoléon-Jérôme était venu s'incliner devant le sarcophage, conduisant sa sœur Mathilde. Sur leur passage, s'échappaient dans la foule des exclamations involontaires: on s'entre-regardait. Il ressemble à Napoléon d'une façon saisissante, et cette ressemblance se reflète sur la figure blanche, blonde et rose de la belle Mathilde.

Il y a quatre mois à peine de cela; pourtant, en le retrouvant chez Jean Reynaud, je fus comme saisi de cette ressemblance. Mais mon attention fut bientôt captivée par la conversation qui était devenue générale. L'ancien collaborateur de Pierre le pressait de parler.

—"Allons, Pierre, parle-nous. Ces messieurs "désirent t'entendre, parle donc."

Pierre se défend et Jean Reynaud insiste avec les taquineries dont on poursuit une timide musi-

cienne qui n'ose en public produire son talent. Devant ce monde d'élite qui se flattait d'entendre le philosophe exposer sa doctrine et proclamer sa foi socialiste, ces invitations semblaient plutôt faites pour ôter la parole que pour encourager.

—"Parle-nous de l'Humanité," reprend Reynaud. "Explique-nous la Solidarité, la Renais-"sance, et la Triade et le *Circulus*; parle donc; "l'on t'écoute."

Et en effet tout le monde se recueille dans un grand silence, dans une attention empressée.

Pierre Leroux s'excuse; il n'est préparé à parler sur rien.... il craint de fatiguer cet auditoire peu habitué à entendre traiter de semblables sujets dans un *salon*.

—"Ah! ce sont ces dames qui t'intimident? "ce sont ces meubles qui te gênent? qu'on "éteigne les lampes."

Sur l'invitation de Pierre, Luc Desages prend la parole. Il se renferme dans une série d'affirmations qu'il ne développe pas; il croit à la Trinité en Dieu et dans l'homme; il croit à la Solidarité éternelle: il croit à la Triade comme loi d'organisation; au *Circulus* comme loi de subsistance; mais sans appuyer de preuves aucun des principes qu'il émet.

Aussi, comme on espère faire parler Pierre, les objections viennent de toutes parts. Fabas attaque la Triade; Henri Martin, tout en reconnaissant qu'on en retrouve la trace dans l'histoire, parmi

les chevaliers de la Table Ronde, l'attaque également ; Jean Reynaud déclare qu'il ne peut croire à la Renaissance, qu'à ses yeux l'Humanité n'est qu'un mot, et il combat toutes les opinions de Pierre, faisant avec beaucoup d'esprit l'apologie de toutes les opinions contraires.

Ainsi pressé de tous côtés, Pierre a répondu. Jamais il n'a exprimé ses convictions avec tant d'éloquence. La vivacité et le laisser-aller de l'improvisation, sans rien ôter à ces questions profondes de ce qu'elles offrent de grave et d'imposant à la méditation, ont excité un intérêt qui s'est emparé de tous et de toutes. On l'écoutait, on approuvait, on s'élevait à la hauteur de ses conceptions, et si tous n'adoptaient pas toutes ses idées, on admirait cet homme et l'on sympathisait avec lui. Ah ! Pierre a été bien beau ! ....

Tu peux compter la journée d'hier parmi les meilleures de cette école de Boussac qui t'est si chère. J'ignore si le plan pratique proposé par Pierre à la fin de son discours, ce plan *d'une Colonie Agricole fondée sur un nouveau moyen de subsistance*, dont il nous a distribué le Prospectus, sera adopté, mais sois assuré que les idées gagneront beaucoup à l'admirable exposition qu'il nous a faite.

Ceci m'a éloigné de la politique. Ce n'est pas qu'elle n'offre rien d'intéressant, tant s'en faut. Il y a eu à Naples une vraie révolution. Ici toujours beaucoup d'émoi. Le pouvoir fait, dit-on, de grands préparatifs de défense.

CHAPITRE XVI.

19 Février 1848. — *Evénements d'Italie. — Oraison funèbre d'O'Connell, faite à Notre-Dame par Lacordaire. — Banquet Catholique à l'Hôtel Lambert. — Préparatifs du Gouvernement et de l'Opposition.*

[Le "Journal d'un Combattant" présente à cette date une lacune que nous remplissons en citant l'article suivant, écrit par Pauline Roland, d'après les notes que Philippe envoyait de Paris à l'*Eclaireur*.]

"Les signes d'un grand changement se pressent en Europe.

La Révolution sicilienne a marché. Le 12 Janvier, jour de la fête du roi, le peuple de Palerme s'était insurgé, après avoir annoncé qu'il prendrait les armes si à ce moment-là les réformes auxquelles il aspirait n'étaient pas accordées.

Le 13, dès sept heures du matin, le tocsin appelait aux armes la population, et le bruit de la fusillade se faisait entendre. De temps en temps, dans la direction du palais, retentissaient des décharges d'artillerie; des groupes de quinze à vingt individus, armés de fusils de chasse, de sabres, de cannes à épée, et dirigés par des jeunes gens bien mis, parcouraient la ville aux cris de "Vive Ferdinand II!" "Vive la Constitution de 1812!" A partir de ce jour, l'insurrection ne fit que s'étendre et se fortifier. Après une série de combats souvent meurtriers, l'autorité du gouvernement ayant tout à fait cessé d'être reconnue dans la ville, il s'est établi par la force des choses une espèce d'organisation de ce grand soulèvement.

Le 15, il a été institué différents comités auxquels les insurgés n'ont pas cessé d'obéir depuis : 1° comité de la défense de la ville, présidé par le prince Pantelleria ; 2° comité des finances, présidé par le marquis de Rudini ; 3° comité des approvisionnements, présidé par le préteur de la ville, marquis de Spadelatto ; 4° comité des affaires d'Etat, présidé par le maréchal de camp en retraite Don Ruggero Settimo, homme capable et jouissant d'une grande popularité. Parmi les membres les plus influents de ces comités, on a distingué particulièrement MM. Stabile et Scaglia, le premier, négociant, le second, avocat.

Depuis le commencement de l'insurrection, les troupes royales n'ont pas cessé d'occuper les positions suivantes : le palais royal, où se trouve le lieutenant du roi en Sicile ; le fort de Castellamare, les casernes du Môle, la prison, située entre le Môle et la ville ; le palais des finances sur la place de la Marine, au bas de la rue de Tolède, et les casernes qui avoisinent le palais royal. Ces troupes furent renforcées par un corps de 6,000 hommes porté sur une escadre de neuf frégates à vapeur que le roi fit partir en toute hâte de Naples, et qui arrivèrent devant Palerme dans la journée du 15, à quatre heures de l'après-midi. Après un séjour de 24 heures, le comte d'Aquila, frère du roi, est reparti pour Naples avec deux de ces bâtiments ; deux autres bâtiments ont été détachés de l'escadre dans la journée du 17, et il est resté cinq frégates en vue de la ville.

Dès la nuit du 13 au 14 Janvier, le fort de Castellamare lançait des boulets et des bombes sur la ville, quoiqu'il n'y eût encore eu que des engagements partiels et peu meurtriers entre les troupes et les insurgés.

Aucun avis, aucun signal n'avait annoncé à la partie inoffensive de la population le danger qui la menaçait, aucun délai n'avait été accordé aux divers consuls pour avertir et pour mettre en sûreté leurs nationaux.

Les Palermitains se sont battus pendant cinq jours ; les vapeurs en même temps que les forts ont bombardé la ville pendant soixante-douze heures. Les habitants de Palerme l'ont emporté. Les troupes royales ont été défaites.

Salerne s'est révoltée le 17. L'insurrection s'est répandue dans les campagnes environnantes. La Capitanate, la terre d'Otrante, les Abruzzes et la Calabre sont insurgées, dit-on.

Lorsque le roi de Naples eut appris la victoire des Palermitains et les progrès de l'insurrection, il se décida à faire des concessions. Cinq décrets royaux furent publiés par le *Journal des Deux-Siciles*. Ils promettaient une amnistie, ils confirmaient la séparation administrative et judiciaire des Deux-Siciles, comme l'avaient demandé les habitants de Palerme. Par ces décrets la liberté de la presse était accordée moyennant les restrictions qui existent à Rome, en Toscane et en Sardaigne. Les communes étaient émancipées ; elles devaient administrer elles-mêmes leurs biens et élire leurs magistrats. Les conseils provinciaux, dont les actes seraient désormais rendus publics par la voie de la presse, avaient à élire un comité de confiance pour administrer les biens de la province conjointement avec l'intendant.

Les Consultes de Naples et de Sicile recevaient le pouvoir législatif, en ce sens que leur avis était indispensable pour la confection des lois et réglements, pour la formation des tarifs de douanes, la conclusion des

traités de commerce, l'adoption de toute mesure financière, et la présentation de certains projets ministériels au conseil des ministres. Enfin, la composition de la Consulte générale des deux royaumes était fixée ainsi que modifiée.

Le gouvernement napolitain espérait que ces concessions calmeraient l'effervescence générale en satisfaisant les esprits. Son attente a été déçue. Les décrets royaux ont été déchirés aussitôt qu'affichés à Naples ; ses concessions ont été refusées par les Siciliens. Le Marquis de Spadelatto, préteur de la ville de Palerme, a répondu au nom du peuple et du comité au lieutenant du roi en ces termes :

" Le comité, fidèle interprète de la ferme résolution " du peuple, ne peut que persister dans les idées déjà " transmises à votre excellence par mon intermédiaire, " à savoir, que les armes ne seront déposées, que les " hostilités ne seront suspendues, que lorsque la Sicile, " réunie à Palerme en parlement, adaptera à notre " époque la constitution que notre pays a possédée " depuis plusieurs siècles, qui a été réformée en 1812 " sous l'influence de la Grande Bretagne, et qui a " été confirmée implicitement par le décret royal du " 11 Décembre 1846."

Il paraît que les concessions faites un peu trop tard par Ferdinand de Naples, auraient satisfait les populations, il y a quelques mois. C'est bien différent aujourd'hui. On a été jusqu'à refuser l'amnistie accordé par ce monarque. Au milieu de l'irritation actuelle et du soulèvement général, quelle solution sera donnée par les événements à toutes ces difficultés ? La révolution ne semble pas de nature à être facilement comprimée.

Quelques correspondances venues d'au-delà des Monts, la représentent comme souveraine. Palerme a un gouvernement provisoire, et ses habitants offrent l'aspect d'une multitude enthousiaste et armée pour la défense de ses droits. Malgré le calme apparent de la population napolitaine, le roi, inquiet sur ses dispositions, a demandé au commandant du fort Saint Elme s'il pouvait compter sur la garnison. Le commandant a répondu en envoyant sa démission.

On assurait à Toulon, le 6 de ce mois (Février), que l'ordre avait été donné à une division navale française de se rendre dans les eaux de Naples ; le contre-amiral Tréhouart devait en prendre le commandement.

Le danger était devenu tellement pressant pour le roi de Naples, qu'il n'avait plus qu'à quitter le pays ou à accorder à ses sujets de larges concessions. C'est, comme on le pense, ce dernier parti qu'il a pris. Il a promis une constitution calquée sur la Charte française; il a renvoyé ses ministres, et il a formé un nouveau ministère composé d'hommes ayant des idées libérales. Les insurgés de Palerme se sont rendus complètement maîtres de la ville. Les troupes royales ont signé un armistice et se sont retirées à plusieurs milles dans la plaine. Messine et quelques autres villes importantes ont imité le mouvement de Palerme. Les nouvelles de Naples ont produit dans toute l'Italie une profonde sensation.

En France, l'agitation se remarque jusqu'au sein des vieux [illegible].

Au moment où, par le vote du dixième paragraphe de l'Adresse, la Chambre des Députés allait immoler sur l'autel de la Peur, l'une des dernières libertés que

nous ait léguées la Révolution, voici ce qui se passait à une autre extrémité de Paris. Ce n'était plus dans un palais législatif qu'avait lieu la scène, c'était dans une église ; la tribune s'était transformée en chaire. Cette chaire sert à un enseignement religieux, ce sont des fidèles soumis qui se pressent à l'entour, non des adversaires prêts à la discussion, non des hommes délégués par la nation pour défendre et assurer ses droits ; de plus, l'orateur est un de ces moines Dominicains qui furent jadis les inventeurs de la Sainte Inquisition. Là, non plus qu'au Palais-Bourbon, sans doute, on ne rappellera donc les véritables principes révolutionnaires.

Restons pourtant ; car ce Dominicain, c'est l'abbé Lacordaire, celui qui jadis, avec un autre ministre catholique, écrivant le journal l'*Avenir*, avait arboré pour épigraphe les mots DIEU ET LA LIBERTÉ !

De quoi sera-t-il question d'ailleurs ? Une oraison funèbre doit être prononcée ; le héros de ce panégyrique, c'est O'Connell, le *libérateur*, l'*agitateur* de l'Irlande, le défenseur d'une secte opprimée, l'homme enfin qui, pendant une longue vie, fut en Angleterre le promoteur, le chef de ces réunions publiques qu'on veut aujourd'hui interdire à la France. A tous les mérites ordinaires de l'éloquence incontestable de M. Lacordaire se joindra dans cette circonstance un mérite d'à-propos, fort rare dans les discours des organes des religions du passé.

L'auditoire est plus intéressant encore que le prédicateur ; aussi nous nous occuperons du public bien plus que du discours. Nous pourrions d'ailleurs être d'un avis contraire à celui du Dominicain. Sans doute,

nous n'apprécierons pas de la même manière que lui les faits et gestes du héros Irlandais, non plus que nous ne prenons dans Bossuet nos jugements sur les personnages historiques. L'oraison funèbre est flatteuse de sa nature ; ce n'est pas pour elle que fut inventée cette maxime : *On ne doit aux morts que la vérité.*

Mais essayons, avant de rendre compte de ce qui se passe à Notre-Dame, de dire un peu ce que nous pensons de cette figure d'O'Connell, grandie outre mesure par les hommes de son parti.

Instrument de la Providence, mais instrument imparfait et aveugle, O'Connell, tout en voulant l'affranchissement des catholiques d'Irlande et le rétablissement de la nationalité irlandaise, ne sut jamais s'élever aux grands principes de la liberté, de la fraternité et de l'égalité humaines. Né par hasard dans une secte opprimée, il voulut l'affranchissement de cette secte, mais sans s'inquiéter de la liberté de toutes. Il n'eût, que nous croyons, serré cordialement la main ni d'un Juif ni d'un Idolâtre ; et, s'il eût été maître, à leur tour les Catholiques irlandais auraient opprimé les protestants, leur redemandant œil pour œil, dent pour dent. Pas un seul de ses actes, pas un seul de ses discours n'indiquent qu'il sentît le lien fraternel qui unit tous les hommes entre eux, et ses paroles de haine ont longtemps poursuivi les révolutionnaires de France. Enfin, issu de race bourgeoise, l'esprit de l'inégalité fut son lot ; et, dans l'aristocratique Angleterre, il ne commit jamais cette inconvenance d'avancer qu'un homme est l'égal d'un autre homme, dans quelque rang que les ait fait naître le sort. O'Connell est jugé pour nous. Homme du passé, il ne tenta, n'accomplit que

des œuvres du passé. Il peut être, sous certains rapports, un héros *national;* il ne sera jamais un des héros de l'HUMANITÉ. Or les nationalités ont fini leur temps, l'ère de l'HUMANITÉ est commencée.

Mais retournons à l'assemblée de Notre-Dame. C'est le 10 de ce mois qu'a eu lieu cette solennité. L'homme auquel s'adressait particulièrement du haut de la chaire le nouveau Bossuet, ce n'était ni Louis XIV, ni même le duc d'Orléans; c'était un mince avocat de Dublin, M. John O'Connell, pour la tête duquel se trouve bien un peu large la couronne civique que lui a léguée son père. *Noblesse oblige!* En vertu de ce dicton, et par droit d'hérédité, M. John O'Connell se croit condamné à défendre envers et contre tous les sectaires catholiques de la verte Erin, aussi bien que de demander avec acharnement le rappel (*repeal*), et une foule d'autres niaiseries, qui, amusant les Irlandais par un vain leurre, leur font négliger leurs intérêts véritables. M. John O'Connell siégeait au banc-d'œuvre, en compagnie de quelques auditeurs privilégiés; puis venait le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche; l'évêque de St.-Flour, qui présidait la cérémonie en l'absence de Monseigneur Affre, retenu chez lui par la grippe. La même indisposition avait éloigné M. de Montalembert, et, parmi les fidèles, plus d'un œil égaré cherchait des yeux ce coryphée du chœur catholique.

Comme le dernier coup de midi retentissait à l'horloge de la cathédrale, un murmure qui parcourut l'assemblée annonça l'arrivée du prédicateur. Tous les regards étaient fixés sur la chaire avec une avide curiosité. L'abbé Lacordaire, revêtu du costume de Dominicain, gravissait lentement les degrés, en s'appuyant sur la

balustrade. La pâleur de son visage, le son affaibli de sa voix aux premiers mots qu'il prononça, révélèrent l'altération de sa santé. L'illustre prédicateur n'est pas encore remis d'une affection de poitrine qui, pendant longtemps, l'a tenu éloigné de la chaire. Mais bientôt l'orateur a vaincu le malade, et c'est à grands traits, dans un style magnifique, et avec une éloquence bien supérieure au sujet, que M. Lacordaire a fait le panégyrique de l'*agitateur*.

La cérémonie s'est terminée par une quête en faveur des pauvres catholiques d'Irlande. On n'a point parlé des pauvres, catholiques aussi pourtant, bombardés à Palerme par le roi très catholique de Naples.

Tant qu'a duré le discours, l'attention de l'assemblée ne s'est pas un instant démentie. Mais si, au sortir de l'église, quelques catholiques fervents se félicitaient dévotement, il était facile, à l'audition des phrases entrecoupées qu'on saisissait au passage, de reconnaître que la majeure partie du public était composée d'artistes, de littérateurs, de journalistes, venus là comme à un spectacle, à un exercice littéraire, ou bien tout simplement pour voir où en est la doctrine, la philosophie du catholicisme. Une partie du groupe catholique, les gros bonnets, parmi lesquels M. Lacordaire, se rendit chez M. le prince Czartoryski, à l'hôtel Lambert, où avait été préparé un banquet offert à John O'Connell par les deux comités de la liberté religieuse et des secours pour l'Irlande.

Les honneurs de ce banquet étaient faits par M. de Vatimesnil, vice-président du comité de la liberté religieuse, et par M. le prince Czartoryski. L'archevêque avait accepté l'invitation d'y prendre part ; et ne pou-

vant s'y rendre, il s'était fait remplacer par M. de la Bouillerie, vicaire général du diocèse de Paris. Parmi les convives, on remarquait M. le duc d'Harcourt, M. le marquis Barthélemy, M. le vicomte d'Andigné, pairs de France; la Chambre des Députés était représentée par M. le marquis de la Rochejacquelein, M. le comte de Carné, M. Clapier, M. le marquis de la Guiche, M. Portalis, M. de Falloux. Beaucoup d'autres personnes de distinction étaient là : M. de Cormenin, M. de Champagny, M. Lenormant, de l'Institut, M. de Kergorlay, noms fameux entre tous dans le parti catholique.

Certes, cette oraison funèbre, ce banquet pourraient donner lieu à de nombreuses réflexions, sur l'orateur, sur le sujet du discours, sur une assemblée qui, on ne saurait le nier, soit lorsqu'elle commençait au sein de la cathédrale, soit lorsqu'elle se terminait au milieu des gracieuses magnificences de l'hôtel Lambert, était fortement empreinte d'un caractère politique. Nous nous contenterons d'une seule remarque. Cette réunion, faite en commémoration et pour ainsi dire sous l'invocation de l'homme des banquets et des *meetings*, n'a-t-elle pas l'air d'une maligne épigramme ? Nos ministres auraient pu la défendre, comme ils ont défendu le banquet du Douzième arrondissement; ils auraient aimé peut-être à se rendre coupables de ce nouvel acte d'arbitraire ; l'éloquence parfois révolutionnaire du moine dominicain ne leur convient guère plus que ne le ferait celle d'un St.-François d'Assises; mais ils craignent les foudres de l'Eglise bien plus que les colères du peuple, ou même de ce corps électoral, qui leur envoie une Chambre si facile à *satisfaire*. Que les Catholiques se rassurent sur la portée du vote du 10ème paragraphe,

les lois ne peuvent les atteindre, abrités qu'ils sont par le respect qu'inspire le clergé à un président du conseil né protestant, mais fort ami des choses du passé. C'est là ce qui sera respecté en eux ; cela, et non la liberté à laquelle, dans l'état de dissolution où sont tombés aujourd'hui tous les cultes officiels de l'Europe, les sectes nouvelles devraient avoir droit, tout aussi bien que celles qui puisent dans un long passé leur raison d'être.

Si le parti catholique agite à sa manière, les autres partis n'agitent pas moins. La fermentation des esprits paraît arrivée au dernier terme.

Sitôt après le vote de l'Adresse, M. Emile de Girardin, député de la Creuse, a envoyé à la Chambre sa démission ainsi conçue :

"14 Février 1848.

"Monsieur le président,

"Entre la majorité intolérante et la majorité incon-
"séquente, il n'y a pas de place pour qui ne comprend
"pas : le Pouvoir sans l'initiative et le progrès, l'Oppo-
"sition sans la vigueur et la logique. J'attendrai les
"élections générales. J'ai l'honneur d'être, monsieur
"le président, votre très humble et très obéissant ser-
"viteur,

EMILE DE GIRARDIN."

Le Banquet du Douzième arrondissement aura lieu demain, Dimanche, 20 Février.

La *Gazette de France* annonce que le comité organisateur de ce banquet, comité formé de MM. Alfred Mathey, Vernet, et A. Isambert, a décidé qu'il aurait lieu, non au Mont-Parnasse, mais à Paris, dans une propriété particulière, vaste terrain clos que M. le général Thiars, député, possède aux Champs Elysées ;

c'est là que les ouvriers travaillent en ce moment à construire un grand pavillon. Le Banquet se composera de souscripteurs et d'adhérents.

Le même journal assure que l'artillerie de Vincennes sera toute attelée Dimanche, dès dix heures du matin; et qu'un approvisionnement de *cinquante* cartouches par homme vient d'être fait dans les casernes de la garde municipale et dans celles de la troupe de la garnison.

Le *Constitutionnel* annonce que l'on fait marcher des troupes sur Paris; il évalue de 60 à 80 mille hommes les forces que l'on peut y concentrer rapidement en employant les chemins de fer.

Le *Courrier Français* dit qu'il y a eu Mardi dernier une grande réunion des commissaires de police de Paris.

La *Réforme* du 17 contient les lignes suivantes:—
" Nous avons dit que les casernes et les forts recevaient
" un approvisionnement extraordinaire. Outre les
" munitions et les vivres, on distribue aux régiments
" des haches, ainsi que des pioches et des pelles, soit
" pour élever des retranchements, soit pour démolir les
" barricades."

Ainsi, en dépit des avertissements de l'histoire et des conseils de l'Humanité, le pouvoir se prépare à l'emploi de la force brutale. "Il est," disait M. Guizot, " des armes dangereuses!" Que M. Guizot se souvienne et qu'il prenne garde."

" PAULINE ROLAND."

CHAPITRE XVII.

21 Février 1848.—*Lundi, midi.*

Ils se préparent, lorsque les flots s'agitent, montent et grondent, à barricader l'Océan et à ruser avec la tempête.

(Lamennais, *Le pays et le gouvernement.*)

Je ne sais trop, mon cher ami, si, quand, et comment cette lettre te parviendra. Je la commence pendant le veille des armes; la terminerai-je? Tu ne peux te figurer l'aspect de Paris, l'agitation de tous les esprits, et l'inquiétude qui monte de l'atelier au salon; sinistres précurseurs de l'orage! D'une part, Louis-Philippe est déterminé à nous écraser; d'autre part, Paris veut maintenir le droit de réunion, et ce sera un magique coup-d'œil que celui de ces députés, défilant à la tête des Ecoles et des douze légions da la garde nationale, dans cette immense avenue des Champs-Elysées, où les attendront quatre cent mille spectateurs. Puis, arrivés sur le *terrain*, commencera le drame. Si Louis-Philippe se borne à nous opposer un procès-verbal, la manifestation pourra, *selon l'état de l'atmosphère*, se terminer pacifiquement. Sinon, si la force armée nous attaque, *la garde nationale relèvera les postes de la Ligne*, les ouvriers et les étudiants écraseront la garde municipale, et Louis-Philippe tombera. On assure qu'il recule, qu'il comprend le danger, tant mieux pour lui.....

(Huit heures du soir.)

Je viens de voir Flocon. Bugeaud est nommé gouverneur de Paris, la loi sur les attroupements est proclamée. Demain le combat. *(t)*

CHAPITRE XVIII.

22 FÉVRIER 1848.—*Mardi, 5 heures du matin.*—*Testament de Philippe Faure.*

[Nous plaçons ici cette partie du Testament de Philippe ; écrite avant le combat, elle ne saurait, selon nous, être détachée de son "Journal."]

Ceci est mon Testament.

Je lègue à ma mère tout ce que je possède.

PHILIPPE FAURE.

....

....

Je crois à la Religion CATHOLIQUE. Toutes les religions, variées dans leur forme, une au fond, ne sont qu'UNE religion, toujours rappelée par les Théosophes et les Révélateurs.

Je vais combattre pour la Liberté, non pour un parti. Des hommes, des partis, je n'attends rien. Mes espérances sont dans une action providentielle, dans une transformation religieuse pour régénérer la société. Mais le Droit est attaqué. C'est un devoir pour moi, journaliste, de prendre les armes.

Pardonnez-nous, divin Jésus, si nous ne savons, comme vous, préférer le martyre au combat!....

Arnaud de Brescia, Ulrich de Hütten, disciples de l'EVANGILE ETERNEL, *(u)* je vais imiter vos exemples.

E. . . . ., je te rejoins. A-Dieu, ma mère.

Brûle ou mets en sûreté tous mes papiers. Tu verras toi-même, si tu les lis, à qui tu voudras les communiquer.

Quant au reste, tout est à toi, ma mère, et mon cœur aussi, tu le sais bien.

Au revoir dans un meilleur monde, où nous serons tous réunis, nous, qui nous aimons.

A-Dieu, encore,

PHILIPPE.

CHAPITRE XIX.

22 FÉVRIER 1848.—*Mardi, huit heures du matin.*

Je t'écris chez Jourdain, cher Auguste. Quatre-vingt mille hommes sont concentrés sur Paris. Pour éviter une collision, Odilon Barrot et ses amis refusent de s'associer à notre manifestation. Lamartine, Dupont (de l'Eure), Crémieux, Garnier-Pagès, d'Althon Shee, d'Harcourt, en tout une vingtaine de pairs ou de députés, persistent ; mais le Comité du Douzième arrondissement ajourne le Banquet, et les gardes nationaux ôtent leur uniforme. Il pleut à verse. Qu'allons-nous faire ?

(*Huit heures du soir.*)

Le combat a commencé ; je vais te raconter les événements du jour :

Les étudiants, les jeunes gens accourus pour les joindre de tous les quartiers, quelques ouvriers, massés devant le Panthéon, sont partis, sans armes, sans drapeau, sans uniformes parmi eux, sans chefs

éminents, pour savoir si Paris veut maintenir son droit. Je les suis avec Jourdain ; nous allons nous faire massacrer; cela réveillera peut-être le Peuple... Nous entonnons la *Marseillaise* devant la caserne des municipaux, rue des Grès ; ils rentrent. D'où vient que personne ne nous arrête, que les troupes sont soigneusement écartées de notre passage ? Louis-Philippe joue gros jeu ; il espère se consolider en exterminant une *émeute*.... C'est une Révolution qui commence....

Devant l'Ecole de Médecine nous quittent quelques-uns des guides de la colonne ; ce sont des agents provocateurs !.... Nous traversons la rue Dauphine, le Pont-Neuf, la rue de la Monnaie, la rue Saint Honoré. Notre armée se grossit. Nous étions cinq mille ; j'étais vers la fin de la colonne au départ ; je suis vers le centre en arrivant à la Madeleine.... Nous avons su depuis que les dragons chargeaient, à quelques pas de nous, la foule assemblée devant l'hôtel de M. Guizot ; nous n'avons aperçu aucun mouvement, et la cavalerie a disparu à notre approche.... Nous défilons autour de la Madeleine ; là devaient se mettre en tête les députés ; personne ne paraît. On siffle, on chante la *Marseillaise*, l'air des *Girondins* ; on descend la rue Royale. Au ministère de la Marine, des dames et des fonctionnaires nous regardent défiler ; les cris : "A bas les satisfaits !" "A bas les corrompus !" "A bas les lâches !" "A bas Guizot !" "Vive la Réforme !" retentissent dans

nos rangs ; mais un cri réunit toutes les voix pour écraser les dilapidateurs de notre flotte : " A bas les voleurs ! ".... Nous entonnons le *Chant du Départ,* et nous nous groupons sur la Place de la Révolution, où sont massés des milliers d'ouvriers. La tête de la colonne s'arrête. Jourdain, (le jeune graveur), Debock, jeune typographe belge, de Fonvielle, jeune professeur de mathématiques, et moi, nous arrivons en tête devant le Pont de la Concorde, barré par une vingtaine de gardes municipaux à pied, qui croisent la bayonnette, et arment leurs fusils. Le moment était décisif. Derrière nous, on hésitait, un vide se formait.... Nous avançons. Les bayonnettes sont sur nos poitrines :—"Allons, camarades, vous n'allez " pas frapper des frères ? Nous sommes paisibles, " vous le voyez ; mais si vous tirez, vous êtes perdus ; " vous n'êtes pas en force, laissez-nous passer." Et, tout en parlant, je détourne la bayonnette, Fonvielle saute derrière le soldat, nous passons environ une douzaine ; les municipaux se retournent, se précipitent sur nous, et Debock saisit une bayonnette prête à lui percer la cuisse. La canne à lance de Raban *(v)* a revu le combat, mon cher Auguste, et j'ai armé mon pistolet.... .En même temps la foule se précipitait à notre secours, et le pont est enlevé. J'ai remis mon pistolet dans ma poche, et nous nous sommes jetés sur la Chambre des Députés, en clamant : " Vive la Ligne ! " Nous franchissons la grille, sans résistance ; en un

instant les gradins sont couverts; et, de la colonnade, nous découvrons les quais, le pont, la Place, la rue Royale couverts de têtes. Combien de milliers d'hommes nous suivaient? Qui peut les compter?

TROP TÔT! Les Députés n'étaient pas encore en séance, et notre position devenait dangereuse. *Evacuez*, crions-nous en commençant le mouvement; et les Ecoles se retirent en plusieurs bandes..... Le Peuple reste....

Notre but était atteint. Tout Paris savait que nous persistions à maintenir notre droit, que nous appelions le combat, le Gouvernement n'avait pas osé assumer sur lui l'odieux d'un massacre de la jeunesse bourgeoise, et partout on courait aux armes. Nous nous retirons.... Le Peuple reste.... Des charges de dragons, de gardes municipaux à pied et à cheval se lancent sur la foule agglomérée. Deux femmes au coin de la rue *Rivoli*, un vieillard, sur le quai d'Orsay, tombent sous les coups de la garde municipale: signal fatidique de toutes les Révolutions, les premières victimes sont des êtres faibles et inoffensifs.... La foule se disperse; la place est occupée militairement, et Bugeaud y établit son quartier général....

A partir de ce moment commence, dans tous les quartiers, une bataille, dont les incidents sont diversement racontés. Dans le récit que je vais te faire, tu trouveras les événements dont j'étais spectateur et acteur, et, plus brièvement, les faits qu'on m'a racontés.

Dans le faubourg Saint-Honoré, l'émeute s'ouvre sous les charges des dragons, qui, le sabre au fourreau, balaient la chaussée sans regarder les trottoirs. Les barrières de l'Etoile, du Roule, de Courcelles sont brûlées. Dans la grande avenue, les chaises sont amoncelées sur la chaussée par les gamins sans armes, qui se dispersent sous les charges pour se reformer aussitôt. Les gardes municipaux les maltraitent, les blessent sans les décourager. Ces malheureux enfants sautent à la bride des chevaux ; un d'entre eux a la main coupée d'un coup de sabre, entoure le moignon d'un mouchoir, s'éloigne un moment et revient derrière la barricade jusqu'à ce que les forces l'abandonnent. Ils enlèvent le drapeau du Panorama, courent au poste voisin, abandonné par la Ligne, repoussés un moment par la garde municipale, ils l'obligent bientôt à s'enfermer dans le poste, accumulent autour le bois destiné au chauffage, et y mettent le feu.... Un détachement du 25ème de Ligne accourt l'arme au bras. Les insurgés se précipitent au devant, criant :—"Vive la Ligne !" embrassant les sapeurs, se pendant à la selle du commandant ; et les soldats dégagent le poste sans avoir à frapper ; mais aussitôt les gardes municipaux se jettent sur les pauvres enfants : malheur à qui ne peut les éviter !

Le poste du Cirque Olympique est pris et brûlé, en présence d'un bataillon de la Ligne, l'arme au pied. On assure que les gardes municipaux de ce poste ont été fusillés par les insurgés !....

Pendant une partie de la nuit, l'émeute dispute le premier arrondissement aux troupes et à la garde municipale. Des feux de bivouac illuminent tous ces quartiers; et là se chauffent successivement les deux partis. Jusqu'à ce moment, les insurgés n'ont point d'armes....

(*Minuit.*)

La gauche a demandé la mise en accusation du ministère. Qu'importe! Les Députés du centre ne sont rien pour nous.... MM. De Boissy, D'Althon Shee, d'Harcourt, n'ont pu se faire entendre à la Chambre des Pairs.

Le rappel de la garde nationale a battu ce soir. Peu d'hommes y répondent, et ce sont des Républicains. Les boutiquiers ne veulent pas se battre pour Louis-Philippe. La Ligne ne tirera que si la garde nationale la conduit.... On a enfoncé les boutiques de Lepage, de Devisme; les fusils sont démontés; jusqu'à ce moment nous manquons d'armes. Pourtant, les barricades s'élèvent dans les quartiers de l'Hôtel-de-Ville, des rues Saint-Denis, Saint-Martin, et Montmartre....

Devant l'Ecole Polytechnique, les cris du peuple appelant l'Ecole au secours, ont amené une charge à la bayonnette. La 12ème Légion a mis en fuite le colonel Lavocat au cri de "Vive la Réforme!" ......

CHAPITRE XX.

23 Février 1848.—*Mercredi, midi.*

Les écoles ne descendent pas en masse ; mais de moment en moment des étudiants et des ouvriers du faubourg Saint-Marceau descendent dans la ville. On se bat dans tout le centre, Porte Saint-Denis, rue de Cléry, rue neuve Saint-Eustache, rue du Cadran, rue du Petit Carreau, rue Montmartre, rue Mauconseil, rue Vieille-du-Temple. Des barricades sont élevées. On se défend avec acharnement contre la garde municipale. Les *blouses* sont admirables d'énergie, de sang-froid, de résolution. Dans les rues Saint-Denis, Saint-Martin, et dans toutes les petites rues qui les coupent, les barricades, disputées avec rage aux gardes municipaux, sont abandonnées devant la Ligne et relevées un moment après. Quelques gardes nationaux se mêlent aux combattants. Nous pressons la 12ème Légion (quartier du Panthéon) de se mettre à notre tête. Dans les autres quartiers le rappel bat ; ici, on sait bien que le rappel ne réunirait que des insurgés. Les officiers hésitent ; pourtant il faut se hâter ; on égorge nos frères !. . . . Malheur ! la pluie tombe à torrents : le temps est doux, mais les averses se succèdent sans interruption.

(Deux heures.)

Le combat a repris malgré l'orage. Place des Petits Pères, la 3ème Légion a formé le carré devant les charges de cuirassiers et de chasseurs. Des

piquets se portent sur le quartier Montmartre. La cavalerie, comme l'infanterie de Ligne, les salue et se retire devant eux. L'armée est passive presque partout.... La 12ème Légion veut se rassembler; les officiers sont chez le maire, demandant l'autorisation de faire battre le rappel. La population s'impatiente, beaucoup descendent vers Paris. En vain les ponts sont gardés. La Ligne laisse passer les combattants.

(*Dix heures du soir.*)

Le combat a été sanglant entre les boulevards et les quais. On a fait marcher la Ligne pour appuyer la garde municipale. Les soldats, pour la plupart, tirent en l'air, après avoir crié de fermer les fenêtres; mais les insurgés ripostent avec fureur, et l'irritation commence à gagner l'armée. Au marché des Innocents, à Saint-Méry, le canon a grondé; la mitraille a écrasé les insurgés; les barricades ont été prises et reprises: les rues sont teintes de sang. Les uniformes de gardes nationaux sont devenus plus nombreux derrière les barricades; des armes ont été données aux insurgés; des vivres, des secours de toute espèce leur sont prodigués. Le courage et la modération de tous ces combattants soulagent un peu le cœur des commerçants.

Les officiers républicains de la 12ème Légion ont fait battre le rappel sans ordres supérieurs. Les gardes nationaux, séparés du Peuple par la

Ligne sur la place du Panthéon, n'en ont pas moins crié : "Vive la Réforme !" "A bas Guizot !" Le colonel Lavocat veut se dire réformiste, lui, le traître de Juin 1832, lui, le vendu des Gobelins, lui, l'ami de Fieschi ! Les apostrophes les plus violentes, les menaces l'ont fait reculer ; et, pour éviter les bayonnettes de sa Légion, il a dû fuir. Alors, la garde nationale a parcouru les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, suivie par le Peuple et par les quelques étudiants qui persistaient à les attendre. En quelques instants tout était sur pied. La Ligne stationnait toujours l'arme au pied, sur la place du Panthéon. L'avis du changement de Ministère est survenu. On voulait douter d'abord. Les Journaux du soir sont arrivés. Sur les interpellations de M. Vavin, M. Guizot a déclaré que le comte Molé était aux Tuileries, et il a ajouté : "Jusqu'au moment où nous aurons résigné nos "pouvoirs, nous maintiendrons l'ordre, selon notre "conscience, *comme nous l'avons fait jusqu'à ce* "*jour*." On apprend alors qu'une foule de gardes nationaux ont porté aux Tuileries et à la Chambre le vœu général de Paris, et que ces manifestations pacifiques, mais empreintes de fermeté, ont épouvanté le roi ! MM. Billault, Dufaure, *vont* être ministres. Pourtant, M. Guizot *est* toujours au ministère.... Les gardes nationaux se retirent avec tristesse, craignant d'êtres joués. Les étudiants et le Peuple se portent vers la Seine : arrivés à la place Maubert, quelques décharges de la garde munici-

pale repoussent cette foule immense mais sans armes, et qui se croit d'ailleurs sûre de la Réforme!

Pour résumer cette journée, il faut rendre hommage à l'héroïsme des Travailleurs. Eux, eux seuls, ont repoussé cette féroce garde municipale, qui partout s'est vengée par des atrocités de la haine que lui porte la population. Entre les boulevards et les quais, Paris est coupé de quinze en quinze pas par de formidables barricades, et le Peuple veille dans les maisons voisines. La nouvelle du changement de ministère a répandu le mécontentement parmi les combattants. C'est un bien mesquin résultat pour tant de victimes!.... La garde nationale s'est dispersée, la Ligne est rentrée dans ses casernes, dans la plupart des quartiers. Est-ce une trève?.... Est-ce le triomphe du gouvernement?

(*Onze heures et demie du soir.*)

Le tocsin!.... la réserve marche sur Paris. *(x)*

CHAPITRE XXI.

24 FÉVRIER 1848.—*Jeudi, six heures du matin.*

Paris est sous les armes. Nous avions bien deviné la trahison de Louis-Philippe. Bugeaud commande la garde nationale! Molé n'est pas ministre. Mais, pour nous tromper encore, on parle de Thiers et de Barrot!.... Hier soir, vers les dix heures, une foule mêlée de gardes nationaux parcourait les boulevards illuminés, criant: "Vive la Réforme!" "A bas Guizot!" Arrivés devant

l'hôtel des Affaires Etrangères, un coup de fusil imprudent effraie les soldats, et plusieurs feux de peloton arrêtent cette colonne. Près de soixante cadavres ! Un immense cri de vengeance a réveillé Paris ; toute la rive droite a couru aux armes· "Aux armes !" répétaient les barricades. "Aux armes !" répondaient les gardes nationaux.... Et ce tocsin que j'entendais hier soir, c'étaient des étudiants qui réalisaient hardiment notre plan. Ils sonnaient le tocsin à Saint-Sulpice ! Tout à coup, la garde municipale accourt, sans bruit ; une décharge en étend dix par terre ; les autres sont assassinés *sans bruit !* Des cris déchirants partent des tours de Saint-Sulpice, et réveillent la garde nationale sur la rive gauche..... Paris est sous les armes ! On dit que dans la journée d'hier des gardes nationaux ont essuyé le feu du 45ème de Ligne ; qu'un officier de Ligne, refusant d'assister la garde municipale sans la garde nationale, l'officier des municipaux aurait brûlé la cervelle à l'officier de la Ligne, et qu'un combat se serait engagé entre les deux compagnies. L'exaspération gagne tout Paris. Aux armes !....

(*Quatre heures du soir.*)

Nous sommes vainqueurs !....

Je suis arrivé trop tard au Panthéon. L'Ecole Polytechnique, résolue de se jeter dans l'insurrection, réclamait sa liberté, lorsque la garde nationale a forcé les portes. Un peloton de vingt élèves par arrondissement s'est mis à la tête des gardes nationaux, et la bataille a recommencé. Les postes

des municipaux se sont rendus, pour la plupart, sans résister. Les misérables, désarmés, tremblants, ont été protégés, ou plutôt entourés—car les plus nobles sentiments animaient seuls le Peuple—par les écoles, les gardes nationaux, et les combattants restés *sobres*.... Je vais te raconter d'abord les deux épisodes auxquels j'ai assisté. A l'Ecole Polytechnique, un poste de Ligne, sommé de rendre les armes, a refusé. Un coup de feu imprudent est-il parti? Je ne sais; mais j'ai entendu trois décharges coup sur coup, et sept à huit hommes sont tombés autour de moi. Le Peuple s'est précipité dans l'Ecole. Quelques élèves et gardes nationaux sont accourus... Devant le Panthéon le 55ème restait l'arme au pied depuis Mardi. Le Peuple regardait avec envie les fusils des soldats. Les soldats, immobiles, calmes, gardaient leurs armes, mais ne bougeaient pas. On s'adresse aux officiers ; le commandant nous répond : —"Nous sommes des militaires français. Nous "nous ferons hacher avant de rendre nos armes; "nous vous promettons de rester neutres, cela doit "vous suffire. Vous avons-nous gênés?" (Ici les rires d'éclater, ils n'avaient pas fait un mouvement.) "Vous êtes gens de cœur ; que feriez-vous "à notre place?" Cette digne allocution contentait peu le Peuple, que nous avons néanmoins dissuadé de désarmer ces braves gens.

Puis je suis descendu vers les quais, aidant sur ma route à hérisser de barricades la rue Saint Jacques.

J'ai parcouru la Cité, où retentissait le bourdon sous la protection du Peuple et de la garde nationale. On brûlait un des ponts suspendus. Un jeune homme et un lieutenant de la Ligne accourent engager les citoyens à maintenir les communications ; je me joins à eux, et le feu est bientôt éteint ; mais le pont Louis-Philippe est déjà consumé. J'arrive à la *Réforme*, en escaladant les barricades parfaitement gardées. J'annonce la victoire du 12ème arrondissement, et je repars pour annoncer la nomination du Gouvernement Provisoire, composé de MM. *Lamartine, Dupont (de l'Eure), Arago, Louis Blanc, Ledru-Rollin, et Albert.* Une heure *plus tard*, on le proclamait à la Chambre des Députés, en y ajoutant quelques membres des autres nuances radicales, tandis qu'une liste de 15 membres circulait dans Paris, sortant je ne sais d'où....

A la Bastille, Jourdain a vaillamment combattu, avec le Peuple, pour enlever cette importante position. Les premières décharges avaient déconcerté bon nombre de gardes nationaux, mais le Peuple s'est rué sur les soldats, et les a désarmés. La Ligne, paralysée les jours précédents par l'attitude de la garde nationale, a presque partout rendu ses armes....Le combat était sanglant à l'Hôtel-de-ville ; il a été plus sanglant encore au Palais Royal. Là, la 5ème Légion, son maire et son lieutenant-colonel en tête, a dû longtemps et vaillamment combattre. Le capitaine Lesséré y a été

blessé. On a mis le feu aux postes, dit-on. Aubert-Roche et Lesueur, officiers de la garde nationale, seuls, se sont rendus aux Tuileries; là, ils ont *ordonné* au duc de Nemours de faire évacuer le château; et ce triste *régent* leur a demandé, en tremblant :—" Que faut-il faire ?" *Monseigneur* a descendu le perron des Tuileries, soutenant son cheval par la bride. Plusieurs Légions marchaient sur les Tuileries, les élèves de l'école Polytechnique en tête, et précédées par le Peuple. Toujours vaillant, toujours terrible, et toujours généreux, le Penple a fait grâce aux vaincus sans défense.... Le 25ème se vante, avec raison, de n'avoir pas tiré un seul coup, et de n'avoir pas un homme blessé.

(*Minuit.*)

Le roi s'est sauvé dans une voiture de place escorté par la cavalerie au triple galop. Des combattants l'ont poursuivi un moment, croyant que c'était Guizot.—"Nous ne l'escorterions pas;" ont dit les officiers, " ce n'est pas Guizot, c'est le " roi qui se sauve." " Eh bien! qu'il ne revienne " plus!" ont répondu les combattants. La duchesse d'Orléans, improvisée régente, s'est rendue à la Chambre avec ses enfants et ses deux beaux-frères. Odilon Barrot a essayé d'escamoter à son profit la Révolution. Il ÉTAIT TROP TARD.... Lamartine, plein d'égards pour cette grande infortune, mais inébranable défenseur des principes, Ledru-Rollin, énergique promoteur de l'insur-

rection, Crémieux, Mauguin, etc., s'opposaient à l'escamotage, lorsque les étudiants et le Peuple, envahissant la salle, ont mis en fuite M. Sauzet et les députés. Les combattants ont pris place ; au milieu des cris et du tumulte, Lamartine, Ledru-Rollin, Dupont (de l'Eure), ont tour à tour proclamé les noms des membres du Gouvernement Provisoire ; et bientôt les chefs de la République Française délibéraient à l'Hôtel de Ville, au milieu des combattants.....

Tu as lu les proclamations ; tu sais les mesures prises à la hâte pour pourvoir à la situation. Tout est a faire. La tâche sera-t-elle au-dessus des forces de nos chefs ?....

CHAPITRE XXII.

29 Février 1848.—*Les ouvriers portent leurs réclamations à l'Hôtel de Ville.*

Je suis brisé de fatigue. Hier seulement j'ai dormi dans mon lit. La pluie, la fatigue, l'inquiétude, la faim, m'ont épuisé, et m'ôtent la force de terminer cette lettre.....

Pourtant, il me reste à te parler de nos amis. Parent, Edmond Frossard et sa femme, Charles Frossard, Charles Lebrun, Louis Nœlsch, Debock (ces deux derniers légèrement blessés), Gustave Sandré, sont descendus aux barricades. Voilà, jusqu'à ce moment, les noms que j'ai recueillis. Vasbenter s'est comporté comme un héros pendant

la bataille et depuis. Il s'est mêlé parmi les *Pressiers*, qui cherchaient à briser les machines. Ses traits énergiques, sa belle chevelure noire, son élocution convaincue et persuasive les ont décidés à se disperser.—"Notre intérêt, à nous, Travailleurs, " c'est de garder les machines," disait-il. " Elles " feront pour nous le travail, en nous laissant le " loisir de nous instruire. Mais il faut laisser le " temps à l'industrie de s'organiser ; et pendant " quelques semaines encore, rien ne peut être " changé ; serrons-nous près du Gouvernement " Provisoire, soutenons-le, et usons de notre droit " d'électeurs pour faire assurer l'avenir du Peuple " par l'Assemblée Constituante. Soyons patients, " frères, nous sommes forts ! " Je l'ai secondé de mon mieux ; mais combien l'éloquence de ce travailleur était au-dessus des efforts de l'étudiant.

L'ordre se rétablit peu à peu, les ouvriers s'assemblent, les clubs se rouvrent, l'agitation se calme mais pour s'organiser.... J'espère, je compte sur l'intelligence du Peuple pour laisser le temps au Gouvernement de satisfaire à ses réclamations, et pour faire justice des honteuses excitations d'hommes qui n'ont pas osé paraître pendant le combat. En attendant, beaucoup se jettent à la curée des emplois ; c'est dégoûtant, et les vils laquais de l'ancien régime prennent la livrée républicaine avec un empressement repoussant....

Pour me résumer, les étudiants ont donné l'élan avec dévouement; les ouvriers ont combattu comme des lions; l'Ecole Polytechnique et la garde nationale ont assuré le triomphe. . . .

Tout à toi,

PHILIPPE FAURE.

P. S.—En ce moment une foule d'ouvriers défilent deux à deux ; ils vont porter leurs réclamations à l'Hôtel de Ville. L'ordre et le calme sont admirables.

CHAPITRE XXIII.

14 DÉCEMBRE 1853. — *Union ! (article daté de Londres). (y)*

[L'article suivant, publié dans l'*Homme*, nous a paru trouver naturellement sa place à la fin du "Journal d'un Combattant de Février."]

Il est sage de ne pas récriminer entre nous; tous, Gouvernants, Parti, et Peuple, nous avons commis des fautes que l'histoire impartiale jugera. Examinons-les pour ne pas y retomber ; mais ne nous croyons pas le droit de nous les reprocher comme des crimes. Tous, nous y avons plus ou moins participé, soit que nous les ayons provoquées, soit que nous y ayons concouru. Tous, nous en portons la solidarité. Que le malheur *commun*, conséquence de nos fautes communes, nous rapproche donc enfin. Divisés, nous avons succombé ; essayons donc, une fois, de mettre en

pratique notre devise fraternelle. Comprenons et appliquons notre doctrine de solidarité ; ne nous scindons plus en sectes, en partis, en classes ennemies, après avoir prêché la Fraternité des Peuples, la Solidarité humaine. Tous unis, serons-nous assez forts pour vaincre les égoïsmes, les priviléges, les préjugés coalisés et armant contre nous l'ignorance et la misère de ceux-là même que nous défendons ?....

Nobles, banquiers et prêtres de tous les cultes, ils ont su rallier toutes leurs forces, grouper toutes leurs influences contre nous. Ils ont indifféremment acclamé la dictature du soldat républicain ou de l'impérial parjure ; ils ont béni les arbres de liberté tout comme les aigles du Coup-d'Etat. Ils ont fait taire leurs ambitions, leurs jalousies, et ce qui leur restait de conscience ; *ils eussent sacrifié la moitié de leur fortune pour conserver le reste.* Pour retarder la Révolution, qu'ils savent bien ne pouvoir éviter, ils laissent le Czar menacer dans Constantinople, de couper aux Anglais la route des Indes, et de prendre pour lui la Méditerranée, *le lac français*....

Pendant ce temps, qu'a fait la nation, Bourgeois ou Prolétaires ?

Le Prolétaire a plus cherché l'augmentation *immédiate* de son *bien-être*, par la hausse partielle des salaires, qu'il n'a étudié le but plus lointain et plus élevé de la Révolution sociale : l'abolition du Prolétariat. De là cette apathie de l'ouvrier qui

se résigne au règne de la corruption soldatesque et bancocratique, en disant : *nous avons de l'ouvrage....*

Le Bourgeois a redouté, pour ses intérêts, les conséquences certaines du progrès démocratique, le terme des spéculations, l'annihilation du privilége capitaliste. Ne voulant pas voir que l'intelligence et l'activité n'avaient qu'à gagner à l'avènement du Travail, le Bourgeois a traité en ennemie la République. Pour nous échapper, par peur et par égoïsme, il a laissé s'introniser le despotisme jésuitique et brutal du Deux-Décembre.

Tous, pourtant, Bourgeois, Prolétaires, Paysans, un instant levés à l'appel de la Révolution sociale, et rejetés par la Terreur Bonapartiste dans leur mystérieuse inertie ; tous sont appelés à secouer l'opprobre national, à rentrer dans la voie providentielle ouverte à la France pour y guider le monde. *(z)*

Mais c'est en faisant abnégation de leurs intérêts immédiats, en acceptant, s'il le faut, les dures nécessités de la crise révolutionnaire, qu'allégera d'ailleurs le mutuel dévouement ; c'est en faisant taire l'égoïsme et l'exclusivisme dans leur âme, que Bourgeois et Prolétaires, retrouvant leur dignité d'homme trop engourdie par le culte des intérêts matériels, se retremperont dans le courant révolutionnaire, et rendront à notre patrie son honneur et son initiative.

Sachons donc nous unir ; nos consciences, nos convictions, nous n'avons pas, comme nos ennemis,

à les sacrifier ; car, alors, mieux vaudrait renoncer à jamais à ressusciter la République française ! Nos idées ? mais elles sont la Révolution même ; tous, nous voulons l'émancipation sociale, politique et religieuse de l'HOMME. Qui donc détachera son drapeau du faisceau commun ? D'où sortirait une résistance à l'union révolutionnaire ?

D'antipathies personnelles, d'idées systématiques, de défiances injustes, d'enthousiasmes exagérés ? — Le dévouement commun à la cause commune ne doit-il pas seul éveiller un écho dans *cette autre tombe qu'on appelle l'exil.* — C'est l'amour fraternel, le dévouement, la foi au devoir qui peuvent ressusciter le Lazare populaire ; oublions donc un moment nos sectes, nos préférences individuelles ; ne pensons qu'à nos aspirations communes vers la délivrance de l'Humanité ; et prouvons au monde, par nos actes plus que par nos paroles, que notre doctrine de Solidarité n'est pas un texte mort pour les Démocrates, pour les Proscrits !

PHILIPPE FAURE.

FIN DU JOURNAL D'UN COMBATTANT DE FÉVRIER.

APPENDICE.

NOTE (*a*).

SAINTE-PÉLAGIE ; JEANNE, LE PÈRE ENFANTIN.

PAGE 6 : " L'amitié et les paroles naïves de cet " enfant me consolent dans ma captivité." (*a*) Plus " tard, etc."

AU sujet de Jeanne et des rapports de Philippe avec ce martyr républicain, avec les prisonniers de Sainte-Pélagie, et avec Enfantin, la mère de Philippe nous communique les détails suivants :

"Quelque temps après les événements de Saint-Méry (1832, Philippe avait neuf ans), un homme, jeune, d'une figure distinguée, d'une apparence maladive, frappe à ma porte et demande l'avocat Adolphe P........

—" Ce n'est pas ici," dit Philippe.

—" Je le sais, mais j'ai inutilement frappé chez lui ; .... il m'avait pourtant donné rendez-vous."

Et il caressait l'enfant ; celui-ci l'invite à attendre l'*avocat*, qui aurait bien dû prévenir le concierge, ou rentrer à temps chez lui. Ils échangent des paroles amicales et enjouées que j'entends de mon parloir.

—" Vous êtes Jeanne ? "

—" Oui, Madame."

Je ferme vivement la porte, épouvantée de l'imprudence de mon parent, qui donne rendez-vous à un proscrit dans une maison habitée par deux agents de police et par deux hommes *suspects d'être des mouchards*....

—" Je le sais, me dit Jeanne ; j'ai habité cette maison ; je me suis liée avec P........, à qui vous avez quelquefois confié votre enfant, tandis que vous étiez malade ; j'ai été touché des soins affectueux et intelligents qu'il vous rendait, si petit ! et plus d'une fois, il nous a *tous* étonnés par l'ardeur et la précocité de ses sentiments patriotiques."

Jeanne fut installé dans la chambre d'Adolphe P........, ouvrant sur un pallier commun à quatre appartements. Plus d'un locataire et les *policemen* connaissaient Jeanne. Son père et sa mère le venaient voir. Ils montaient chez moi ; ces respectables et malheureux parents adoraient leur fils.

—" Vous voilà heureuse, disais-je à Madame Jeanne, vous venez d'embrasser votre fils."

—" Oui ! " me répondait cette pauvre mère, " heureuse, encore pour quelques minutes ! A peine aurai-je dépassé le coin de la rue, toutes mes angoisses reviendront me saisir; je croirai qu'*ils* ont découvert mon fils, qu'*ils* sont venus le prendre, et je n'aurai plus un instant de repos jusqu'à demain."

—" Je le crois bien."

Les étourderies, les maladresses du proscrit et de son hôte et de tous leurs nombreux amis, me causèrent tant d'inquiétude que la fièvre me reprit.

Le jour fixé pour le départ de Jeanne, je reçus ses adieux et la promesse de ses parents, de revenir me donner de ses nouvelles et chercher quelque consolation dans l'intérêt qu'ils inspiraient par leur mérite autant que par leur malheur.

Peu d'heures après, Ad. P........ arrive brusquement : —" Tu es malade ? ne vas pas t'affecter d'une mauvaise nouvelle.... Jeanne est arrêté !...."

Philippe me demanda de l'aller voir à Sainte-Pélagie, condui tpar le vieux père et la mère du prisonnier, à qui je ne pus refuser ce que leur fils regardait comme la plus douce *distraction*.

A Sainte-Pélagie, tous les détenus politiques accueillirent l'*enfant qui avait enseigné à lire à un pauvre blessé de Saint-Méry, amputé du bras droit*, lequel obtint un petit emploi pour vivre, dès qu'il sut lire.

Philippe, comblé de caresses et d'éloges, parcourut toute la prison, et sut tout observer : les manières des prisonniers, leurs costumes, leurs discours, les décorations de leurs cellules, leurs repas !.... On le taquina sur sa *sobriété stoïque*.

—" Vous êtes républicains," s'écria-t-il, " et vous attachez tant d'importance à des *friandises*, et vous vous plaignez de la méchante soupe de la prison ?.... Allez, vous n'êtes pas des Spartiates ! "

Il voulut voir LE PÈRE ENFANTIN qui lui demanda :—" Voulez-vous être Saint-Simonien ? "

—" Est-ce qu'il y a des enfants Saint-Simoniens ? " demande-t-il à son tour.

—" Sans doute, vous trouverez parmi nous de gentils petits camarades." —" Oh," reprend l'enfant, après un instant de réflexion, " je suis trop petit pour *me faire quelque chose*. Plus tard je me ferai *Catholique comme maman*."

Le père Nantais, compagnon menuisier, ancien soldat de la République et de la Grande Armée, qui précisément avait servi avec les oncles de Philippe, était le portier de notre maison ; il était lié avec Jeanne et avec ses amis ; il nous apprit le départ de Jeanne pour le Mont Saint-Michel. Philippe se lève avant le jour.

—" Je vais guetter le père Nantais, qui va bientôt éteindre la lampe et commencer le balayage de l'escalier. Je vais le prier de me conduire à Sainte-Pélagie, avant que l'on ouvre les portes de la prison ; nous verrons sortir le convoi des prisonniers ; je veux dire adieu à Jeanne, à tous."

—" Mais mon pauvre enfant, il y a deux heures de chemin pour tes petites jambes, et peut-être ni Jeanne, ni aucun de ceux que tu connais, ne partiront par ce convoi.

Mais l'enfant éclate en sanglots. —" Ce sont toujours des patriotes que l'on emmène.... Est-ce qu'ils me connaissaient, eux ? est-ce qu'ils connaissaient LE PEUPLE, lorsqu'ils allaient aux barricades risquer leur vie, se faire enfermer au Mont Saint-Michel (ils n'en sortiront peut-être plus), et c'était pour le peuple ! pour tous ! pour moi, qu'ils ne connaissaient pas ! est-ce que je ne leur dois pas un adieu ? "

Après la mort de Jeanne, ses parents donnèrent à Philippe la *croix de Juillet* du républicain de Saint-Méry, et Philippe la porta aux barricades de Février.

Le 25 Février, après la victoire, les ouvriers pressiers voulant briser les machines, Philippe et Vasbenter (compositeur) se portèrent aux imprimeries menacées, pour préserver de la destruction les presses à vapeur. Un ouvrier était armé d'un marteau, et il allait frapper la machine, quand Philippe s'élance et détourne le coup qui pensa l'atteindre. Ce mouvement attira l'attention sur lui. Alors l'un des imprimeurs, prenant en se jouant la croix de Juillet que portait Philippe, lui dit d'un ton moqueur : —" Sans doute, vous avez gagné cela en Juillet ? "

—" Non ; c'est la croix de Jeanne que j'allais consoler dans sa prison, et c'est son père qui me l'a donnée après sa mort.

[illegible] aux barricades : j'ai bien le droit peut-être [illegible]

[illegible] aux autres ouvriers ; les [illegible] à Philippe et à leurs amis.

[illegible] il y eut cependant des presses [illegible] les ouvriers qui les brisèrent, [illegible] les républicains et [illegible] de peine, il faut le dire [illegible] en Février la propriété."

NOTE [illegible].

JEANNE D'ARC.

[illegible] l'épée, périra par [illegible]

[illegible] le parlement de Poitiers, [illegible] besoin d'armes et de [illegible] répondit-elle combat- [illegible] donnera la victoire." [illegible] ne frappa jamais de [illegible] toujours en avant, [illegible] qui pouvait en tenir lieu) [illegible] n'avoir jamais tué personne, [illegible]

NOTE [illegible].

LA LIBERTÉ AUX BARRICADES.

[illegible] s'associait à la mère, [illegible] dans le cœur et dans l'esprit de [illegible] du droit et de la justice." (c)

[illegible] Philippe est frappé par le tableau de [illegible]

[illegible] échevelée, qui [illegible]

[illegible] " et moi [illegible] de Minerve !"

[illegible] des Libéraux [illegible] à la discussion.

—" Que peut-il y comprendre ?" et l'on s'amuse à lui conseiller de changer son nom de *roi.*

—" Je vous trouve trop d'animosité contre Louis Philippe ; vous feriez mieux de lui dire le mal qui se fait : ce n'est pas lui qui l'ordonne, il ne le voit pas, il ne le sait pas peut-être."

—" Qui l'empêche de lire les journaux ?" dit Armand Marrast, s'efforçant de tenir son sérieux.

—" Oh ! les journaux, ils sont si exagérés ! et puis," dit le petit censeur qui n'entend pas malice, " est-ce que vous croyez qu'ils disent toujours la vérité ?"

—" Pourquoi ne choisit-il pas de bons ministres ?" lui demande un *personnage,* qui riait en sa barbe.

—" Ah !" dit Philippe, " pensez-vous que tous ceux qui cherchent à le devenir, ne veulent que le bien du peuple ?"

—" Qu'il s'entoure de bons députés, qu'il écoute leurs conseils," répliquaient quelques-uns de ces messieurs, amusés de l'à-propos dont l'enfant ne pouvait se douter.

—" Les bons députés ?" demande-t-il à son tour, "et comment voulez-vous qu'il les reconnaisse ? Il y en a tant de vendus, tant qui cherchent à se vendre !"

Les dames se hâtèrent de détourner la conversation ; elles caressaient en chuchotant l'enfant étonné. Peu de jours après, on ne doutait plus que le sieur A......, et bien d'autres ne fussent devenus les plus "juste-milieu."

La vive intuition de cet enfant inquiétait sa mère ; elle le tint éloigné de ce monde politique, de ces écrits qui l'avaient tant impressionné.

Mais dans l'intérieur obscur et retiré, les livres, les souvenirs de la famille dont tous les membres avaient pris part aux événements depuis 1789 (Bertrand Pégot, le bisaïeul maternel de Philippe, avait été député à la Constituante, et ses fils, volontaires de 1792, après avoir défendu les frontières de la France sous la République, étaient devenus généraux dans la Grande Armée), l'histoire vivante, en un mot, lui apparaissait.

Quelques années après, sur la place de la Concorde, les soldats du génie, guidés par M. Le Bas, élevaient l'obélisque de Louqsor aux acclamations de tout un peuple.

Au moment où, après plusieurs oscillations, l'obélisque se fixa comme de lui-même, sur sa base, l'enthousiasme gagna Philippe.

—" Oh ! mère, regarde ; là-bas, au-dessus des arbres des Champs Elysées, l'arc de triomphe ; là-bas en face, le Louvre avec le Museum ; le Temple de la Gloire vis-à-vis du Pont des grands hommes ; ici le Dôme des Invalides et bien loin les tours de Notre-Dame et le Panthéon ; tout, tout, de la place de la Concorde, et sur la place elle-même, l'Egypte vient trouver la France : vois, la Colonne d'Austerlitz et l'obélisque de Louqsor face à face ; Sésostris et Napoléon se regardent !"

NOTE (*d*).

LA POLOGNE.

PAGE 14 : " Qu'importe, pourvu que la France " reste ! " (*d*)

AU milieu d'une joyeuse réunion d'enfants, Philippe ordinairement le plus vif et le plus gai, reste triste, et ne prend part ni aux jeux ni à la collation qui est offerte. Pressé de questions amicales, il répond enfin, ne pouvant retenir ses larmes : — " Varsovie est pris ! Varsovie est à feu et à sang ! En venant ici, j'en ai entendu la nouvelle criée sur les boulevards ; je ne puis m'amuser, je ne puis prendre aucun plaisir ! "

NOTE (*e*).

LAMENNAIS.

PAGE 14 : " Généreux Philippe, je reconnais dans " ce mot les nobles dispositions de ta nature. Ta mère, " Lamennais (*e*), etc."

LE journal l'*Homme* du Mercredi 8 Mars 1854, contient une lettre adressée à Ribeyrolles par Philippe au sujet de la mort de Lamennais. On y trouve également une correspondance de Londres où le récit de ce douloureux événement revient sous sa plume. Nous réunissons ces deux pièces dans l'article suivant. Bien que le commencement de cet article ne se rapporte pas à Lamennais, nous le conservons cependant, pour ne rien ôter de sa physionomie à la correspondance de Philippe.

" Londres, 1 Mars 1854.

" Mon cher Ribeyrolles,

" Une insurrection militaire à Saragosse a été vaincue par une partie des troupes sur le concours desquelles comptait le colonel Hore, tué à la tête des insurgés au moment où il reprochait sa trahison au colonel des grenadiers. Cette insurrection sans drapeau, acclamant le nom du général Concha au lieu de faire appel aux sympathies des radicaux de Saragosse, n'est pourtant pas étouffée ; les vaincus ont battu en

retraite, mais ils ont rallié à eux la garnison de Huesca et battent le Haut-Aragon. — De nombreuses arrestations de députés et de journalistes, la plupart *royalistes modérés*, ont eu lieu à Madrid. Le *Times* persiste à soutenir que le Coup d'Etat de la reine Isabelle peut déterminer l'expulsion des Bourbons et la création d'un Empire d'Ibérie en faveur des Bragance. D'autres parlent de République....

Lord J. Russell a présenté un large projet de Réforme électorale ; ce projet, assez bien accueilli par l'opinion publique, n'a pourtant excité nul enthousiasme ; les préoccupations sont ailleurs. On en a profité pour engager le ministère à l'ajourner, et, hier, lord J. Russell a annoncé qu'en effet, le vote du projet de loi ne sera pas poussé aussi vivement, aussi promptement qu'on avait dit d'abord. Le *Chronicle*, organe des Whigs, tout en approuvant l'hésitation du ministère à lutter contre certains de ses partisans, craint que cette reculade ne désaffectionne les populations, en leur montrant la guerre comme un moyen d'ajourner la Réforme ; le *Times* fait un appel ironique à l'opinion publique, qui peut seule enlever d'enthousiasme une Réforme peu agréable aux membres des Communes.

Maintenant, venons à la question d'Orient.

Les cabinets de Paris et de Londres ont envoyé au Czar une dernière sommation d'avoir, dans les six jours, à déclarer s'il veut, oui ou non, évacuer les Principautés avant le 30 avril. On approuve peu, ici et à Paris, ce nouveau délai ; on aurait préféré une déclaration de guerre immédiate.

La flotte de la Baltique va partir pour bloquer les ports russes aussitôt la fonte des glaces, et empêcher les escadres russes de se réunir. Le Danemark a été prié de laisser le port de Kiel ouvert aux vaisseaux anglais et français ; la Suède redoute les flottes russes, les ports de Riga et de Kronstadt étant près d'être ouverts par suite de l'adoucissement inaccoutumé de la température.

Le maréchal Saint-Arnaud est nommé général en chef de l'expédition d'Orient. Les généraux Canrobert, Bousquet, Espinasse, etc., l'accompagnent. Parmi les régiments désignés, le 20e de ligne et le 7e léger ont été surtout connus pour leurs votes républicains en 1849.

Le *Parlement* français (où l'on ne parle guères) a été ouvert en grande pompe hier ; le discours impérial roule sur la disette et sur la guerre, sans offrir rien de remarquable que la confiance placée dans l'alliance des Puissances germaniques.

Les opérations militaires sont suspendues, en Orient, par les tempêtes et les pluies torrentielles. Néanmoins, une escadre escorte un convoi de troupes destiné à l'armée d'Asie, et des renforts, surtout des officiers européens, arrivent constamment à Omer Pacha. Des combats d'avant-poste ont eu lieu tous les jours sur tout le Bas Danube.

Trois escadrons de Cosaques *chrétiens* (tribus réfugiées chez les Turcs par suite des défaites de Charles XII et des insurrections du dernier siècle) ont été organisés par le Sultan et armés par Louis Bonaparte. Ces Cosaques portent réunis sur leurs drapeaux la Croix et le Croissant, symbole de l'extinction des fanatismes religieux dominés par l'idée humanitaire.—D'autre part, une princesse kurde, à la façon des antiques amazones dont elle occupe presque le territoire, amène elle-même au Sultan les guerriers de sa horde : protestation contre la réclusion des harems ! L'Islamisme s'en va sous le choc des événements ; il accepte le concours des Chrétiens, leurs officiers, leurs armes, et ne s'effraie pas de voir une femme, une princesse sans voile et les armes à la main !

Ainsi tombent les anciens cultes, les anciens pouvoirs ; à quand les vieilles sociétés ?"

"3 Mars 1854.

"Nous recevons une bien douloureuse nouvelle : Lamennais vient de mourir. A le voir si frêle de santé, ne soutenant un corps débile que par l'indomptable énergie d'une religieuse volonté, on devait craindre depuis longtemps de le voir enlever à la démocratie ; pourtant, il avait surmonté tant de souffrances, de persécutions, de déceptions, pour son âme plus accablantes encore que la prison ou la maladie, qu'on espérait le revoir en rentrant en France, lorsque la sainte Révolution souhaitée, prêchée par son éloquence, régénérerait enfin notre pauvre patrie.... Hélas ! combien de nos amis, des plus dévoués, des plus intelligents, manqueront en ce jour à l'appel de nos cœurs ! Combien de tombes s'élèveront sur la route des exilés, et attristeront notre retour !

Il serait inutile de rappeler aux lecteurs de *L'Homme* ce que fut Lamennais pour la démocratie, pour la civilisation. Ses travaux consciencieux, sa parole sublime de grandeur et de conviction, la puissance de ses idées et la religieuse ardeur de ses efforts pour connaître et répandre la lumière de la Justice et de la Vérité, ont trop illustré le XIXe siècle pour qu'il soit besoin de rappeler ici, un à un, les œuvres et les actes de l'apôtre populaire. Si d'abord il flétrit la tiédeur des âmes s'endormant paresseusement dans un doute égoïste, et s'il essaie de ressusciter le Catholicisme en mettant la science de sa théologie au service de la Papauté, c'est qu'il espérait l'affranchissement de l'Humanité par l'église et la loi du Christ. Si plus tard, il *esquissa* les dogmes de la Religion universelle sans plus s'enfermer dans le Christianisme qui lui avait refusé de prendre la croix de bois et de défendre la cause des Peuples opprimés, — c'est que son esprit sincère avait radicalement rompu avec la *lettre morte* des cultes passés, sans abandonner pourtant sa confiance dans la loi providentielle, dont il n'a pas cessé d'affirmer la puissance souveraine.

Persécuté par l'Empire, par la Restauration, il expia, par un an de prison, le crime d'avoir dénoncé la haute-trahison du règne de Louis-Philippe et les habiles jongleries du sceptique M. Thiers. Il avait, dans le pamphlet brûlant qui lui coûta la liberté, signalé l'explosion publique du Socialisme dans les *grèves* de 1840, après l'avoir prophétisée pendant dix ans par les *Paroles d'un Croyant*, le *Livre du Peuple* et tous ces *Psaumes Révolutionnaires* dont la mystique influence a préparé l'Europe entière à l'avènement du Verbe nouveau. Dans sa prison, il étudia pratiquement le problème social ; et, réfutant les théories absolues du *Communisme*, tout en flétrissant l'*Individualisme* inhumain, il posa les bases de la réalisation révolutionnaire par l'Association et le Crédit social, en même temps qu'il exhortait les prolétaires à chercher dans la Foi et le mutuel dévouement la force et l'union indispensables au triomphe de l'Egalité.

L'invariable loyauté du caractère de Lamennais l'a fait varier radicalement et brusquement dans l'application à la vie politique de ses principes religieux ; mais il n'a jamais cessé de progresser, d'avancer vers l'Idéal ; et il a toujours courageusement proclamé ce qu'il croyait être la vérité, même quand il fallait reconnaître qu'il avait erré. On le vit, par exemple, après avoir rédigé une Constitution où il introduisait la Présidence comme élément d'unité, voter contre la Présidence lorsque les dangers lui en eurent été démontrés par cette lettre si pleine d'affectueuse vénération que lui écrivit George Sand, et dont vous devez avoir gardé le souvenir. Après avoir sévèrement blâmé les folles excitations, les entraînements désordonnés auxquels s'abandonnait parfois notre parti en 1848, il n'eut plus de blâme et de colère, après les funestes journées de Juin — qu'il avait de toute son âme essayé de prévenir — il ne prit plus la plume que pour condamner les persécuteurs, et défendre l'honneur, la vie, la liberté des vaincus. Aussi ne tarda-t-il pas à voir le sabre briser sa plume....

Ce courage de ses convictions, cette vaillance en face de la Force victorieuse, ne l'ont jamais abandonné. Il ne chercha jamais la popularité aux dépens de ses principes. " Sa voix " n'était qu'un souffle," dit de lui Louis Blanc ; et ce souffle ne pouvait se faire entendre dans les tempêtes révolutionnaires. Il se taisait donc tristement, regrettant de se sentir la belliqueuse énergie des chevaliers mystiques du moyen-age, sans pouvoir, à défaut des armes, lutter par la parole contre l'Erreur et la Tyrannie.

Mais, dans l'intimité, il ne cessait d'inspirer à tous ceux qui l'approchaient ce respect de la divine essence de l'humanité, cette foi dans l'Idéal, cette austère et constante observance du Devoir et de la Solidarité morale des hommes, qui ont dicté

ses Commentaires sur l'Evangile, et qui l'ont mis souvent aux prises avec les fractions sceptiques, voltairiennes et individualistes de notre parti. Il eût voulu voir pratiquer, dans la vie de chacun, les principes de morale éternelle supérieurs à tout intérêt de parti, et que les champions du Progrès doivent propager par l'exemple autant que par la parole, sous peine de ressembler à ces prêtres dont la conduite souille et corrompt l'enseignement.

Sa mort laisse interrompue une traduction du *Paradis* du Dante; pressentiment de sa fin. Ce travail nous eût fait connaître le mysticisme du poète, comme lui révolutionnaire et théologien....Lamennais croyait, il a toujours cru, que l'humanité ne pouvait progresser sans puiser, dans une foi religieuse, le lien des âmes et la loi de la Société. Il partageait cette croyance avec ces esprits éminents, pour la plupart ses amis personnels, et qui s'appellent Béranger, Châteaubriand, Lamartine, George Sand, Pierre Leroux, Jean Reynaud, etc., etc., etc. Il s'était, comme eux, élevé à cette vie supérieure des progrès de l'humanité, qui brise les chaînes des sectes et des superstitions sans amoindrir l'homme et le dépouiller du religieux sentiment de sa mystérieuse destinée. Et cela ne l'empêchait pas de vivre chaque jour de la vie de tous, sympathique à toutes les souffrances, partageant les luttes et les émotions de ses frères, les aidant de ses conseils, de son exemple, de toutes ses facultés,* et travaillant avec ardeur à rapprocher l'avènement de la Démocratie, bien que son approbation fût refusée à certaines doctrines ou à certains hommes dont il ne recherchait ni ne repoussait l'alliance.

...Il y a huit ans de cela, nous causions tous deux des dogmes divers sur la vie future ; et il me disait : "De cette "existence de l'homme après la suspension de son existence "connue, nous ne pouvons nous former l'idée que par hypo-"thèse ; et l'allégorie, la poésie, la légende même, valent "souvent la philosophie sur ces questions. C'est ainsi que des "mythes populaires nous représentent les âmes de deux "amants s'unissant après la mort, pour ne former qu'un seul "être ; et, au contraire, l'Esprit d'un grand homme s'incar-"nant dans ses disciples, même dans toute une Nation, et "donnant la vie à de nombreuses générations..."

Ah ! s'il en est ainsi, puisse l'esprit de Lamennais vivifier les générations qui viennent, et substituer à l'apathique indifférence de nos contemporains en matière de Religion, de Morale et d'Honneur, l'énergique et religieuse foi au Devoir

---

* J'ai été chargé, à diverses fois, de porter, de la part de Lamennais, des secours à des réfugiés qui s'adressaient à lui par lettres, et dont il ne voulut pas être connu, me défendant même de dire que je venais de sa part. Il était loin d'être dans l'aisance, à cette époque.

qui l'a soutenu dans sa lutte contre les Puissances jusqu'après sa mort, et lui a fait léguer, par son Testament,* un dernier acte de foi à son cadavre !"

"PHILIPPE FAURE."

"P. S.—La mort de Lamennais jette un voile de deuil sur cette semaine déjà si triste pour les républicains célébrant dans l'exil, dans les prisons, ou dans le grand cachot impérial, l'anniversaire du réveil si court de la Révolution de 1848. Le grand nom, le dévouement modeste et constant de Lamennais avaient excité dans la population de Paris un ardent désir de rendre un dernier hommage au théosophe démocrate, et d'honorer par une immense et populaire manifestation *le Convoi du pauvre.* On se répétait tout bas qu'il avait refusé jusqu'au dernier moment la visite des prêtres et des dévots qui voulaient extorquer de son agonie une abjuration ; qu'il avait enfin déshérité, par son Testament, ceux de ses parents qui avaient pris part à la répression de l'insurrection de Juin 1848.

Le gouvernement a fait publier la menace d'interdire, par la force, la manifestation de respect et de vénération pour les restes du grand homme qui venait de mourir. Mais, pour éviter un conflit, on a fait partir le convoi dès sept heures du matin, après l'avoir annoncé pour dix heures. Quelques amis personnels, Blaise, Benoît-Champy, Auguste Barbet, E. Littré, Martin de Strasbourg, Garnier-Pagès, suivaient seuls. Béranger a rejoint le funèbre cortège, en route, et son arrivée a fait une grande impression sur la foule qui stationnait dans les rues ; Béranger était, avec Châteaubriand, l'ami le plus intime de Lamennais.

Le convoi s'est rendu au Père Lachaise par des rues détournées ; néanmoins la foule était si considérable, qu'au pont du Canal les sergents de ville se sont ouvert passage l'épée à la main.—Des charges de garde municipale sur la place de la Bastille, et de dragons près du cimetière du Père Lachaise, des coups de canne et d'épée aux environs de la maison mortuaire ont assailli les masses accourues et se dispersant en apprenant le changement d'heure et d'itinéraire.

Telles ont été les obsèques d'un des plus illustres génies dont la France citera toujours avec orgueil le nom aux nations ses émules. Il est vrai que c'était un penseur, et que le régime du sabre voudrait en finir avec la pensée."....

"P. F."

Lamennais était né à Saint-Malo, en 1782 ; il avait donc 72 ans lors de sa mort, arrivée le 26 Février 1854. La lettre

* Il a ordonné, par son Testament, de donner à son cercueil les funérailles du pauvre, SANS PASSER A L'ÉGLISE.

qui suit, adressée à Victor Hugo, a été publiée dans l'*Homme;* nous la reproduisons afin de compléter le récit donné par Philippe des funérailles de Lamennais :

"Paris, le 1er Mars 1854.

"Cher proscrit,

"Je crois qu'il est utile que vous soyez renseigné sur la manière dont se sont passées les obsèques de Lamennais. Je vous écris au grand courant de la plume quelques notes à cet égard. Le convoi avait été indiqué pour huit heures du matin. Le corbillard est arrivé à sept heures et un quart, et dès huit heures moins vingt minutes, malgré les instances de M. Blaise, neveu du glorieux défunt (qui voulait qu'on attendît les quelques personnes autorisées à faire partie du convoi), le corps a été emporté. Les environs de la maison mortuaire étaient inondés d'argousins. Le *communiqué* publié par les journaux avait suffisamment fait comprendre aux *agitateurs* qu'ils ne devaient pas songer à se former en cortège. Ils s'étaient répandus en nombre infini sur le boulevard Baumarchais, sur la place de la Bastille et rue de la Roquette. Je ne saurais vous donner un chiffre même approximatif des hommes, ouvriers et gens d'habit, qui ont voulu saluer le cercueil. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il devait être immense. Sur la place de la Bastille, la circulation a été interrompue. Rue de la Roquette, le convoi avait tout juste de quoi passer entre les deux haies. La foule encombrait le boulevard extérieur près du cimetière. Malgré la tenue grave et résignée de cette multitude, des atrocités ont été commises, et plusieurs sous mes yeux. Pour avoir manifesté de l'empressement à saluer, pour avoir essayé de pénétrer un peu plus avant qu'il n'était ordonné, pour des riens en un mot ou pour des choses dont l'intention unique était le respect et la sympathie, sans aucun mélange de violence ni même d'éclat exagéré, plusieurs hommes ont été littéralement assommés. Les sergents de ville étaient *armés* de je ne sais quels casse-têtes importés d'Angleterre, et frappaient sur ces malheureux jusqu'à les étendre par terre tout ensanglantés. Devant moi, un homme en blouse a reçu au moins dix coups de casse-tête qui l'ont étendu sans mouvement et sans souffle. Il y a eu (ceci est certain) quinze cas au moins du même genre. Si je ne craignais de compromettre des amis, je vous citerais MM. tel et tel qui revenaient du Père-Lachaise indignés,—et l'un d'eux les larmes aux yeux,—des brutalités dont ils venaient d'être *témoins*. Chose monstrueuse ! Ils ont écarté le peuple de cet admirable spectacle d'humilité. Le grand homme a voulu être traité comme les pauvres qu'il a tant aimés. Il a été *inhumé* comme les mendiants. Son corbillard était celui,

non pas de la dernière classe, mais d'après la dernière classe, de ceux que la misère a mis au-dessous de tous et qu'on enterre par charité. Ayant entendu dire que cela se ferait ainsi, je pensais, au moins, son corps sera mis dans un tombeau de famille, dans un endroit propre à recevoir un monument. Non, j'ai pu, à force de patience, parvenir à entrer dans le cimetière. Lamennais a voulu être enterré dans la fosse commune. J'ai vu son cercueil à peine recouvert côtoyant le cercueil des derniers inconnus. Je ne saurais vous dire, cher proscrit, combien j'ai été touché. Cette prédication de l'égalité, qui n'exclut pas l'action du génie, mais qui l'unit dans un saint embrassement avec la pauvreté, est d'une grandeur, d'une éloquence qui émeut jusqu'au fond de l'âme. —Mais voilà qui est encore plus grand, et qui, vu les circonstances, est tout-à-fait digne de votre attention. Suivant les intentions de M. Lamennais formellement exprimées dans l'acte de ses volontés dernières, non seulement on n'a pas conduit son corps à l'église, mais on n'a pas mis de croix sur sa fosse. J'ai touché le bâton grossier auquel on a attaché avec une corde un papier portant ce nom glorieux ; un bâton, et pas de croix ! superbe exemple donné par ce génie si religieux qui s'en est allé à Dieu en répudiant les vieux signes, la vieille formule, le vieux sacerdoce, toutes ces vieilleries, décrépites seulement, l'autre jour, mais aujourd'hui, après tant d'attentats, après tant d'actes d'un absolutisme intolérable, devenues des signes de honte, des symboles détestables qu'on doit hautement répudier. Et cet exemple est donné par un ancien prêtre, un vieillard de 72 ans, si pur dans sa glorieuse apostasie ! Oui, oui, c'est là un signe des temps : il n'y a plus de sacerdoce, il n'y a plus de surnaturalisme, les prêtres s'en vont ! "

X...

LETTRES DE LAMENNAIS.

Les deux lettres suivantes ont été adressées de Paris par Lamennais à Philippe, alors rédacteur du *Bonhomme Manceau*. Faure dans la Sarthe, comme partout, s'efforçait d'unir les diverses fractions du parti républicain. Il y rencontrait des difficultés qui l'étonnaient et qui le faisaient souffrir. Lamennais ne peut lui expliquer ces difficultés qu'en les attribuant à l'égoïsme humain ; il exhorte Philippe à la patience, et l'encourage à persévérer. Ces deux lettres et l'article qui précède révèlent complètement le disciple et le maître.

"Paris, 3 Décembre 1850,
Rue de Milan.

"Vous n'avez besoin, mon cher monsieur Faure, d'aucune justification près de moi. Je passe donc tout de suite à l'objet de votre lettre. Il est triste que partout il y ait des divisions entre ceux qui tendent au même but; et c'est, puisqu'il faut le dire, que le MOI domine dans toutes les âmes, et que la cause commune, la cause des peuples, de l'humanité, ne vient qu'après. Rapprocher, concilier, c'est donc comme vous le dites fort bien, une partie de notre tâche. Quant aux moyens, ils dépendent tellement des circonstances, de l'état des esprits, du caractère des hommes, qu'il est impossible de vous donner aucun conseil particulier là-dessus. Il en est à peu près ainsi sur ce qui touche la Religion. Car, en dehors des généralités philosophiques, le langage à tenir à chacun diffère selon les opinions diverses, les préjugés, la portée de l'esprit, toutes choses que l'on ne peut connaître et apprécier que par les rapports directs avec les hommes. Il y a une loi de la conscience, une *loi de vie* qui se résume dans le devoir et le droit, et le droit et le devoir n'ont aucun fondement, aucune raison quelconque dans les systèmes matérialistes. Voilà le point capital à mes yeux. Et comme cette *loi de vie* est dans son essence ce qu'on nomme Religion, nulle vie réelle, nulle vie morale ou sociale sans Religion. Mais les religions appelées positives ne sont pas cette loi pure ; il s'en faut de beaucoup. Elles renferment toutes, dans ce qui les caractérise respectivement, des erreurs dangereuses, et des éléments pernicieux. Ainsi par exemple et pour s'en tenir à ce seul point, le Catholicisme est radicalement incompatible avec la Liberté. Mais, comme la lumière ne se fait pas tout d'un coup chez les hommes qui, dès l'enfance, ont vécu sous l'empire de certains préjugés, l'intérêt même de la Vérité exige que l'on use avec eux de ménagements ; et que, dans la pratique, on évite de les choquer trop directement; sans quoi, on ne réussirait qu'à susciter au vrai une opposition plus vive. La douceur, la condescendance, une certaine mesure que les Grecs nommaient : ἐπιείκεια est indispensable pour opérer le bien, et l'amour, qui l'inspire, est le premier des apôtres et, sans comparaison, le plus puissant.

"Recevez de nouveau, mon cher monsieur Faure, l'assurance de mes sentiments affectueux.

(Signé) "LAMENNAIS."

"Paris, 27 Janvier 1851.

"Vous ne devez pas vous étonner, mon cher monsieur Faure, de rencontrer des dissidences. Elles sont inévitables en tout temps et surtout en celui-ci, où tant de doctrines, d'opinions, de pensées diverses et souvent opposées, partagent les esprits,

au grand détriment de la cause commune; car, chacun marchant dans sa voie, il s'ensuit qu'au jour du combat, les forces se dispersent et qu'après la victoire, on n'est préparé à rien établir, à rien organiser de concert. Aussi, l'avenir de l'humanité se fait-il de soi-même, non par les hommes, mais malgré les hommes, et c'est pourquoi son avènement est si laborieux, si pénible et si lent.

"Vous suivez une bonne voie, persistez-y. Les obstacles, il y en a partout; il ne faut donc pas s'en inquiéter outre mesure. Quand on ne les choque pas violemment, ils s'affaiblissent d'ailleurs peu à peu, et le devoir accompli n'est jamais stérile.

"Je repousse comme vous toute dictature. Les avantages qu'elle peut avoir en un moment donné, n'en compensent pas les inconvénients. Elle est de mauvais exemple et conséquemment de mauvais effet. Selon ma plus forte croyance, c'est la Liberté unie à l'Amour qui sauvera le monde. Elle est avec l'Egalité qui en est le fondement, la loi première de l'ordre social auquel les peuples aspirent. Je ne connais point de question religieuse, politique, économique, qui puisse être résolue sans elle, et il n'en est aucune qui ne doive par elle trouver enfin sa solution. Elle a pour expression, dans l'organisation politique, le suffrage universel, qui donne à chacun sa part d'influence et une part égale à tous. Demandez donc, demandez sans cesse, le rétablissement du suffrage universel. C'est demander la Paix, car, avec lui, tout se résoudra pacifiquement, et, sans lui, la guerre, une guerre terrible est inévitable :

Plus quam civilia bella.

"Vous avez bien fait de ne pas imprimer ma lettre ; elle n'était que pour vous et j'aurais été contrarié qu'elle fût devenue publique.

"Salut fraternel,

(Signé) "LAMENNAIS."

NOTE (*f*).

FABRE-D'OLIVET.

PAGE 14 : "Ta mère, Lamennais, Fabre d'Olivet (*f*) " ont pu te faire croyant à leur manière, etc."

FABRE-D'OLIVET, né à Saint-Hippolyte (Gars), dans les Cévennes, en 1769, d'une famille protestante, mort à Paris en 1824, est l'auteur de savantes recherches sur la philosophie de l'Histoire, du Langage et de la Musique. On lui doit d'intéressants travaux sur la Langue d'Oc (*Le Troubadour*, 1804). Il

a également publié la relation de la guérison de sourds-muets, opérée par lui. Ses autres ouvrages publiés sont : *La Langue Hébraïque Restituée* (1815) ; *Les Vers dorés de Pythagore expliqués* (1813) ; *Le Caïn* de Lord Byron, traduit en vers eumolpiques (1823), l'*Histoire de l'Etat Social de l'Homme* (1822). Il a laissé un grand ouvrage inédit sur la MUSIQUE, ouvrage dont de nombreux extraits ont paru, vers 1842, dans la *France Musicale*. Il doit rester encore plusieurs livres de lui, l'un sur le *Sympathisme*, nom qu'il donnait à la cause inconnue jusqu'ici de tous les phénomènes mystérieux (magnétisme, extase, etc.) ; un autre sur l'Essence de la Musique et sur les Nombres de Pythagore ; un autre enfin sur la Théodoxie Universelle.

Il avait été lié dans sa jeunesse avec Napoléon et avec Talma, leur aîné de neuf ans. Tandis que ce dernier renouvelait en France l'art dramatique, et que Napoléon essayait, au début du Dix-Neuvième Siècle, de relever l'empire de Charlemagne, Fabre-d'Olivet, poussant plus loin son ambition, cherchait daus la science les bases de l'unité universelle.

Pour faire apprécier ce grand esprit, aussi profond érudit que hardi penseur, nous donnerons quelques extraits de ses ouvrages. Citons d'abord sa traduction des Vers Dorés de Pythagore :

" VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS,

TRADUITS EN VERS EUMOLPIQUES FRANÇAIS PAR FABRE-D'OLIVET.*"

PRÉPARATION.

" Rends aux Dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : révère la mémoire
Des Héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.

---

* *Les vers dorés de Pythagore, expliqués, et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français ; précédés d'un Discours sur l'essence et la forme de la poésie, chez les principaux peuples de*

PURIFICATION.

" Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;
Si tu le peux du moins : car une loi sévère
Attache la Puissance à la Nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions ; apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

" Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis, sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le Destin,
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les ; et tâche,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :
Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.

" Comme la Vérité, l'Erreur a ses amants :
Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence ;
Et si l'Erreur triomphe, il s'éloigne ; il attend.
Ecoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même :
Consulte, délibère, et choisis librement.
Laisse les foux agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent, contempler l'avenir.

" Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense avec mesure,
Au corps les aliments, à l'esprit le repos.
Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; car l'envie,
A l'un et l'autre excès, s'attache également.
Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
Il faut choisir en tout, un milieu juste et bon.

---

la Terre, adressé à la classe de la Langue et de la Littérature françaises et à celle d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut impérial de France : par Fabre-d'Olivet. Avec cette épigraphe : " Je vais parler au Sage : éloignez les profanes." (vers de Pythagore conservé par Stobée, Serm. 39.) Paris, 1813.

PERFECTION.

" Dès l'instant du réveil, examine avec calme,
Ce qu'il te reste à faire et qu'il faut accomplir.

" Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière,
Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? Qu'ai-je fait ?
Si c'est mal, abstiens-toi : si c'est bien, persévère.
Médite mes conseils ; aime-les ; suis-les tous :
Aux divines vertus ils sauront te conduire.
J'en jure par Celui qui grava dans nos cœurs
La Tétrade Sacrée, immense et pur symbole,
Source de la Nature, et modèle des Dieux.
Mais qu'avant tout, ton âme, à son devoir fidèle,
Invoque avec ferveur ces Dieux, dont les secours
Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
Des êtres différents tu sonderas l'essence ;
Tu connaîtras de Tout le principe et la fin.
Tu sauras, si le Ciel le veut, que la Nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu :
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus.
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes,
Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux : jouets des passions,
Tour à tour ballottés par des vagues contraires,
Sur une mer sans rive, ils roulent, aveuglés,
Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.

" Dieu ! vous les sauveriez en dessillant leurs yeux....
Mais non ; c'est aux Humains, dont la Race est divine,
A discerner l'Erreur, à voir la Vérité,
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux, respire dans le port.
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;
En laissant sur le corps régner l'intelligence :
Afin que, t'élevant dans l'Ether radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même ! "

Ces vers contiennent l'exposé d'une doctrine que Fabre-d'Olivet considérait comme basée sur toute la science antique, et qu'il a cherché à servir toute sa vie sans la dévoiler entièrement. Voici en quels termes il raconte lui-même les immenses travaux auxquels il fut conduit par l'étude de cette doctrine.

Les extraits suivants sont tirés de l'*Etat Social de l'Homme*, ouvrage en deux volumes publié deux ans avant sa mort.

" Je me dis : Puisque le Sépher de Moïse, qui contient la cosmogonie de cet homme célèbre, est évidemment le fruit d'un génie très élevé, conduit par une inspiration divine, il ne peut contenir que des principes vrais. Si ce génie a quelquefois erré, ce ne peut être que dans l'enchaînement des conséquences, en franchissant des idées intermédiaires, ou en rapportant à une certaine cause des effets qui appartenaient à l'autre ; mais ces erreurs légères, qui tiennent souvent à la promptitude de l'élocution et à l'éclat des images, ne font rien à la vérité fondamentale, qui est l'âme de ses écrits, et qui doit se trouver essentiellement identique dans tous les livres sacrés des nations, émanés comme le sien de la source unique et féconde d'où découle toute vérité. Si cela ne paraît pas ainsi, c'est que le Sépher, composé dans une langue depuis long-temps ignorée ou perdue, n'est plus entendu, et que ses traducteurs en ont volontairement ou involontairement dénaturé ou perverti le sens.

" Après avoir fait ce raisonnement, je passai de suite à son application. J'examinai de toute la force dont j'étais capable l'hébreu du Sépher, et je ne tardai pas à voir, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il n'était pas rendu dans les traductions vulgaires, et que Moïse ne disait presque pas un mot en hébreu de ce qu'on lui faisait dire en grec ou en latin.

" Il est complètement inutile que je répète ici plus au long ce qu'on peut trouver entièrement développé dans l'ouvrage que j'ai composé exprès sur ce sujet ; * qu'il me suffise de dire, pour l'intelligence de celui-ci, que le temps que j'avais destiné pour écrire l'Histoire de la Terre, après que j'en aurais rassemblé les matériaux, fut presque entièrement employé à expliquer un seul des monuments qui les contenait en partie, afin que ce monument d'une irréfragable authenticité ne contrariât pas, par son opposition formelle, l'ordonnance de l'édifice, et ne le fît pas crouler par sa base, en lui refusant son appui fondamental. Cette explication même, faite à la manière ordinaire, n'aurait pas suffi. Il fallait prouver aux autres, avec beaucoup de travail et de peine, ce que je m'étais assez facilement prouvé à moi-même ; et pour restituer une langue perdue depuis plus de vingt-quatre siècles, créer une grammaire et un dictionnaire radical, appuyer la traduction verbale de quelques chapitres du Sépher d'une multitude de

* LA LANGUE HÉBRAÏQUE RESTITUÉE, etc., 2 vol. in-4to., dans lesquels on trouve la cosmogonie de Moïse, telle qu'elle est contenue dans les dix premiers chapitres du BERÆSHITH, vulgairement dit LA GENÈSE.

" Interrogeons les archives sacrées du Genre Humain......

" En ouvrant les livres sacrés des plus anciennes nations du monde, ceux des Chinois, des Hindoux, des Hébreux, ou des Parses, on voit que le règne animal existait tout entier avant que l'Homme existât. Lorsque l'Homme parut sur la scène de l'univers, il forma à lui seul un quatrième règne, le *Règne Hominal*. Ce règne est nommé *Pan-Kou* par les Chinois, *Pourou* par les Brahmes, *Kai-Omordz* ou *Meschia* par les sectateurs de Zoroastre, et *Adam* par les Hébreux et par tous les peuples qui reçoivent le Sépher de Moïse, soit qu'ils s'y rattachent par l'Évangile comme les Chrétiens, soit qu'ils y remontent par le Coran et l'Evangile, comme les Musulmans.

" Au moment où l'Homme parut sur la Terre, les trois règnes qui en forment l'ensemble et la divisent existaient. Le règne minéral, le végétal et l'animal avaient été l'objet de trois créations successives, de trois apparitions ou de trois développements ; l'Homme, ou plutôt le règne hominal, fut le quatrième......

" L'Homme, destiné à être le nœud qui unit la Divinité à la matière, fut, selon l'expression d'un moderne naturaliste, la chaîne de communication entre tous les êtres. Placé aux confins de deux mondes, il devint la voie d'exaltation dans le corps, et celle d'abaissement dans l'esprit divin. L'essence élaborée des trois règnes de la nature se réunit en lui à une puissance volitive, libre dans son essor, qui en fit le type vivant de l'univers, et l'image de Dieu même. Dieu est le centre et la circonférence de tout ce qui est : l'Homme, à l'imitation de Dieu, est le centre et la circonférence de la sphère qu'il habite ; il n'existe que lui seul dans cette sphère qui soit composé de quatre essences : aussi est-ce lui que Pythagore désignait par son mystérieux quaternaire,

............Immense et pur symbole,
Source de la Nature, et modèle des Dieux.

" La notion de toutes choses est congénère à l'homme ; la science de l'immensité et de l'éternité est dans son esprit. Des ténèbres épaisses lui en dérobent souvent, il est vrai, le discernement et l'usage ; mais il suffit de l'exercice assidu de ses facultés pour changer ces ténèbres en lumière, et lui rendre la possession de ces trésors. Rien ne peut résister à la puissance de sa Volonté, quand sa Volonté, émue par l'amour divin, principe de toute vertu, agit d'accord avec la Providence.......

" L'Homme appartient à une nature triple ; il peut donc vivre d'une triple vie : d'une vie instinctive, d'une vie animique, ou d'une vie intellectuelle. Ces trois vies, quand elles sont toutes les trois développées, se confondent dans une

quatrième, qui est la vie propre et volitive de cet être admirable, dont la source immortelle est dans la vie et la volonté divine........

" Dès que le premier mouvement est donné à l'être humain en puissance, et qu'il passe en acte par un effet de sa nature, ainsi déterminée par la Cause première de tous les êtres, le foyer instinctif attire et développe les éléments du *corps* ; le foyer animique crée l'*âme*, et l'intellectuel élabore l'*esprit*. L'homme se compose donc de Corps, d'Ame et d'Esprit. Au Corps appartiennent les *besoins ;* à l'Ame, les *passions ;* à l'Esprit, les *inspirations*..........

" Quand je dis que l'homme est ainsi, cela ne doit s'entendre que de l'Homme en général, considéré abstractivement dans la possibilité de son essence. L'homme individuel est très rarement développé dans toutes ses modifications mentales, même aujourd'hui que le règne hominal jouit d'une grande puissance dans la nature. Dans l'enfance du règne, la masse de l'humanité était loin d'être ce qu'elle est à présent ; la vie instinctive était dans l'individu la vie prépondérante, l'animique ne jetait que de faibles lueurs, et l'intellectuelle n'existait encore qu'en germe......Un homme particulier est à une grande nation, comme une grande nation est au règne en général. Qui sait, par exemple, combien d'hommes avaient fourni leur carrière depuis la plus faible aurore de la vie jusqu'à son extrême déclin, parmi les peuples d'Assyrie ou d'Egypte, durant la longue existence de ces deux peuples ? et qui sait combien de peuples semblables sont destinés encore à briller et à s'éteindre sur la scène du monde, avant que l'Homme Universel arrive à la caducité ?

" En traçant le tableau métaphysique qu'on a vu, j'ai considéré l'homme dans le plus grand développement qu'il puisse atteindre aujourd'hui. Ce développement même n'appartient pas à tous les hommes ; il n'appartient pas même à la plus grande partie d'entre eux ; il n'est l'apanage que du petit nombre. La nature ne fait pas les hommes égaux ; les âmes diffèrent encore plus que les corps.... L'égalité sans doute est dans l'essence volitive de tous, puisque cette essence est divine ; mais l'inégalité s'est glissée dans les facultés par la diversité de l'emploi et la différence de l'exercice.... L'égalité animique est donc, dans l'actualité des choses, une chimère encore plus grande que l'égalité des forces instinctives du corps. L'inégalité est partout, et dans l'intelligence encore plus que dans tout le reste ; puisqu'il y a parmi les hommes existants, et surtout parmi ceux dont la civilisation n'est qu'ébauchée, un grand nombre d'hommes dont le centre intellectuel n'est pas même encore en voie de développement.... L'homme est une puissance, mais une puissance en germe, laquelle, pour manifester ses propriétés, pour atteindre à la hauteur où ses

destinées l'appellent, a besoin d'une action intérieure évertuée par une action extérieure qui la réactionne. C'est une plante céleste dont les racines attachées à la terre doivent y pomper les forces élémentaires, afin de les élaborer par un travail particulier ; et qui, élevant peu à peu sa tige majestueuse, et se couvrant en sa saison de fleurs et de fruits intellectuels, les mûrisse aux rayons de la lumière divine, et les offre en holocauste au Dieu de l'univers........

" Mais si l'homme n'est d'abord, comme je viens de le dire, qu'une puissance en germe que la civilisation doive développer, d'où lui viendront les principes de cette culture ?

" Je réponds que ce sera de deux puissances auxquelles il se trouve lié, et dont il doit former la troisième, selon la tradition du théosophe chinois. Ces deux puissances, au milieu desquelles il se trouve placé, sont le DESTIN et la PROVIDENCE. Au-dessous de lui est le Destin, nature nécessitée et naturée ; au-dessus de lui est la Providence, nature libre et naturante. Il est, lui, comme règne hominal, la volonté médiatrice, la force efficiente, placée entre ces deux natures, pour leur servir de lien, de moyen de communication, et réunir deux actions, deux mouvements qui seraient incompatibles sans lui.

" Les trois Puissances que je viens de nommer, la PROVIDENCE, l'HOMME considéré comme règne hominal, et le DESTIN constituent la TERNAIRE UNIVERSEL. Rien n'échappe à leur action ; tout leur est soumis dans l'Univers ; tout, excepté DIEU lui-même qui, les enveloppant de son insondable unité, forme avec eux cette TÉTRADE sacrée des anciens, cet immense quaternaire, qui est tout dans tout, et hors duquel il n'est rien. * "

Fabre-d'Olivet n'avait pu voir la Trinité dans l'Homme et dans le gouvernement de l'Univers, sans la voir dans la Divinité. Aussi lit-on dans ses *Examens des Vers Dorés*, le passage suivant, dans lequel ce dogme de la Trinité conduit l'auteur à une vie synthétique sur les différents cultes de la terre :

".... Le but de tous les cultes étant également de conduire à la connaissance de la Divinité, ils ne diffèrent entre eux que par la route qu'ils tracent pour y parvenir ; et cette route dépend toujours de la manière dont la Divinité à été envisagée par le fondateur du culte. Si ce fondateur l'a considérée dans son intelligence, il a vu la Divinité dans ses modifications universelles, et par conséquent triple, comme l'Univers ; s'il

* De l'Etat social de l'Homme ; ou vues philosophiques sur l'Histoire du Genre Humain.—Paris, 1822, Dissertation introductive, pages 8-49.

l'a considérée dans son entendement, il l'a vue dans ses principes créateurs, et, par conséquent, double comme la Nature; s'il l'a considérée dans son instinct, il l'a vue dans ses facultés et dans ses attributs, et par conséquent infinie comme la Matière; s'il l'a considérée enfin, dans sa propre unité volitive agissant à la fois dans ses trois modifications, il a vu cette même Divinité selon la force ou le mouvement de sa pensée, ou dans son essence absolue ou dans son essence universelle; c'est-à-dire, Une dans sa cause, ou Une dans ses effets. Examinez bien ce que je viens de dire, et voyez s'il existe un seul culte sur la face de la terre, que vous ne puissiez rapporter à l'une des espèces dont j'ai indiqué l'origine.

"J'ai dit que la Divinité, considérée dans l'intelligence humaine, se montre sous l'emblème du ternaire universel; de là, tous les cultes où dominent trois Dieux principaux, comme aux Indes (Brahma, Vishnou et Rudra), en Grèce et en Italie (Jupiter, Neptune et Pluton); trois modifications principales dans le même Dieu, comme en Chine, au Japon, au Thibet et parmi les nombreux sectateurs de Foë ou de Bouddha. Ce culte, qu'on pourrait appeler celui des Trithéistes, est un des plus répandus sur la terre, celui qui se mêle le plus facilement aux autres. Il plaît à l'imagination, et donne de grands moyens à la sagesse pour s'élever aux vérités intelligibles.

"J'ai dit que la Divinité, considérée dans l'entendement humain, se manifeste sous l'emblème des deux principes naturels: de là, tous les cultes où paraissent deux êtres opposés, comme dans le culte de Zoroastre. Ce culte, qui se rencontre rarement aussi pur que chez les anciens Parses, ou parmi les sectateurs de Manès, se mêle volontiers au trithéisme, et même au polythéisme: il est très-reconnaissable en Egypte et chez les Scandinaves, et beaucoup plus enveloppé chez les Indiens, les Grecs et les Latins. On pourrait regarder ce culte comme une *Dyarchie* naturelle, et appeler ceux qui le suivent des *Dyarchistes*. Le jugement et la raison s'en accommodent fort bien; aussi voit-on ordinairement les profonds raisonneurs et les sceptiques, y incliner malgré eux.* Son abus conduit à l'athéisme; mais il offre de grands moyens, quand on en sait faire un bon usage, pour pénétrer dans l'essence des choses, et parvenir à l'explication des phénomènes naturels.

"J'ai dit encore que la Divinité, considérée dans l'instinct, se présente sous l'emblème de l'infinité matérielle: de là, tous les cultes, où par un mouvement contraire, l'intelligible devient sensible, et le sensible intelligible; comme quand les

* Cela est frappant, surtout dans Bayle.

attributs et les facultés de la Divinité se particularisent et se personnifient, et que les agents de la nature, les parties de l'Univers et les êtres individuels eux-mêmes, se divinisent. Ce culte, auquel j'ai donné le nom de *Polythéisme*, est partout sous diverses formes et sous divers noms, le partage du vulgaire........ Son abus précipite les peuples dans l'idolâtrie et la superstition ; son bon emploi évertue les talents, et donne naissance aux vertus héroïques. On devient artiste ou héros par l'exaltation du Polythéisme ; savant ou philosophe par celle de la Dyarchie ; et sage ou théosophe par celle du Trithéisme. Ces trois cultes, soit purs, soit diversement mêlés, sont les seuls dont la transformation soit possible ; c'est-à-dire qui puissent être revêtus de formes ostensibles et renfermés dans un rituel quelconque. Le quatrième culte, qui se fonde sur l'unité absolue de Dieu, n'est point transformable. Voici pourquoi :

" La Divinité considérée dans l'unité volitive de l'homme, agissant à la fois dans ses trois facultés principales, se manifeste, comme je l'ai dit enfin dans son essence absolue, ou dans son essence universelle, Une dans sa cause, ou Une dans ses effets : de là, non plus, tous les cultes publics, mais tous les mystères secrets, toutes les doctrines mystiques et contemplatives ; car, comment représenter au dehors ce qui n'a de ressemblance avec rien ? Comment rendre sensible ce qui est au-dessus de toute intelligence ? Quelles expressions conviendront à ce qui est inexprimable, à ce qui est plus ineffable que le silence même ? Quels temples élèvera-t-on à ce qui est incompréhensible, inaccessible, insondable ? Les théosophes et les sages avaient senti ces difficultés ; ils avaient vu qu'il faut supprimer tout discours, éloigner tout simulacre ; renoncer à toute enceinte, anéantir enfin tout objet sensible, ou s'exposer à donner de fausses idées de l'essence absolue d'un Etre que l'espace et le temps ne peuvent contenir. Plusieurs osèrent l'entreprendre. On sait, en s'enfonçant dans une antiquité très-reculée, que les plus anciens Mages de la Perse n'élevaient aucun temple et n'érigeaient aucune statue. Les Druides en usaient de même.* Les premiers invoquaient le Principe de toutes choses sur le sommet des montagnes, les seconds, dans la profondeur des forêts. Les uns et les autres jugeaient indigne de la Majesté divine de l'enclore dans une enceinte, et de la représenter par une image matérielle. Il paraît même que les premiers Romains partageaient cette opinion. Mais ce culte entièrement intellectuel et dénué de formes, ne saurait subsister longtemps. Il faut, au peuple, des objets sensibles sur lesquels ses idées puissent se reposer. Ces

* Pelloutier, HISTOIRE DES CELTES, t. v. c. 3.

objets s'insinuent en dépit même du législateur qui cherche à les proscrire. Les images, les statues, les temples se multiplient malgré les lois qui les défendent. Alors, si le culte n'éprouve pas une réforme salutaire, il se change, ou en un grossier anthropomorphisme, ou en un matérialisme absolu : c'est-à-dire, que l'homme du peuple, ne pouvant s'élever jusqu'à l'Unité Divine, l'abaisse jusqu'à lui ; et que le savant ne pouvant la comprendre et croyant néanmoins la saisir, la confond avec la Nature.

" C'était pour éviter cette catastrophe inévitable, que les sages et les théosophes avaient fait un mystère de l'Unité de Dieu, et l'avaient cachée au fond des sanctuaires. Ce n'était qu'après des épreuves multipliées et lorsque l'initié était jugé digne d'être admis au sublime degré de l'autopsie, qu'on soulevait à ses yeux le dernier voile, et qu'on livrait à sa contemplation le principe et la fin de toutes choses, l'Etre des êtres, dans son insondable unité. *"

Nous n'avons pas la prétention de faire connaître par quelques extraits tronqués l'œuvre si importante de Fabre-d'Olivet ; nous avons voulu seulement en marquer le caractère et la direction, et expliquer par là l'influence que cette œuvre exerça sur Philippe Faure. Si la postérité, appliquant la loi d'amitié qui inspira à Saint-Just ses INSTITUTIONS, exigeait, avant de se prononcer sur les travaux de Fabre-d'Olivet, qu'il se présentât au jugement avec ses amis intellectuels, il est probable qu'il ne demanderait ce suprême secours ni à Talma ni à Napoléon,† à qui les circonstances plutôt que l'amitié l'unirent un moment ; mais qu'il invoquerait l'appui de COURT DE GÉBELIN, et de celui qu'il appelle le Philosophe Inconnu, SAINT-MARTIN.

Saint-Martin avait résumé dans son livre sur *Dieu l'Homme et l'Univers*, la tradition mystique de Swedenborg, de Jacob Bœhme, et des extatiques français. On sait quelle action ces mystiques eurent, à la fin du Dix-Huitième Siècle, sur la Franc-Maçonnerie, et par suite sur la société européenne et sur la Révolution Française. Au milieu des orages de cette Révolution et des terribles guerres de l'Empire, le *Philosophe*

* VERS DORÉS, Examen 27, pages 356-368.

† Ce ne fut que pendant les Cent jours et grâce à Carnot, que Fabre-d'Olivet put faire imprimer la COSMOGONIE DE MOÏSE (LANGUE HÉBRAÏQUE RESTITUÉE.)

Inconnu avait tenté de conserver les principes et les institutions secrètes du Mysticisme.

De son côté, Court de Gébelin, cherchant dans la science cette unité que la Révolution n'avait su ni pu réaliser dans la politique, avait essayé de découvrir les origines de la race humaine, et commencé dans son *Monde Primitif*, ses recherches sur l'ethnographie et sur le langage, qui furent pour les philologues modernes la source de tant de beaux travaux et de si fécondes découvertes.

Enflammé de l'enthousiasme du premier, excité par la soif de connaître qui dévorait le second, un penseur unit en lui leurs deux tendances : il chercha à faire aboutir les spéculations du Mysticisme à des conclusions scientifiques et à des applications utiles; il s'attacha aux sciences occultes, mais pour y trouver la clef des mystères antiques, et pour pénétrer, à l'aide de cette clef, dans les plus profonds arcanes de la connaissance humaine ; ce savant en qui l'exaltation de Saint-Martin s'allia si puissamment à l'érudition de Court de Gébelin, ce fut Fabre-d'Olivet.

NOTE (*g*).

BÉRANGER.

Page 14 : " Béranger a pu te communiquer son " idée de la patrie, (*g*) mais, etc."

LES PRINCIPALES CHANSONS DE BÉRANGER.

(*Extrait d'un recueil d'études littéraires écrit par Philippe Faure.*)

—" Le *roi d'Yvetot*, gaie, satirique, aux vers coupés facilement et bien chantante.—*Le Sénateur*, qui fit rire Napoléon. —*Roger Bontemps*, douce critique des ambitieux, éloge joyeux et un peu triste des bons enfants. Janvier 1814.—*La Gaudriole*, un peu folle, et qui se termine par un trait fort comique : (au prêtre qui l'exhortait.)—*La mère aveugle*, peinture spirituelle des mœurs villageoises et des intrigues de la chaumière. —*L'éducation des Demoiselles*, critique aujourd'hui surannée. —*Charles VII*, belle romance, inspirée par l'invasion ; la première chanson qui mérite le nom d'ode.—*Les gueux*, *la descente aux enfers*, où perce la raillerie du Philosophe.—*Le*

coin de l'Amitié, prétentieuse romance de Demoiselles.—*Le vieux célibataire*, critique de mœurs fort amère et fort juste.

—*Les Gaulois et les Francs*, appel aux armes et à l'union des partis pour la défense du sol ; ode pleine d'images poëtiques et d'allusions sublimes aux faits historiques :

D'Attila suivant la voix, etc.

Le bon Français, protestation modeste dont le mérite, outre les allusions historiques, consiste dans la circonstance qui l'inspira.—La mordante satire contre les nobles : *Requête des chiens de qualité* ;—*Vieux habits, vieux galons*, contre les girouettes et les vendus ;—*Les adieux de Marie Stuart*, poëtique élégie, admirable de versification, de sentiment mélancolique, et d'amour pour la France.

—*Le curé*, digne de Rabelais ;—*Le carillonneur*, attaque plus vive encore contre le Clergé.—*La vieillesse*, pleine de sentiment, de calme et de gaîté douce :

Mes amis, ce n'est pas vieillir !......

—*Prisonnière et chevalier*, charmante imitation des romances du temps.—*Antoine Arnault*, sévèrement jugée par Béranger lui-même, et qu'il ne publia que pour rendre hommage à un proscrit.

—*Traité de Politique*, timide conseil donné à l'empereur dans les Cent jours.—*L'opinion de ces Demoiselles*, leste et mordante épigramme contre les hommes vendus au pouvoir.

—*Plus de Politique*, tendre plainte sur les malheurs de Waterloo, ode pleine de sentiments patriotiques, exprimés en vers harmonieux.—*Ma vocation*, plainte sur sa destinée, et justification de son rôle, qu'il juge encore aujourd'hui si modestement.

Le bon Dieu me dit ; chante,
Chante, pauvre petit.

—*Le vilain*, protestation contre les nobles et les souvenirs de la féodalité.—*Le ménétrier*, jolie chanson de village.

Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps;

qui ranime l'espérance du Proscrit.

—Les DEUX SŒURS de CHARITÉ, admirable et philosophique leçon adressée aux dévots, peinture touchante et pieuse de la vie de la Sœur, tendre et douce de la vie de l'Actrice, et dont le refrain si beau résume la morale évangélique.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime ;
Je vous le dis en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

—*Le Marquis de Carabas*, ce portrait ridicule des absurdes prétentions des émigrés.—*Paillasse*, joyeuse épigramme contre

les poëtes courtisans qui sautent pour tout le monde !—*Mon âme*, pleine de tristesse et dont les vers poëtiques sont sublimes d'images et d'allusions :

" Vous avez vu tomber la gloire
" D'un Ilion trop insulté
" Qui prit l'Autel de la Victoire
" Pour l'Autel de la Liberté."

—*Le Juge de Charenton*, épigramme trop juste contre le parquet.—*Les Champs*, idylle gracieuse.—*La Cocarde Blanche*, satire déguisée, mais mordante, contre les Bourbons de 1815.—*Mon Habit*, éloge noble et joyeux de la pauvreté.—*La Sainte Alliance*, parodie fort énergique des traités de Vienne.—*L'Hermite*, qui contient quelques vers charmants.—*Mon Petit Coin*, *l'Indépendant*, protestation contre ceux qui le pressaient de renoncer à sa position médiocre.—*La Bonne Vieille*, touchant appel à la postérité,—*Catin*, leste peinture des sentiments patriotiques de l'armée.—*L'Exilé*, cette élégie qu'on ne peut analyser, tant elle est pleine de sensibilité.—*M. Judas*, dirigée contre la police et les agents provocateurs qui faisaient tomber les têtes de Didier, Caron, Berton, les quatre sergents de la Rochelle.—*Le Dieu des bonnes gens*, expression calme et douce du Déisme, animée d'ailleurs par le patriotisme.—*Brennus*, allusion à la gloire de nos armes.—*Si j'étais petit oiseau*, ode gracieuse et touchante, qu'il serait curieux de comparer avec le *Vœu* de V. Hugo ; l'une tendre et affectueuse, l'autre rêveuse et passionnée; Béranger désire chanter pour les autres, V. Hugo dans son *Vœu* ne pensait-il qu'à lui :

Si j'étais la feuille que roule, etc. ?

—*Daignez sourire aux chansons d'un Vieillard*, apologie de ses chants. — *Mathurin Bruneau*, satire mordante contre la Royauté.—*Cinquante écus de rente*, excellente plaisanterie.—*Le Retour dans la Patrie*, poësie dont le titre indique assez le sentiment, pleine de mouvement.—*Le Ventru*, *les Missionnaires*, *l'Enrhumé*, etc., continuent le feu roulant dirigé contre la Restauration.—*La Faridondaine*, double *Halte-là*, plaisanterie malheureusement trop vraie, contre le système des interprétations.—*La Sainte Alliance des Peuples*, appel pacifique à l'union de la race humaine, à la Liberté, à l'Egalité.

—*Le Champ d'Asyle*, ode magnifique, l'une des plus belles. —*Les Enfants de la France*, appel énergique à la Patrie qui s'endort.—*Les Rossignols*, romance tendre et mélancolique, un petit chef-d'œuvre de sentiment.—*Les étoiles qui filent*, douloureuse élégie, inspirée par une superstition poëtique.—*Le Temps*, *Ma lampe*, toutes gracieuses, toutes sensibles, et qui orment un singulier contraste avec la chanson presque impie

dont les traits spirituels et les coups de fouet sont mis dans la bouche du *Bon Dieu*.—Les regrets nobles et patriotiques du *Vieux Drapeau*, résument toute l'irritation des soldats de l'empire et annoncent le prodigieux effet que produisirent les nobles couleurs, en 1830.

Mon cher Dupont, est un trait de courage ; *Christophe*, une épigramme burlesque contre les alliés.—*Louis XI*, offre un contraste coloré de la vie paisible des champs et des formidables angoisses du Tyran.—*Les deux Cousins*, peignent en vers touchants et frondeurs les revers des grandes dynasties, l'inconstance des hommes : Napoléon II et Henri V. *L'Orage*, qui deviendra la ronde de nos enfants, leur apprendra nos désastres et les fera réfléchir sur l'avenir.—" *Le cinq Mai*, est une chanson de génie," a dit Tissot ; et c'est là que Béranger a, en effet, résumé les images poëtiques les plus grandioses prodiguées par Byron, V. Hugo, Lamartine et C. Delavigne ; c'est là que lui-même s'est montré le plus érudit, le plus harmonieux, le plus original, et certes, le plus grand des poëtes du siècle.

La préface de 1825 est modeste et satirique tout à la fois."

Il est à regretter que Philippe n'ait pas eu le temps de poursuivre son analyse. Nous aurions eu son sentiment sur les derniers recueils de Béranger, recueils supérieurs encore, comme mérite littéraire et comme portée politique, philosophique et religieuse, à ceux que Philippe avait sous les yeux quand il faisait l'étude qui précède. A défaut d'un jugement écrit de sa main sur l'ensemble de l'œuvre du poëte national, on nous permettra de placer ici quelques détails que nos propres souvenirs et nos entretiens avec la mère de Philippe nous fournissent, et qui montrent toute l'influence qu'a eue sur lui cette poësie vraiment française.

" Dès le berceau, Philippe chantait les odes patriotiques de Béranger qu'il appelait : *Les chansons*. A 9 ans, il revenait du cimetière de l'Est, recueillant dans sa mémoire, parmi les souvenirs que tant de noms inscrits sur les tombes, avaient évoqués, le nom de *Béranger* pour lui inséparablement lié au nom de Manuel. Il murmurait :

............Pour honorer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier !......

De retour à la maison, il prend une plume et d'abondance de cœur, il célèbre, à sa manière, l'amitié de ces deux hommes :

Sur les débris de la Patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux......

Cette composition remarquable par le sentiment et l'âge de l'enfant, semble avoir déterminé sa vocation. Il ne passa plus un jour sans *écrire*. Ses pensées, ses affections, ses lectures, tout ce qui se présente ; il s'exerce à la parole, à l'improvisation,... jusqu'au moment où il a l'ambition de faire un jour un ouvrage utile à sa patrie, d'ajouter un nom de plus aux noms qu'elle jugera dignes de souvenir, et il supprime les essais imparfaits, incomplets, par lesquels il se prépare consciencieusement.... La révolution de 1848 éclate ; il pense à l'ami du chansonnier :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Et Philippe se lance dans l'action, et devient journaliste.... en attendant qu'il puisse chanter :

Jour de triomphe éclairez l'univers.

Mais ce jour ne vint pas pour lui. Dans l'exil, quoique souvent découragé, il revenait à ses anciens travaux ; il étudiait, il amassait des matériaux, mais il s'épuisait en efforts inutiles pour amener l'*Union*, l'*Harmonie*, parmi les membres brisés de la proscription.

Il lui revenait un refrain de Béranger :

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien......

"Non, Béranger, l'homme ne peut pas dire, sans se mentir " à lui-même, qu'il n'est rien et encore moins que Dieu l'a " créé pour être *Rien*. Au contraire, Dieu l'a créé pour " devenir une des plus grandes puissances célestes. Un " accident s'est opposé à son développement, mais ce mouve- " ment rétrograde dans l'Eternité que l'on appelle *Temps*, ne " l'empêchera pas d'atteindre à ses belles destinées, quand la " perfection, dont il s'était écarté, sera de nouveau atteinte, " au moyen de la Perfectibilité."

Et le chansonnier en avait le pressentiment :

Ah ! mon âme, je m'en doutais.

Ne dit-il pas modestement :

Je ne suis qu'un ver luisant ;
Mais je rends la nuit moins sombre ?"

Béranger, né, comme il nous l'apprend lui-même, *dans ce Paris*, PLEIN D'OR ET DE MISÈRE, en *l'an du Christ mil-sept-cent quatre-vingt*, est mort à Paris, le 16 juillet 1857, âgé de 77 ans. L'éclat des obsèques officielles qu'on lui fit et qui contrasta si péniblement avec la dignité des funérailles de son ami Lamennais, est encore trop présent aux esprits pour que nous y insistions.

NOTE (*g bis*).

L'ENFANCE DE PHILIPPE.

PAGE 14 : " Nul ne t'a fait brave, nul ne t'a fait " dévoué."

"Tous les enfants sont des idoles pour leurs parents; peu d'enfants ont été aussi heureux, vous le savez, mon cher Auguste, que Philippe; comblé d'autant d'éloges et de caresses, et par un plus grand nombre de personnes. Souvent cette adoration les gâte; pour lui, au contraire, je crois que c'est là ce qui a le plus contribué à lui inspirer le sentiment du devoir et le dévouement, même au prix du sacrifice.

Agé de cinq ans, il demandait à faire *sa prière* avant d'aller dormir.—" Et pourquoi," lui demande un oncle qui se plaisait à le taquiner, " qu'as-tu donc à demander au Bon Dieu, qu'est-" ce qui te manque ?"—" Je sais qu'il ne me manque rien," répond Philippe, " je ne dis pas qu'il me faut de plus; mais je " veux prier Dieu pour qu'il m'aime, pour qu'il donne à " Maman tout ce dont j'ai besoin, et pour le remercier."

A quelque temps de là, un soir de carême, comme à l'ordinaire, la famille était réunie en nombre dans la chambre de la bisaïeule, et l'on échangeait des plaisanteries amicales sans suite. La grand-mère, au coin du feu, lisait l'Evangile à haute voix pour trois arrière petits enfants qui écoutaient attentifs la mort de Jésus-Christ. Un des jeunes oncles de Philippe lui frappe sur l'épaule :—" Que dis-tu de cela, toi ?"—" *Moi, moi!*" s'écrie Philippe, "*j'y étais, j'y étais, et cela m'a fait tant de* " *peine!*" et il se mit à pleurer.—"Aurait-il donc la prétention " d'avoir assisté à la Passion de notre Seigneur ?"......

Il était vrai; sa vive mémoire lui rendait présents les amis absents, les lieux qu'il avait parcourus, tout ce qui s'était passé sous ses yeux; et son imagination l'identifiait avec ses lectures, comme s'il eût pris part aux événements mémorables, comme s'il eût vécu avec les grands hommes dont le caractère lui était sympathique.

Il avait dix ans : j'hésitais à me charger d'une responsabilité dont je prévoyais tous les inconvénients.—" Mère si nous " ne voulons rendre service qu'à la condition de ne pas nuire à " nous-mêmes, n'est-ce pas là ce qu'on appelle égoïsme ?"

Et toujours il me seconda dans tous les devoirs, dans tous les soins pieux, souvent pénibles, avec une effusion de cœur; mais vous avez pu juger le tendre respect et la reconnaissance qu'il avait voués à ses parents, tout en se réservant cette indépendance morale que je lui avais ménagée avec tant de sollicitude et dont il sentait si bien le prix.—" Quelle différence de " moi aux autres enfants," me disait-il souvent dans son enfance; " comme je suis plus heureux, comme je suis plus

"libre !" Il avait près de vingt ans lorsque vous vous êtes liés d'amitié, et vous savez l'austérité de sa vie, toute d'abnégation et d'affection.

Un de ses jeunes parents venait d'être reçu bachelier-ès-lettres ; il racontait *qu'après* l'examen, un professeur, pour l'éprouver, lui posa des questions excentriques, insidieuses, entre autres :—"Vers quel point du ciel apparut la *croix lumineuse* qui détermina la conversion de Constantin, et lui donna ainsi la victoire et l'empire ?...." Le jeune Bachelier avait fait une réponse évasive, et le professeur bienveillant s'était contenté de sourire. Philippe, agé de 13 ans, se mit à réfléchir :—"Mais "je voudrais bien savoir à quelle heure cette vision, et com- "ment était situé le champ de bataille et la disposition des "troupes...... Sans doute, les légions chrétiennes, protégées "par Constance, arboraient à leurs enseignes des croix, des "devises, symboles de leur foi.—Ce *signe lumineux*, ce ne fut "pas précisément *un miracle*, mais un *mirage*—et ce n'est pas "moins beau."

NOTE (*h*).

QUESTIONS D'HISTOIRE.

PAGE 17 : "On étudie dans la chute de la féodalité "militaire, les symptômes de la chute de la féodalité "financière." (*h*).

PHILIPPE ne partageait pas l'erreur de ceux qui croient le régime féodal terminé en 1789. Avec tous les Socialistes, il reconnaissait, au contraire, que la féodalité est arrivée de nos jours, par la domination presque universelle du Capital, à son suprême développement. Chargé en 1845 de faire, au sein de notre réunion, un Cours d'histoire, il avait divisé tout le passé de l'Humanité en trois grandes périodes caractérisées par la prédominance des Castes de Famille, des Castes de Patrie et des Castes de Propriété. Nous publions à la fin de cet Appendice ce qui reste des notes qu'il avait réunies pour faire ce Cours. Nous y renvoyons le lecteur.

NOTE (*i*).

LE GROUPE SOCIALISTE.

PAGE 18 : "Entraînant le 15 Février, dans cette "action, notre groupe socialiste (*i*), en dépit, etc."

"LE 24, jour de triomphe et pourtant jour d'angoisse, Philippe rentra pour peu de temps ; il était triste, malgré l'animation de

tant d'émotions diverses. —" Nous l'avons emporté, un
" gouvernement provisoire est nommé.... C'est pendant ces
" journées que j'ai senti le vide que laissent pour moi la mort
" de Jules et le départ d'A...... Si l'œuvre commencée
" n'eût été ainsi brisée, l'élite de la jeunesse se serait réunie
" à nous. Nos travaux, à peine ébauchés et brusquement
" interrompus, auraient été suivis avec ordre et complétés par
" tant d'aptitudes diverses.... J'allais amener à nos réunions
" Ch. B......, A. L......, et par la suite A. V.... et A.
" M......., qui nous auraient donné le concours de jeunes
" gens, tous élevés pour de sérieuses études, appartenant aux
" familles les plus honorables. A...... y aurait attiré les
" jeunes artistes, les ouvriers intelligents; par Jules, tant
" d'étudiants et tant d'autres, que leurs idées républicaines et
" leurs ardentes aspirations vers un progrès social, nous
" auraient ralliés.... Plus de 3,000 jeunes gens, dévoués,
" désintéressés, mus par un même principe, auraient marché
" comme un seul homme. Nous aurions arboré l'étendard de
" la Démocratie religieuse, nous l'aurions planté sur notre
" barricade, et nous aurions porté à l'Hôtel-de-Ville Lamen-
" nais et Pierre Leroux. Le gouvernement provisoire, sous
" leur inspiration, aurait réalisé les progrès que nous espérons
" des réformes qui vont être demandées, peut-être promises.
" Mais rien de tout cela ne s'est fait, que se fera-t-il dans
" l'avenir? Cet avenir qui doit amener le règne de la Justice
" et de la Vérité, le verrons-nous? est-il si proche? En
" regrettant les amis dont le secours me manquait, en me
" retrouvant isolé au milieu de cette foule confuse, ivre de son
" triomphe.... je les ai laissés entrer à l'Hôtel-de-Ville, je me
" suis senti seul, et je suis revenu vers toi."

NOTE (*j*).

LETTRE DE JULIAN HARNEY.

Page 20: " Harney est retenu au lit par la maladie, " et il adresse l'expression de ses regrets à la mère et " aux amis de Philippe. Voici sa lettre *(j)*:"

" Dear Asplet,

"I have written these words in bed, as you know. They but feebly and imperfectly express my regard for Philippe Faure, and my grief for his loss.

" G. Julian Harney."

7, Royal Square,
January 15th, 1856.

"TO THE MOTHER & FRIENDS OF MY DEAR DECEASED FRIEND:

PHILIPPE FAURE.

"Slowly recovering from severe illness, I am startled and shocked by the astounding and mournful intelligence of the untimely death of my poor dear friend, Philippe Faure. I loved him as a brother. To me he was more than a brother by blood, he was a brother of the heart. Never can I forget his generous devotion, tested and proved at a moment of peril, when I had but few friends and many enemies. My grateful recollection of his conduct on that occasion can never cease while memory endures. As a patriot, Republican, social reformer, worker for the redemption of Humanity, and, lastly, a proscrit patiently bearing the pains of exile, his conduct presented an example of which his countrymen may be proud. His love and attention to his now unhappy Mother, she alone can do justice to. My heart's sympathy for her in her most afflicting bereavement. It is a sore addition to my grief that, still unable to leave my room, I cannot mingle with his *concitoyens* who will pay the last tribute of respect to the remains of my dear friend. Still, let me, through these feeble words, testify, however imperfectly, my love for Philippe Faure, and mingle my tears with yours over his grave. He lived and laboured for the Republic, and in exile for the Republic he died. The homage of his brother Republicans proclaims his virtues and honours his name and memory.

"G. JULIAN HARNEY."

7, Royal Square, Jersey,
January 15th, 1856.

(NOTE *j bis*).

APPRENTI—COMPAGNON—MAITRE.

PAGE 21 : "Philippe revint à Jersey le 3 Août "1854. Il y apprit la profession de compositeur à "l'Imprimerie UNIVERSELLE."

APPRENTI MENUISIER ET COMPAGNON DU DEVOIR.—Le père Nantais fut son maître en l'état de menuisier, et le reçut Apprenti, puis Compagnon de son Devoir.

COMPAGNON TYPOGRAPHE.—"Je, soussigné, certifie que "M. Faure (Amédée Philippe), né à Châlons-sur-Marne, "(France), le 14 Décembre 1823, a fait chez moi son appren-

" tissage de typographe, et a travaillé ensuite dans mon " imprimerie, comme compositeur, jusqu'à ce jour.

" Fait à Jersey, le 2 Novembre 1855.

(signé) " ZENO SWIENTOSLAWSKI."

MAITRE MAÇON.—" *A Madame Ve. Faure, née Virginie Didier.*

" Madame et très-chère Sœur,

" Pénétrés de la profonde douleur que vous cause la mort " prématurée de notre T.·. Ill.·. et bien-aimé F.·. Philippe " Faure, nous demandons à mêler nos larmes aux vôtres. En " ce deuil qui vous frappe si cruellement, comme il frappe la " grande Famille Maçonnique dont nous faisons partie, nous " sentons que toutes paroles de consolation seraient impuis- " santes. Nous ne pouvons que rappeler ici les rares " qualités du tendre fils que vous avez perdu, du frère dévoué " dont la mémoire vivra constamment dans nos cœurs. Son " caractère enthousiaste et calme à la fois, sa tournure d'esprit " sérieuse et poétique, son langage conciliant et ferme, sa " rectitude de jugement dans les circonstances difficiles, avaient " rendu son concours précieux à l'œuvre que nous poursui- " vons. Aussi son entrée dans notre Ordre fut pour nous une " grande joie ; c'est à lui que nous fûmes redevables des adhé- " sions dont notre Ordre a le plus droit d'être fier.

" Croyez donc bien, Madame et T.·. C.·. Sœur, que la " mémoire de notre cher Philippe ne périra jamais parmi nous, " et veuillez agréer les sentiments d'amitié respectueuse et " fraternelle avec lesquels nous restons vos bien dévoués " FF.·.

" J. PH. BERJEAU, 95.·.—BANDSEPT, 94.·.—
"T. M. DUCHÉ, 95.·.—E. CHEVASSUS, 94.·.—T. MATHIAS,—
TARAUT,—L. VASBENTER."

NOTE (*k*).

LA TOMBE DE RABAN.

PAGE 22 : " ..... la Vérité religieuse que nous por- " tions en commun et que nous avons cherché à servir, " chacun selon sa nature." (*k*)

" N'OUBLIONS pas que si nous n'avions pas dû être sujets à " la mort, nous ne serions pas nés. La mort n'est dans la vie " physique qu'une conséquence pure et simple de la naissance.

" Ce n'est pas la mort qui devrait étonner dans cette vie, c'est " la naissance. Ce premier pas est bien plus mystérieux et " plus inexplicable que le dernier."

" *L'âme* s'épure aux rayons de l'intelligence ; qu'elle parvienne à comprendre que naître et mourir ne sont que la manifestation de ce mouvement mystérieux qui porte de l'Immensité à l'Espace et de l'Espace à l'Immensité, de l'Eternité au Temps et du Temps à l'Eternité ; pour elle alors la Naissance et la Mort ne seront plus autre chose qu'un changement d'état, un passage de l'état d'Essence à celui de Nature ou de l'Etat de Nature, à celui d'Essence."

Solidarité, renaissance, pour achever dans l'avenir l'œuvre commencée, qui ne réussira qu'autant que ses héros et ses martyrs persisteront à la conduire avec l'aide de la Providence, tels furent les sujets d'entretien et les consolations au lit de mort de Raban ; celui-ci se montra plein de confiance, et témoigna la plus tendre amitié à Philippe, qui ne le quitta point."

NOTE (*l*).

L'HISTOIRE RELIGIEUSE.

PAGE 26 : " L'histoire du vieux monde, ce long " martyrologe du peuple exploité, abruti, égorgé, par " les religions, les monarchies, et le parasitisme (*l*), " etc."

NOUS croyons devoir placer ici le début du cours d'histoire de Philippe Faure :

ADAM.

" Les écrits des Théosophes, à peu près nos seuls documents sur les premiers temps de l'histoire, s'occupent tous, dès l'abord, de la Création, et l'histoire de la Terre n'est qu'une suite, un développement de l'histoire du Monde. L'homme lui-même, est un petit monde. L'homme est fait à l'image de Dieu, et comme lui, la nature manifeste le Créateur. L'histoire, pour être complète, embrasse donc la Création, ses rapports avec Dieu, et la mission de l'homme sur la terre. Ne croyez pas, cependant, que j'aie autant de systèmes religieux et scientifiques à vous exposer que d'écrits à consulter. Je n'ai pu encore examiner tous les livres sacrés des anciennes Théocraties, mais les cosmogonies des Indiens, des Egyptiens, des Chinois, des Scandinaves et des Hébreux, concordent parfaitement, et l'on peut, sur certains points, y rapporter celles des Phéniciens, et par suite celles des Grecs.

Il nous suffit donc de connaître la Genèse, pour avoir une idée précise des opinions des anciens sages sur la formation de l'Univers.*

"Dans le principe, Dieu, l'Etre des Etres, avait créé en "virtualité l'existence des Cieux et l'existence de la Terre."

COSMOGONIE.

"Il semble étrange à beaucoup de voir les anciens théosophes, à la fois pontifes, législateurs et historiens de leurs peuples, ouvrir les annales de l'Humanité en racontant la création du monde. A quel but ? En quoi la formation des êtres a-t-elle rapport avec les événements qui ont signalé l'existence du genre humain ? Et d'abord, comment peut-on connaître les phases de la création, à laquelle nul n'assistait, de l'aveu même de tous ces théosophes, forcés de recourir à la Révélation Divine, pour nous donner quelques notions incomplètes et dont il est pour ainsi dire impossible de vérifier l'exactitude ? Les philosophes vous répondront que les faits ne sont pas isolés ; que les événements s'enchaînent dans la vie de l'Humanité comme dans celle de chaque individu. Pour comprendre l'histoire, il faut donc étudier l'enchaînement des actes de l'Humanité, leur moralité, leur cause et leur but ; il faut remonter à l'origine des hommes, rechercher d'où sort le genre humain, d'où sortent les sociétés ? Ce qui revient à se demander comment a été créé l'homme et avant l'homme, la terre qu'il habite et dont il semble résumer en lui la vie, dans ce qu'elle a de plus élevé. Ces recherches conduisent nécessairement à parler des hypothèses sur la création du monde et sur le Créateur, pour pouvoir se rendre compte de la formation des êtres qui nous entourent ; et ces hypothèses, inspirées par une religieuse révélation de l'espèce des êtres, et vérifiées autant que possible par la science, analysant les vestiges du passé, ces hypothèses se retrouvent sous le nom de cosmogonie, au début de tous les écrits hériographiques de l'antiquité, nos premiers documents historiques.

L'examen attentif des modifications qui s'opèrent de nos jours à la surface du globe terrestre sert de point de départ aux savants pour s'expliquer les transformations qui nous ont précédés, et dont nous retrouvons les traces sur les flaucs des montagnes ou dans l'intérieur des mines. On remonte ainsi, d'analogie en analogie, et toujours en s'appuyant sur l'observation de faits incontestables, jusqu'aux premiers âges du

---

* Je ne me servirai pas de la traduction ordinaire de Moïse, trop matérialisée, mais de celle d'un homme à qui la science des langues orientales a puissamment aidé à trouver le sens allégorique, caché dans la lettre du Beræshith (Fabre-d'Olivet).

monde. C'est ainsi que, sans avoir assisté à la création, on parvient à se faire une idée de sa marche générale ; idée sans doute fort incomplète et fort obscure, mais que chaque découverte scientifique doit rendre plus nette et plus exacte.

Le but des études cosmogoniques, c'est de se rendre compte de la nature de l'homme et de sa mission sur la terre. Ces études inutiles et fastidieuses pour ceux qui croient les hommes isolés, sans lien moral entre eux, sans autre relation avec la nature que pour la satisfaction des instincts, ces études nous sont donc indispensables, à nous qui ne lisons pas l'histoire pour amuser une stérile curiosité. Nous voudrions découvrir dans les faits accomplis la notion de l'avenir ; nous voudrions savoir où va le genre humain ; nous examinons dans ce but, quelle direction il a suivie jusqu'ici. Commençons dès lors par tâcher d'apercevoir son point de départ, malgré l'éloignement et l'obscurité.

Il a été donné à peu d'hommes de discerner l'ordre de la création à travers le chaos.

"Avant la naissance du monde...." ainsi débutent les anciens théosophes, et malgré le ridicule ou l'anathème jeté à la fois par la science et la superstition sur ces études, nous essaierons de pousser nos recherches jusque dans cette phase de l'existence où

Le monde, l'univers, tout, la nature entière,
Etait ensevelie au fond de la matière,
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem græci dixere chaos, rudis indigestaque moles.

Racine a résumé dans ces vers admirables de la comique tirade de l'avocat des *Plaideurs*, les descriptions du chaos faites par Moïse et par Ovide. Le pontife Israëlite et le poète Romain s'accordent dans leur description."

DE L'HISTOIRE.

1ère Question.—*Définition de l'Histoire, son objet.—Grandes divisions et périodes les plus remarquables de l'histoire universelle.*

"L'histoire est le récit des événements passés ; pour être claire et intéressante, elle doit présenter les causes et les conséquences des faits qu'elle raconte, et l'on peut tirer de sa lecture d'utiles enseignements pour juger les faits qui se passent devant nos yeux. Elle a pour objet de nous faire

connaître les générations qui ont passé sur la terre avant nous; elle doit nous instruire des mœurs, des coutumes, des loix des peuples ; raconter avec impartialité les divers rapports qu'ils ont eus entre eux ; dire les travaux des grands hommes, leurs crimes ou leurs grandes actions ; elle doit signaler les progrès des connaissances humaines ; les transformations subies par l'Etat Social. Enfin elle doit s'occuper de l'influence des croyances religieuses et philosophiques dans chaque siècle, et déterminer les variations et les différences des idées intellectuelles dominant aux diverses époques.

Il y a plusieurs manières de diviser l'histoire. Bossuet compte douze époques. D'autres parlent des sept âges du monde. Ordinairement on se sert de la division en : Histoire Ancienne, Histoire du Moyen-Age, Histoire Moderne.

L'histoire ancienne s'arrête à la destruction de l'empire romain d'Occident par les Barbares du Nord ; on place le terme de l'histoire du Moyen-Age à la prise de Constantinople par les Turcs.

L'histoire ancienne, à partir du Déluge, peut être divisée en trois grandes périodes :

1o Les Temps Héroïques, où les faits allégoriques ne peüvent être distingués des faits réels, où les grands hommes sont tous Dieux ou demi Dieux, et dont la poësie et la tradition nous ont transmis le souvenir.

Il est très difficile d'établir l'époque précise de démarcation entre deux périodes d'histoire. Lorsque nous trouvons les loix de Lycurgue contemporaines de la fondation de Carthage, lorsque la fable de Romulus, les exploits d'Aristomènes, les loix de Solon sont à peu près de la même époque, comment déterminer l'histoire et l'allégorie ? L'histoire n'est positive qu'à partir du moment où elle est écrite ; et, comme on peut jusqu'à un certain point contester aux écrits hiérographiques la réalité des faits que l'on croit y trouver, on pense que cette dernière époque ne doit s'arrêter qu'à Hérodote.

2o Après Hérodote, l'histoire nous retrace les luttes des peuples pour la domination ; les guerres continuelles de peuplade à peuplade, de nation à nation, sont le caractère distinctif de cette époque, où des nationalités distinctes se constituent en Europe. La forteresse de Rome parvient à soumettre les peuples et les rois.

3o La mission de Jésus-Christ, la stabilisation de l'empire romain, commencent la troisième période. Les peuples anciens, énervés par le luxe, abrutis par le sauvage despotisme de leurs souverains, déchirés par l'anarchie militaire, livrés à la démoralisation que le matérialisme toujours croissant avait amené à sa suite, tombent aux mains des peuples barbares, indisciplinés, mais plus jeunes dans la vie sociale.

L'Histoire du Moyen-Age aussi peut se diviser en trois périodes.

1° D'abord les Barbares vainqueurs se disputent et s'arrachent les lambeaux de l'empire. Le Christianisme, persécuteur aussitôt qu'il triomphe, détruit et remplace le Polythéïsme. Clovis et Charlemagne tentent de constituer l'Europe; mais leurs successeurs, contraints de lutter contre la désorganisation à l'intérieur, contre deux peuples guerriers et de croyances différentes, à l'extérieur, laissent écrouler l'édifice que ces deux grands hommes avaient essayé d'élever. En même temps, les guerriers qui s'étaient partagé les terres des vaincus veulent tous se rendre indépendants de leurs chefs. C'est alors que le Christianisme, enrôlant sous ses drapeaux les Normands, sectateurs d'Odin, les oppose aux Musulmans, ces fanatiques ennemis du nom chrétien. La Féodalité s'établit, règle les rapports des vassaux avec leurs suzerains. La France, l'Allemagne, l'Angleterre voient leurs dynasties renversées.

2° Hugues-Capet, le représentant de la Féodalité, monte sur le trône de France, et avec lui commence une seconde période, pendant laquelle les souverains s'efforcent de centraliser les masses de volontés diverses agglomérées sous leur domination. La civilisation est livrée à des oscillations qui la mettent souvent à deux doigts de sa ruine; telles que les invasions répétées des enthousiastes sectateurs de Mahomed, la farouche croisade contre les Albigeois, qui étouffa la Langue-d'Oc; et les guerres des Guelphes et des Ghibelins, qui arrêtèrent l'essor de l'Italie, et maintinrent l'anarchie en Allemagne. La terrible lutte de la Puissance Impériale contre la Papauté, fatigua l'Europe, et empêcha ces deux pouvoirs de réaliser la pensée de Charlemagne, qui avait cru consolider son nouvel empire par leur union.

Mais ces secousses ne purent empêcher les efforts des rois de France, les Croisades, et l'affranchissement des Communes, de porter leurs fruits.

3° Dans la troisième période, les Rois parviennent, par la ruse ou la force des armes, à réduire leurs grands vassaux. Les villes renversent les coutumes féodales, et commencent à compter dans l'Etat. Les travaux des moines amènent des découvertes scientifiques importantes. Les peuples affranchis, éveillés par les chocs et les luttes des princes et des rois, commencent à s'occuper d'idées intellectuelles. L'invention de la poudre à canon change l'art de la guerre. L'imprimerie donne un immense moyen de communication à la pensée. Le dernier débris de l'empire Romain s'écroule devant une nouvelle invasion de Barbares. Les Turcs s'établissent en Europe.... mais bientôt une nouvelle route pour les Indes, un nouveau continent, sont découverts. La religion Chrétienne est divisée par un schisme terrible qui jette au jugement des laïques les questions théologiques jusqu'alors soigneusement enveloppées par les arguties de l'Ecole.

L'esprit humain prend un nouvel essor; la Barbarie est définitivement vaincue.... et l'Histoire Moderne commence.

Depuis le schisme de Luther, l'Histoire a présenté trois phases.

1o Dans la première, les querelles religieuses et politiques ont enflammé tous les esprits ; la Féodalité se débat sous le joug, et cherche à retenir le pouvoir que lui enlève la Royauté secondée par la Bourgeoisie.

2o La paix de Westphalie apaise les guerres religieuses, et la Noblesse, à la cour de Louis XIV, abdique toute indépendance.

La Royauté absolue commande en Europe; mais qu'elle se hâte de jouir. A deux fois, ses représentants montent sur l'échafaud, après jugement....

3o Les Révolutions renversent le trône et l'autel, remplacent la Noblesse par la Bourgeoisie, jettent l'Europe dans une voie de réformes qu'elle veut en vain éviter, et introduisent dans l'état social un nouveau pouvoir.... LE PEUPLE."

NOTE (*l bis*).

L'ÉCLAIREUR.

PAGE 37 : "*Coup d'œil sur la situation de la France* "*et de l'Europe.* A PIERRE LEROUX, rédacteur en "chef de *L'Eclaireur du Centre (l).*"

M. VICTOR BORIE, l'ancien rédacteur de *l'Eclaireur*, ayant quitté ce journal, Pierre Leroux en prit la direction, et étendit sa publicité à tous les départements du Centre. Le numéro du 1 Mai 1847 annonça ce changement aux abonnés. On lit dans ce numéro, après un article où se trouve commentée l'éloquente prière des condamnés de Buzançais : "Grâce, "messieurs les Bourgeois!" la Correspondance Parisienne qu'on vient de voir en tête du "Journal d'un Combattant de Février," et qui inaugurait la collaboration de Philippe à l'*Eclaireur*.

NOTE (*m*).

M. DE LAMARTINE A MACON.

PAGE 76 : "Le discours de M. de Lamartine, pour "être plus positif, plus actuel que ses discours de "Mâcon (*m*), n'en éclipse pas moins ceux de la plupart "des orateurs."

Philippe écrivait, dans sa Correspondance Parisienne de l'*Eclaireur*, le 31 Juillet 1847 :

" Je ne vous parle pas du discours de M. de Lamartine " à Mâcon ; il a produit ici beaucoup d'impression ; il décrit " admirablement la situation de la monarchie constitution- " nelle ; on regrette seulement que l'éloquent poète n'ait pas " jugé à propos d'examiner aussi la situation du Peuple, celle " des classes ouvrières, et qu'il n'ait pas abordé en public la " question, dès longtemps soulevée par lui, de la réforme " sociale, comme il a su traiter la question religieuse, et " proclamer la liberté des sectes."

NOTE (*n*).

LA CIRCULAIRE DU 3 MARS 1848.

Page 79 : " Espérez, crierai-je aux Italiens, espé- " rez ; sous le gouvernement de la France, il y a la " France qui salue avec l'ivresse d'une sainte joie le " drapeau de la régénération italienne !" (*n*)

" Espérez !" criait M. de Lamartine aux Italiens le 29 Janvier 1848, " espérez ; sous le gouvernement de M. Guizot, " il y a la France radicale, dont le devoir est de régénérer " l'Italie, de rallier les mécontents du monde entier ; et de " se mettre à la tête de cette colonne incendiaire !"

Les Italiens entendent la voix de M. de Lamartine ; ils continuent, à Naples, le mouvement commencé quinze jours avant en Sicile ; ils font de ce mouvement une révolution qui, gagnant bientôt la France, y fait tomber le gouvernement de Louis Philippe, et porte M. de Lamartine à la place de M. Guizot ; et trente-deux jours après cet appel à l'insurrection, que l'événement a suivi de si près, M. de Lamartine, ministre de la *France Radicale* devenue la République Française, écrit cette trop fameuse Circulaire du 3 Mars 1848, dans laquelle il ne parle plus ni de régénérer l'Italie ;—l'Italie au contraire bien qu'encore en armes, bien que menacée déjà par l'Autriche, est remise en question : " Si, dit la Circulaire, si l'heure de la " reconstruction de quelques nationalités opprimées en Europe, " ou ailleurs, nous paraissait avoir sonné dans les décrets de " la Providence, etc. ;"* —ni de rallier les mécontents du

* Les passages guillemettés sont exactement reproduits d'après la Circulaire que tous les journaux du temps ont publiée. Nous n'avons point attendu l'événement pour dénoncer la tendance réactionnaire de cet acte ministériel ; cinq jours après, le 8 Mars 1848, Jules Leroux en fit ressortir toutes les funestes conséquences dans une brochure : Qu'est-ce que la République ?

monde entier : — " La France ne fera point de propagande " sourde ou incendiaire chez ses voisins ; " ni, et bien moins encore, de se mettre à la tête d'une colonne incendiaire ;— la Circulaire, loin de là, ne semble écrite que pour "*faire entrer " la République Française dans la famille des gouvernements " institués comme une puissance régulière*, ET NON COMME UN " PHÉNOMÈNE PERTURBATEUR DE L'ORDRE EUROPEEN ! "

On sait, en effet, comment les soldats de la République provisoire de M. de Lamartine, après avoir en Juin rétabli à Paris l'ORDRE EUROPÉEN, allèrent, sous Cavaignac et sous Louis Bonaparte, *rétablir* à Rome ce même ORDRE, que les Autrichiens avaient *rétabli* à Novarre, et que les Russes devaient bientôt *rétablir* aussi à Bude et à Pesth !

O puissance de la machine gouvernementale ! Le chantre éloquent du progrès, l'historien révolutionnaire, porté au faîte de cette machine, mais entraîné par elle, au lieu d'être, selon sa belle expression, un *instrument d'idées*, n'aura été qu'un instrument de réaction, et aura, en quelques mois de sa République, plus nui au progrès que M. Guizot en quinze années de Monarchie !

NOTE (*n bis*).

VOYAGE DE PIERRE LEROUX A PARIS.

PAGE 99 : " Voici, mon cher Auguste, (*n*) des renseignements, etc."

EN l'absence de Pierre Leroux, qui était allé avec Desages à Tours et à Paris, soumettre aux personnes sympathiques à notre œuvre de Boussac le plan d'UNE COLONIE AGRICOLE FONDÉE SUR UN PRINCIPE NOUVEAU DE SUBSISTANCE, les Correspondances de Philippe étaient envoyées à Auguste Desmoulins. Ce fait explique comment, dans la suite de son " Journal," l'auteur s'adresse à nous personnellement.

NOTE (*o*).

LETTRE DE LOUIS BLANC.

PAGE 101 : " Louis Blanc, comme tu penses, s'est " montré satisfait de ces énergiques dispositions de la " jeunesse et du peuple."

" Londres, le 20 Août, 1857.

" MADAME,

" JE ne me rappelle pas le fait que vous mentionnez dans votre lettre ; mais, puisque votre pauvre fils vous l'a raconté, rien de plus certain.

« Quel témoignage pourrait manquer à la mémoire de Philippe Faure, quand vous avez ceux d'hommes tels que Lamennais, Pierre Leroux, Kossuth, Victor Hugo. Vous me demandez le mien, cependant. Ah ! c'est du fond du cœur, Madame, que je vous le donne. Bien que j'aie connu Philippe Faure trop tard pour être au courant de tous les faits qui honorent sa vie, je l'ai connu assez pour pouvoir rendre hautement témoignage de la noblesse de son caractère, de la bonté de son cœur, de la fermeté de ses principes, et de la douceur de son commerce.

« Vous savez, Madame, combien je m'étais attaché à lui. La nouvelle de sa mort, hélas ! si prématurée, m'est venue au cœur comme une flèche, et je l'ai pleuré comme j'eusse pu faire d'un ami de vingt ans. Quelle consolation pour vous, Madame, que le souvenir de tout ce qui a rendu si longue une vie en apparence si courte !.... Mais une mère qui a perdu son fils s'est-elle jamais consolée ?

« Adieu, Madame ; agréez l'expression de mon bien sincère et bien respectueux attachement.

« LOUIS BLANC."

NOTE (*p*).

LE BANQUET SOCIALISTE DE LIMOGES.

Page 107 : « Pourquoi l'ordre avait-il été donné de « nous arrêter à Limoges, si nous nous rendions au « banquet (*p*) ?"

L'Eclaireur, ce journal socialiste dans lequel Philippe fit ses premières armes, courut en Janvier 1848 le danger d'être suspendu. Voici comment :

L'*Eclaireur* avait, à Limoges, beaucoup d'amis. Ces amis organisèrent un banquet dont les apprêts attirèrent l'attention du gouvernement. Pierre Leroux devait le présider ; il reçut presque au moment de partir pour Limoges, un avis qui l'en détourna. Jean Reynaud, qui lui donnait cet avis, lui écrivait que M. Duchâtel avait résolu d'en finir avec la propagande socialiste ; que ce ministre avait dit : « Il n'est « que temps de sévir contre ces doctrines, sinon nous aurons « bientôt douze millions de Communistes !" qu'enfin les poursuites récemment commencées contre Cabet n'étaient que le prélude de ces mesures, et que si Pierre se rendait à Limoges, il y serait certainement arrêté.

C'était, on le voit, la question de l'action qui se posait le 1 Janvier 1848, comme elle allait se poser le 15 Février. Pierre la résolut alors comme il devait la résoudre plus tard. La

perspective d'une persécution glorieuse ne le séduisit point. Ce triomphe personnel ne lui parut pas de nature à mériter qu'on lui sacrifiât l'existence de la Colonie de Boussac. Il ne jugeait point, d'ailleurs, le Socialisme mûr pour une action politique immédiate. Il en conféra avec Marcellin Gaston-Dussoubs, qui était venu à Boussac, et leur entretien à ce sujet ne contribua pas peu à donner au banquet le caractère religieux qui le distingua si profondément des autres banquets.

Le Banquet socialiste de Limoges eut lieu le 8 Janvier 1848, et fut très-beau. Bac, qui le présida en l'absence de Pierre, eut des mouvements d'une éloquence magnifique. Denis Gaston-Dussoubs fut réellement sublime, en interrompant la *Marseillaise*, et en développant cette belle pensée : "Il n'y "a plus de *sang impur !*"

Marcellin Dussoubs en Décembre 1851 donna sa vie pour le Socialisme et pour la République, et versa pour eux tout son sang, le plus noble qui jaillit jamais d'un cœur d'homme.

Quant à l'*Eclaireur*, son éditeur ne fut pas arrêté par les sbires de M. Duchâtel, et cette publication ne fut pas suspendue en janvier 1848. Pierre Leroux ne fut arrêté que quelques mois plus tard, sous la République, et l'*Eclaireur* ne fut suspendu que par suite des lois répressives votées par la Constituante.

Chose digne de remarque : Philippe avait écrit dans le premier numéro de l'*Eclaireur :* il en fit le dernier feuilleton : *Ulrich de Hütten*, fort bonne étude que nous reproduisons plus loin.

NOTE (*q*).

LE DEVOIR DU PATRIOTE.

PAGE 109 : "En ce moment de crise, s'abstenir, "rester inactif, céder à l'arbitraire, n'est-ce point se "rendre complice de l'injustice (*q*) ?"

CE fut dans toutes les grandes crises le sentiment de Philippe. Ce sentiment lui dicta la Protestation suivante, qu'il adressa, le 17 Septembre 1848, aux Représentants du Peuple.

"PROTESTATION.

"Citoyens Représentants,

"Les élections du 17 Septembre 1848, ayant eu lieu, dans le département de la Seine, sous l'Etat de Siége, je fais appel à votre justice, et je vous demande de casser ces élections.

"Vous exercez, par délégation, la souveraineté. Mais le véritable, le seul souverain, c'est la nation, l'*universalité des citoyens*, dont vous êtes les représentants, non les maîtres.

"Chaque citoyen, le jour où il délègue sa souverainté, est le seul, le véritable souverain. Si la plus entière liberté ne préside pas à l'acte par lequel il donne *mandat* à d'autres citoyens, le *mandat* conféré sous la violence est nul, et doit être regardé comme non avenu.

"Or, les citoyens électeurs du département de la Seine ont-ils librement choisi leurs représentants dans les élections du 17 Septembre 1848 ?

"Vous ne pouvez le croire. Paris est en état de siége. Tous les pouvoirs sont réunis dans les mains de l'autorité militaire. La Force pèse sur les consciences, et contraint les actes.

"D'une part, des milliers de citoyens, emprisonnés sur de simples dénonciations, sont arbitrairement privés de voter. La Loi révolutionnaire n'a pourtant interdit le droit de suffrage qu'aux condamnés et nullement aux prévenus.

"Des milliers de citoyens, livrés au caprice des commissions militaires, ont été *transportés* loin de Paris.

"Des centaines de citoyens, distraits de leurs juges naturels, ont été traduits devant les Conseils de guerre, et condamnés à des peines infamantes ; on leur applique une juridiction exceptionnelle, et on leur enlève les garanties de la loi commune.

"Le premier résultat de l'état de siége a donc été de priver arbitrairement et iniquement des milliers de citoyens de leur droit de suffrage.

"D'autre part, l'intimidation exercée par le despotisme du sabre, par la crainte des arrestations préventives, et de la juridiction militaire, a éloigné un grand nombre de citoyens de l'urne électorale.

"Beaucoup d'autres ont fui de la capitale. Un plus grand nombre, enfin, a fait plier la conscience devant la peur, et la *Terreur de* 1848 prive des milliers d'électeurs de leur souveraineté !

"Enfin, sous l'empire de l'état de siége, l'Assemblée Nationale a voté des loix restrictives du droit de manifester ses opinions par la presse et par la discussion publique. Les clubs, les journaux, ont été frappés par ces Loix. C'est à grand' peine que de hardis citoyens ont pu réunir les électeurs dans des réunions préparatoires. Chacun craignait de se compromettre en participant à leur tentative. Gênés par la loi, intimidés par l'arbitraire de l'état de siége, les orateurs ne peuvent s'exprimer librement sur le compte des candidats.

"Les journaux, menacés par l'amende et la prison, sont réduits à des réticences incompatibles avec toute libre discussion.

" Enfin l'impôt du cautionnement brise aux mains des Journalistes la plume qui leur servait à éclairer et avertir leurs partisans. Les riches peuvent seuls élever la voix, violant ainsi le principe d'Egalité inscrit par la République en tête de la Constitution. " *Silence au Pauvre*," a dit en se taisant, le plus illustre des écrivains !

" Et, comme s'il ne suffisait pas des loix fiscales, des loix sévèrement répressives que vous avez votées, le chef du Pouvoir exécutif s'est arrogé le droit de suspendre les journaux qui lui déplaisent ; sa volonté, dominant la *Loi*, a supprimé, sans recours possible, les organes de ses adversaires ; et la presse, déjà garottée par vos loix, a dû courber la tête pour éviter l'Ostracisme du Dictateur.

" En présence de l'Etat de Siége :

" Lorsque les Commissions militaires emprisonnent, ***transportent***, et condamnent illégalement les citoyens ;

" Lorsque l'Etat de Siége exerce sa pression sur les consciences ;

" Lorsque des lois répressives et fiscales s'opposent à la libre discussion dans les clubs et dans les journaux, et prive le pauvre de son droit ;

" Lorsque la Liberté de la Presse est livrée, comme la liberté individuelle, au bon plaisir de l'autorité militaire ;

" Les citoyens électeurs du département de la Seine, ne peuvent exercer librement leur droit de suffrage, et les noms qui sortiront de l'urne électorale ne peuvent être reconnus comme l'expression de la souveraință nationale.

" Je m'abstiens de voter.

" Je proteste contre les élections, et je vous demande de les annuler.

"PHILIPPE FAURE."

Electeur du département de la Seine,
Paris, 1er arrondissement, section.

— 17 Septembre 1848 —

NOTE (*r*).

JEAN REYNAUD.

PAGE 114 : " Tu juges si je fus touché de son indul-" gence, et charmé de l'idée de voir Jean Reynaud (*r*) " dont j'apprécie tout le mérite, et dont quelques idées " me séduisent."

Nous trouvons dans les papiers laissés par Philippe le fragment suivant, qui devait servir de début à une analyse du livre de Jean Reynaud :

TERRE ET CIEL, par Jean Reynaud.

Avec cette épigraphe : *Transitoriis quære æterna.*

"Les dispositions de la France conviennent-elles à un " développement des études théologiques ? n'eût-on sous les " yeux que le spectacle du retour offensif qu'opèrent en ce " moment par tant de voies les idées du régime déchu, ce " serait peut-être assez pour se sentir entraîné à répondre " affirmativement. C'est en effet sur le terrain qu'il affec- " tionne et avec les armes qui font sa force, que l'esprit du " Moyen-Age peut être combattu avec le plus de succès ; et il " importe que cet esprit soit réprimé, non seulement dans " l'intérêt de la philosophie et de la liberté, mais dans " l'intérêt même de la Religion, qu'il tend à compromettre " en amassant imprudemment contre elle les éléments d'une " réaction, qui serait plus funeste encore que l'éphémère " triomphe dont il aurait joui."

"Ces assertions par lesquelles Jean Reynaud ouvre son livre, paraîtront extraordinaires et très-contestables à beaucoup de Bourgeois réactionnaires qui, ne voyant dans la Religion qu'un moyen de maintenir l'ordre matériel et de discipliner les masses à leur profit, acceptent, sans les examiner, sans s'en rendre compte, les doctrines prêchées au peuple, aux femmes et aux enfants, du haut des chaires officielles et inscrites au budget.

"Ces assertions heurteront aussi de front l'opinion de beaucoup de Démocrates, et provoqueront leurs rires. A leurs yeux, la Religion est l'instrument usé dont le Despotisme s'est servi pour consacrer son oppression, et maintenir le peuple dans l'ignorance sur la vie de ce monde en le plongeant dans la superstition. Ils déclarent absurde de se préoccuper de la vie de l'être humain en dehors de son existence actuelle ; ils regardent comme insolubles les questions qui ont, de tout temps, agité l'esprit humain sur la cause première, la Création, l'origine de l'Humanité, la persistance de l'individualité humaine, indépendamment de ses organes corporels ; la Providence et la juste rémunération des actions de l'homme ! rémunération incomplète ou injuste si on ne le considère que dans son existence actuelle......et, regardant ces questions comme insolubles, ils en proclament l'étude inutile, et interdisent à la science de s'en occuper.

"L'hypocrite indifférence de la Bourgeoisie réactionnaire et le dédain scientifique de ses adversaires n'ont que trop souvent

le même résultat : "Les méthodes dont le XVIIIème siècle s'est servi pour attaquer l'esprit du Moyen-Age ont maintenant vieilli ; et il est d'autant plus urgent d'en chercher d'autres, que les dangers résultant de leur emploi ne sont pas une des moindres raisons qui portent un si grand nombre d'intelligences à revenir se ranger, en désespoir de cause, sous la bannière du passé." Oui, c'est la froide sécheresse des doctrines sensualistes et positivistes, qui rejette aux sectes agonisantes tant d'esprits chercheurs mais fatigués, et surtout tant de cœurs blessés, qui se réfugient à l'ombre des Dogmes qui s'imposent ; les hommes de science ou de bon sens leur ayant assuré qu'ils ne trouveraient pas ailleurs une réponse aux doutes qui les tourmentent, une espérance pour les consoler, fût-elle un *rêve !......*"

"PHILIPPE FAURE."

NOTE (*s*).

NAPOLÉON JÉROME.

PAGE 115 : "Je le reconnus, c'était le plus jeune "fils de Jérôme Napoléon (*s*)."

"EN 1851, M. C. L....... vint prendre Philippe : —"Viens, je veux te faire voir quelqu'un qui désire te parler." —"Qui donc ?" —"Tu vas bien voir." Et il le met en présence de Napoléon Jérôme. Le prince de la Montagne désirait savoir quelles étaient ses chances pour être réélu dans la Sarthe ? s'il pouvait compter sur le concours des républicains, et si leur journal lui serait favorable ? —"N'y comptez pas ; vous ne "serez pas nommé. Vous l'avez été l'an passé, parce que les "républicains, pour faire élire leurs représentants, ont con- "senti à vous admettre sur leur liste. Toutes les nuances de "l'opinion républicaine s'étaient unies contre les candidats de "la réaction. Aujourd'hui, l'on ne craint plus que MM. "Tels et tels soient élus ; mais l'on craint que vos tendances "ne soient pas......" Le prince fut charmant, et plein de dignité en protestant de la sincérité de ses convictions républicaines, de son dévouement...... —"Je vous dois la même "sincérité. Je crois que vous ne serez point élu dans la "Sarthe, et je sais que les républicains socialistes ne vous "donneront pas leur voix."

Le prince n'en fut pas moins aimable, et se rappela l'avoir déjà rencontré......?

—"Oui, c'était quelques jours avant la Révolution de Février, à une soirée chez Jean Reynaud, où je fus conduit par Pierre Leroux."

NOTE (*t*).

LES PRÉPARATIFS DE M. GUIZOT.

PAGE 131 : " La loi sur les attroupements est pro-" clamée. Demain le combat (*t*)."

21 FÉVRIER, 8 heures du soir.—" C...... S...... nous arrive : —" N'allez pas au Banquet. Avertissez vos amis, avertissez-les tous ! Le concierge d'une maison neuve, en ce moment inhabitée, est venu chercher sa femme, n'osant l'exposer à rentrer seule dans son *quartier envahi par les soldats que l'on* EMBUSQUE DANS TOUTES LES MAISONS QUI DOMINENT LE TERRAIN CHOISI POUR LE BANQUET. Des CAVES aux GRENIERS, les soldats cachés, entassés à tous les étages, par toutes les fenêtres, s'apprêtent à *canarder* les *factieux ;* il n'en échappera pas un seul. Je me suis fait donner les renseignements les plus positifs par ces braves gens décidés à ne rentrer chez eux que lorsque l'*ordre* sera rétabli."—" Merci de l'avertissement.... et de ressortir pour le communiquer."

NOTE (*u*).

L'ÉVANGILE ÉTERNEL.

PAGE 131 : " Arnaud de Brescia, Ulrich de Hütten, " disciples de l'Evangile Eternel, (*u*) je vais imiter vos " exemples."

NOUS donnons ici le Testament de Philippe, qui ne pouvait entrer tout entier dans le " Journal d'un Combattant de Février."

" 22 Février 1848.

" CECI EST MON TESTAMENT.

" Je lègue à ma mère tout ce que je possède.

" PHILIPPE FAURE.

" Je la prie seulement de vouloir bien remettre de ma part :

1° A ma tante E........ de V......., tout ce qui me vient d'E........, ou que je lui ai donné.
2° A Ed..... mes médaillers et collections de médailles.
3° A I.... ma montre.

4o A Mme Candida S......, le petit camée donné par ma tante et choisi par E........ en Italie. Ce sera pour elle un double souvenir. Je la prie de choisir, en outre, tout ce qui pourra lui rappeler ce cœur brisé, dont la douleur a reçu tant d'adoucissement de sa tendre amitié.

" Je prie aussi ma mère de donner quelques souvenirs de moi à ceux qui m'ont aimé et que j'aimais tant et qu'elle connaît trop bien pour que je les nomme tous.... Je dois en oublier, aujourd'hui....

" Je crois à la Religion CATHOLIQUE. Toutes les religions, variées dans leur forme, une au fond, ne sont qu' *Une* religion, toujours rappelée par les Théosophes et les Révélateurs.

" Je vais combattre pour la Liberté, non pour un parti. Des hommes, des partis, je n'attends rien. Mes espérances sont dans une action providentielle, dans une transformation religieuse pour régénérer la société. Mais le Droit est attaqué. C'est un devoir pour moi, Journaliste, de prendre les armes.

" Pardonnez-nous, divin Jésus, si nous ne savons, comme vous, préférer le martyre au combat.

" Arnaud de Brescia, Ulrich de Hütten, disciples de l'ÉVANGILE ETERNEL, je vais imiter vos exemples.

" E........, je te rejoins. Adieu, ma mère.

" Brûle ou mets en sûreté tous mes papiers. Tu verras toi-même, si tu les lis, à qui tu voudras les communiquer.

" Quant au reste, tout est à toi, ma mère, et mon cœur aussi, tu le sais bien. Au revoir dans un meilleur monde, où nous serons tous réunis, nous qui nous aimons.

" Adieu encore,

" PHILIPPE."

" Depuis Février, de nouvelles amitiés sont venues accroître, renouveler ou remplacer nos anciennes affections : Auguste et les siens, Wilfrid et sa famille ; la famille de Mme D......., les L....., la mère de Jules Bouline, au Mans, V......., L......, B........., B....., V....... et cet ouvrier dont je ne connais guères que le nom et le service qu'il m'a rendu. A Paris, A...... D..., et d'autres encore.

" Je n'ai pas besoin de nommer ici la famille qui m'a rendu un si grand service en Janvier 1852, et à qui nous attachaient déjà tant de liens d'estime et d'amitié. Si je venais à mourir avant d'avoir pu lui témoigner toute ma reconnaissance, ma mère saura bien m'acquitter.

" Je dois encore ici oublier bien des noms, mais je ne peux passer sous silence Greppo et les siens, le statuaire D...... et sa femme Florence, Jules Bru, enfin, mon digne compagnon d'armes. " 17 Avril 1852."

" Ceci est un second codicile joint au Testament, mais devant être ouvert immédiatement après ma mort.

" 22 Juillet 1845,

" PH. FAURE.

" I°—Je désirerais que mon corps ne fût pas porté à l'Eglise. Cependant je n'entends faire par là qu'une acte de protestation contre la prétention d'*Eglise unique*, élevée par Rome et contre les fausses interprétations données depuis Nicée aux dogmes et aux doctrines sur la Trinité, la Révélation, la Grâce, l'Immortalité de l'Ame et la Création, ainsi qu'à la fausse traduction de la Bible.

" Si donc, pour un motif même minime, ma mère désirait que je fusse porté à l'Eglise, je déclare ne pas m'y opposer.

" II°—Je désirerais que, suivant l'usage des anciens, mon corps fût brûlé, et les cendres recueillies dans une urne. L'âme serait, peut-être, plutôt débarrassée des liens du corps ?

" Je ne sais, du reste, si cela est possible. Je le désirerais vivement.

" III°—Dans tous les cas, je serais bien heureux que ma tante permît de déposer mes dépouilles mortelles près de celles d'E........ ; ma mère lui dira pourquoi.

" IV°—Je désire qu'on ensevelisse avec moi : la toque de velours brodée par E........, le couteau d'ivoire qu'elle m'a donné et tous les objets contenus dans le premier tiroir en haut de ma petite table à trois tiroirs. (1).

" Si cela ne se peut, qu'ils soient donnés à ma tante, sauf les papiers qui doivent être brûlés.

" Fait le 22 Juillet, 1845, à Paris.

" PHILIPPE FAURE."

(1) " Ces objets sont maintenant dans la boîte confiée, avant mon départ, à Ed....... Ils devront être rendus à ma tante et non brûlés ni détruits, sauf ceux renfermés dans un mouchoir. Londres, 17 Avril 1852."

" PHILIPPE FAURE."

QUELQUES citations, quelques mots d'éclaicissement historique achèveront de faire connaître les principes que Philippe confesse dans son Testament, et qu'il a servis et pratiqués toute sa vie.

—" TOUTES LES RELIGIONS VARIÉES DANS LEUR FORME, *Une* AU FOND."

" Je pressentis l'existence d'une grande Unité, source " éternelle d'où tout découle, et je vis clairement que les

" hommes ne sont pas aussi loin de la vérité qu'ils le croient " généralement. Leur plus grande erreur est de la chercher " là où elle n'est pas, et de s'attacher aux formes tandis qu'ils " devraient les éviter, au contraire, pour approfondir l'essence, " (surtout en considérant que ces formes sont le plus souvent " leur propre ouvrage.) "FABRE D'OLIVET."

"Une grande diversité de cultes, semblables pour le fond, " mais variés dans leurs formes, sont manifestés par la volonté " de l'Etre Suprême. Les uns suivent un culte, les autres " s'attachent à l'autre : tous ces adorateurs sont purifiés de " leurs offenses par leur culte particulier....Dieu est le don " de Charité, Dieu est l'offrande, Dieu est le feu de l'Autel ; " c'est Dieu même qui fait le sacrifice, et Dieu sera obtenu " par celui qui fait Dieu le seul objet de ses œuvres.

"BHAGWAT-GHITA."

"Un philosophe Pytagoricien ne reconnaît pas ces bar- " rières redoutables qui parquent les nations, les isolent et " les rendent plus qu'ennemies. Les Dieux des peuples " sont à ses yeux, les mêmes Dieux, et ses dogmes cosmo- " polites ne condamnent personne à la damnation éternelle. " Il peut, d'un bout à l'autre de la terre, faire fumer " l'encens sur l'autel de la Divinité, sous quelque nom, sous " quelque forme qu'elle soit adorée, et lui rendre le culte " public établi par la Loi. "LYSIS."

—" Théosophes et Révélateurs, etc."

" Environ quatorze ou quinze siècles avant notre ère, trois " hommes extraordinaires parurent sur la terre : Orphée, chez " les Thraces ; Moïse, chez les Egyptiens, et un troisième " Boudha, chez les Hindoux....Ces trois hommes qui partent " également de la même vérité, mais qui s'attachent plus parti- " culièrement à en faire ressortir une des faces, s'ils avaient " pu être réunis, seraient peut-être parvenus à faire connaître " la Divinité absolue :——Moïse, dans son insondable *Unité :* " Orphée, dans *l'Infini* de ses facultés et de ses attributs ; " Foë, dans le principe et la fin de ses conceptions."—*Etat Social*, p. 315.

—" Mon seul espoir est dans une action providentielle, dans une transformation religieuse pour régénérer la société."

" Il fallait un culte nouveau dont les dogmes inaccessibles à la raison et les formes inflexibles soumissent également la Volonté de l'homme et dominassent le Destin. C'était un immense effort de la Providence. L'homme qu'elle appela pour

remplir cette terrible mission devait sans doute être plus qu'un homme, car un homme tel qu'il eût été, eût ployé sous l'énorme fardeau qu'elle lui donnait à soutenir. Cet homme divin se nommait Jésus, c'est-à-dire *Sauveur*. Il naquit parmi ces mêmes Hébreux auxquels la garde du *Sépher* de Moïse avait été confiée quinze siècles auparavant, et, parmi ces hommes d'un caractère inflexible, dans la secte des Nazaréens, la plus rigide de toutes. La force mentale de Jésus, son exaltation intellectuelle, sa vertu animique n'avaient eu rien de comparable jusque-là. Il n'était point savant selon les hommes, mais la science du monde ne lui était nullement nécessaire pour son œuvre; elle lui aurait nui au contraire; il ne lui fallait que de la foi; et nul, ni avant ni après lui, n'a porté aussi loin cet abandon de la volonté qui s'élance résolument devant elle. Il commença sa mission à trente ans, et la finit à trente-trois. Trois ans lui suffirent pour changer la face du monde. Mais sa vie, quelque longue qu'elle eût été, de quelques miracles qu'il l'eût remplie, n'aurait point suffi. Il fallait qu'il voulût mourir, et qu'il eût la force de ressusciter. Admirable effort de la nature humaine aidée par la Providence! JESUS LE VOULUT, et trouva en lui les moyens de se LIVRER A MORT, pour en braver les horreurs, et en dompter l'indomptable puissance. Ce Roi des épouvantements ne l'épouvanta pas.... Je m'arrête. Des enthousiastes ignorants ou fanatiques n'ont que trop servi par leurs vaines exagérations à détruire l'acte le plus beau dont l'univers ait été témoin." F. D'O.

—"PARDONNEZ, DIVIN JÉSUS."

"L'homme de bien, paisible au moment qu'il expire,
Tourne sur ces bourreaux un œil religieux,
Et bénit jusqu'au bras qui cause son martyre:
Tel l'arbre de Sandal que frappe un furieux,
Couvre de ses parfums le fer qui le déchire."
"ARYA.—(*Poème Indien*.")

—"DISCIPLES DE L'EVANGILE ETERNEL."

Ces mots expliquent toute la pensée de Philippe. Comme on l'a vu plus haut, dans ses études historiques, son but principal était de pénétrer la cause des schismes religieux et politiques, et l'influence qu'à travers les siècles, ils exercent encore sur nous; de se rendre compte des intérêts, des vérités, que représentaient les persécutés de toutes les époques, et de mettre en lumière les découvertes scientifiques condamnées par les prétendus orthodoxes comme *contradictoires* avec les livres sacrés tels que ces mêmes orthodoxes les avaient traduits.

Il aimait à retrouver, dans le caractère du père Alexis, de *Spiridion*, quelques-uns des traits de son maître Lamennais.

Un jour, comparant les Commentaires ajoutés par Lamennais à sa traduction des Evangiles, avec les derniers chapitres de *Spiridion*, où les révélations de Joakim de Flores, de Jérôme de Prague et de Jean Huss, apparaissent comme formant le lien de la tradition chrétienne et de la Révélation Socialiste moderne, Philippe nous dit : " Lamennais fait revivre Joakim de Flores." Nous nous rappelons que nous ne fûmes point de son avis à cet égard. Si nous eussions eu à caractériser Lamennais, nous l'eussions comparé plus volontiers au moine Dominicain mais patriote Savonarole.

Plus tard, Philippe fit des recherches historiques nouvelles sur le Moyen-Age et sur l'insurrection religieuse de la Bohême. C'est alors qu'il écrivit *Ulrich de Hütten*, feuilleton que le lecteur trouvera dans la suite de cet Appendice. Comme Philippe n'a pas eu le temps de terminer les Etudes générales dont *Ulrich de Hütten* ne devait être qu'un fragment, nous donnons ici, d'après nos conversations avec lui, et d'après nos propres recherches, un rapide résumé de ces Etudes.

L'histoire du Christianisme nous révèle l'existence dans son sein de trois Sectes dont l'une se rattache plus particulièrement à l'apôtre PIERRE, et a fondé, sous son invocation, l'Eglise de Rome ; dont l'autre obéit à la voix de l'apôtre PAUL, et a donné naissance à la Réforme ; et dont la troisième, qui reconnaît l'évangéliste JEAN pour son fondateur, a produit ces grandes inspirations qu'on a appelées les hérésies du Moyen-Age, depuis Abeilard et son disciple Arnaud de Brescia (1144), jusqu'aux chevaliers de l'Evangile Eternel (1156), jusqu'à JEAN Huss (1419), à JEAN de Leyde (1535), à JEAN Huniade* et au farouche taborite JEAN Ziska (1424.)

* N'oubliez pas LE BRAVE JEAN SOBIESKI, dans cette évocation de grands hommes du nom de JEAN, que vous faites d'après les notes recueillies par Philippe pour les travaux historiques qu'il préparait. Ce nom est vénéré dans notre famille. Celui qui le portait nous a légué un souvenir qui lui survivra longtemps. Ceux de nos enfants qui l'avaient à peine entrevu, ne pouvaient l'oublier ; ceux qui n'étaient venus au monde que depuis sa mort, apprenaient à respecter sa mémoire. Fréquemment, une rencontre, un hazard, nous révélait quelque trait de ce noble caractère dont l'énergie, la probité et le patriotisme étaient rehaussés par une bravoure stoïque et dévouée. Philippe, dès qu'il sut lire, recherchait si tous ceux du nom de JEAN, étaient dignes de porter ce nom...... Un soir, il écoutait une de ces lectures qui remplissent les soirées de famille : il s'agitait et suivait avec inquiétude les progrès des Turcs, maîtres de Constantinople, qui menaçaient le second empire d'occident, près de s'écrouler, de même que l'empire Romain, de même que l'empire d'Orient, sous une nouvelle invasion de Barbares. L'Allemagne était ravagée et les souverains de l'Europe, trop occupés de leurs propres dissensions, ne songent même pas à secourir contre l'ennemi commun, l'inepte empereur, détesté de tous. VIENNE VA SUCCOMBER, LE CROISSANT VA ÊTRE ARBORÉ SUR LA TOUR DE ST.-ETIENNE...... Philippe s'élance en courant par le salon, en brandissant son "sabre," et s'écriant : "Le brave Jean ! le voilà ! VIVE JEAN SOBIESKI ! VIVE LA POLOGNE, c'est elle qui a sauvé l'Europe !" (Il n'avait que 7 ans.)

Philippe, le 22 Février 1848, au moment de partir au combat, éprouve le besoin de justifier par un principe la détermination qu'il prend ; de rattacher à une tradition la cause qu'il va défendre ; mais comme il sent bien qu'il ne s'agit plus d'une réforme purement politique, ni même purement nationale, il n'invoque point les grands noms de 89 et de 93 ; il remonte plus haut, ou, si l'on veut, il creuse plus profondément dans la société et dans l'histoire ; il s'appuie sur la Révélation, mais sur la Révélation progressive, et il invoque les héros, les martyrs qui ont voué leur vie au service du Peuple et à la défense de la grande Doctrine destinée à réaliser sur la terre la Liberté, la Fraternité, et l'Egalité.

Or cette doctrine, avant de s'appeler le Socialisme, a eu un nom dans le Moyen-Age ; elle a eu nom l'Evangile Eternel.

Au sein de la Secte des Johannites, vers la fin du Douzième Siècle, une Communauté de Frères-Mineurs mit en vente à Paris dans l'Eglise Notre-Dame un livre intitulé l'*Evangile Eternel.* Ce livre contenait une prophétie annonçant que les successeurs de Saint Pierre seraient renversés sous peu, et que dans l'Eglise s'élèverait une nouvelle puissance, sous le patronage de Saint Jean, puissance qui devait faire disparaître complétement les partisans du Siège de Rome. Le pape Alexandre IV fit brûler ce livre en 1256 par la main du bourreau, et la même année l'Inquisition fut établie à Paris.

Ce livre n'attaquait pas seulement la Papauté ; il remontait jusqu'au Dogme et posait, en face de la Doctrine manichéenne de la Chute originelle, la grande idée du Progrès religieux et social. Dans la pensée des Johannites, auteurs de ce livre, la Révélation devait avoir trois époques répondant aux trois personnes de la Trinité. La première de ces époques avait fait connaître Dieu le Père (loi de Moïse) ; dans la seconde, le Fils s'était manifesté (mission de Jésus) ; la troisième, qui commençait selon eux, au Treizième Siècle, devait inaugurer le règne du Saint-Esprit (Paraclet), c'est-à-dire que le Paradis devait se réaliser sur la terre, et que toutes les distinctions arbitraires, toutes les inégalités sociales, toutes les castes qui séparaient les Hommes et les classaient en Clercs et Laïques, en Gouvernants et Gouvernés, en Riches et Pauvres, allaient disparaître.

Les hommes les plus instruits et les plus purs soutinrent cette Doctrine de l'Evangile Eternel, et se la transmirent d'âge en âge ; elle eut ses Chevaliers, ses Poètes et ses Prêcheurs ; elle présida à la création des ordres monastiques et militaires les plus célèbres ; sous son inspiration mystique se fondèrent des sociétes secrètes qui subsistent encore de nos jours ; et enfin repoussée par l'égoïsme et par l'ignorance des populations occidentales, vaincue en Bohême au

Seizième Siècle, elle se réfugia probablement chez les autres peuples slaves qui, ayant reçu des Grecs leur initiation chrétienne, étaient préparés d'avance à accepter l'Evangile de Jean.

NOTE (*v*).

LA CANNE DE RABAN.

Page 134 : " La canne à lance de Raban a revu le " combat (*v*)."

Raban était bossu et de petite taille. Il portait une canne qu'il avait achetée, je crois, pour faire son tour de France. Ceux qui ont connu Raban se rappellent ce voyage, qu'il entreprit en sortant de Doullens, dans le but de faire converger les efforts de tous les républicains. L'invention de Daguerre était récente alors ; Raban, un appareil sous le bras, allait de ville en ville, faisant des portraits pour vivre. Il visitait les journalistes, les hommes influents du parti, les simples citoyens ; il les invitait à s'unir dans une action commune. On sait quel fut pour lui le résultat. Après avoir ainsi sondé les idées et les hommes, Raban revint à Paris socialiste, c'est-à-dire, persuadé de la nécessité d'une doctrine générale, seule capable d'associer les bras après avoir éclairé les intelligences.

Il mit au service du Socialisme naissant toute l'activité qu'il avait déployée naguère en faveur de la conspiration républicaine. Il mourut en Octobre 1845, occupé de notre propagande socialiste, et nous bénissant tous, nous autres jeunes gens, qu'il voyait décidés à servir l'idée nouvelle.

Philippe, libre de son temps, put soigner Raban durant sa maladie ; il reçut de lui cette même canne à lance qu'il porta en Février, et qui le servit bien moins encore que son sang froid et son intrépidité.

Le fragment suivant, daté du 22 Septembre 1845, un mois avant la mort de Raban, est tout entier de la main de Philippe ; c'est une ébauche du Cours qu'il allait commencer et aux premières séances duquel Raban assista :

" 22 Septembre 1845.

" QUESTIONS PRIMITIVES DE LA DOCTRINE DE L'HUMANITÉ.

" DE L'HOMME.

" Introduction : *Considérations sur la Société actuelle ; défaut de synthèse.—Examiner les tendances démocratiques et philosophiques de l'époque.—En un mot, préparer le Cours en partant des faits pour remonter aux principes.*

"QU'EST-CE QUE L'HOMME ?

"1ère *Question.*—De la nature de l'homme.

"L'homme est *sensation—sentiment—connaissance indivisiblement unis* dans une manifestation une et trinaire à la fois. Une, par la prédominance dans chaque acte ; trinaire, par le concours nécessaire des trois.

"La vie de l'homme est une *aspiration indéfinie*, se manifestant par sa *nature trinaire ;* c'est par cette nature qu'il influe sur le monde extérieur ou en est influencé. La vie de l'homme est donc *une communion* nécessaire avec ses semblables, avec la Nature, avec Dieu.

"QU'EST-CE QUE LA VIE DE L'HOMME ?

"2ème *Question.*—La vie de l'homme est une communion nécessaire avec ses semblables, avec la Nature, avec Dieu : en tant qu'*être*, il doit communier avec tout *ce qui est ;* en tant qu'*individu humain*, il doit surtout communier avec *l'Humanité*, qui est son objet, et dont il est le sujet, parce qu'il est uni à cette Humanité. Vie objective et subjective,—définitions à donner.

"3ème *Question.*—QU'EST-CE QUE L'HUMANITÉ ?

"Réfuter les fausses notions données sur l'homme individu ou universel seulement, et dire :

"L'Humanité, c'est l'homme-humanité, un être idéal se réalisant à travers le temps et l'espace par des êtres particuliers appelés hommes. Donc, tout homme est l'Humanité à l'état virtuel et dans une manifestation actuelle et particulière.

"Donc, enfin, les hommes sont solidaires.

"4ème *Question.*—QU'EST-CE QUE LA SOLIDARITÉ ?

"Réfuter les fausses notions du droit et du devoir considérés séparément. Montrer leur indivisibilité. Le droit et le devoir réunis en action, constituent la solidarité. La vie étant à la fois subjective et objective, et tout homme étant l'Humanité, le droit et le devoir ne peuvent exister séparément : votre droit, votre devoir sont les miens. Donc tout homme est égal à tout homme. Donc l'organisation actuelle est mauvaise, parce qu'elle est fondée sur la séparation du droit et du devoir, sur l'égoïsme et le sacrifice.

"5ème *Question.*—QUELLE SERA L'ORGANISATION NORMALE DE LA SOCIÉTÉ ?

"Combattre les notions en vertu desquelles la Propriété, la Famille et la Cité ont été et sont organisées.

"L'homme est sensation : il a besoin de propriété pour garantir et développer sa sensation.

"L'homme est sentiment : il a besoin de famille.

" L'homme est connaissance : il doit participer au gouvernement de la cité.

" Ces trois choses organisées en vue du fini, voilà le mal dans la société.

" Ces trois choses devront être organisées en vue de la nature indéfinie de l'homme, et être telles que l'homme puisse y vivre et s'y développer.

" Introduction à la 6ème *Question.*

" DISTINCTION DU CIEL RELATIF ET DU CIEL ABSOLU. L'absolu, c'est Dieu, c'est l'être ; le relatif, c'est la partie que nous en atteignons tous les jours.

" 6ème *Question.*—PROGRÈS DANS L'INDÉFINI.

" 7ème *Question.*—DE LA RENAISSANCE DANS L'HUMANITÉ."

NOTE (*x*).

LE TOCSIN !

PAGE 141 : " Le tocsin.... la réserve marche sur " Paris (*x*)."

" Mon cher Auguste,

" Je me reporte à cette nuit terrible où le bourdon de Notre-Dame, les fusillades et le tumulte lointain m'arrivaient avec les rafales de l'ouragan qui courbait nos peupliers jusqu'à faire entrer les branches par les fenêtres ; le roulement des canons, le rappel, la marche des soldats, les fourgons pour l'artillerie et pour les vivres, tous ces bruits sinistres me semblaient plus sinistres encore après un court silence... Enfin Philippe rentra : je lui fis part de la sollicitude de ma sœur et de Mme. Zoé L....... qui s'inquiétaient pour lui au point de vouloir envoyer le chercher dans Paris, tout en me rassurant sur la *tranquillité* rétablie depuis le renvoi de M. Guizot. Je ne pensais pas que l'on se contentât de cette concession, et depuis que j'étais restée seule, le nombre de troupes, de batteries et de munitions que l'on dirigeait vers le quartier aux barricades me disait trop bien qu'il fallait s'attendre à de nouveaux combats.

" En effet, Philippe était venu pour quelques instants seulement. Il me raconta la descente du faubourg Saint-Marceau. Le Peuple ! le Peuple agité depuis plusieurs jours s'était enfin ébranlé, et il était descendu. Hommes, femmes, enfants, comme au temps des barbares ! à la lueur des torches, ils descendaient paisiblement par toutes les rues qui s'en vont

vers la Seine ; chantant la *Marseillaise*. Les femmes portant leurs enfants dans leurs bras ; les enfants plus grands chantaient et couraient à travers cette masse formidable qui devenait plus compacte et s'engouffrait dans les réseaux de ces mille petites rues qui s'entrecroisent aux environs de l'Hôtel-de-Ville. Bien loin de s'effrayer à l'aspect de cette masse humaine, les habitants descendaient de leurs maisons, les boutiquiers apportaient d'eux-mêmes aux insurgés des vivres, des rafraîchissements, refusant le paiement que leur offraient les moins pauvres.

Philippe me quitta de nouveau : je comptai la troisième batterie de réserve qui sortait du champ de Mars, et le toscin se fit entendre !"—*(Note de la mère de Philippe.)*

NOTE (*y*).

LONDRES.

PAGE 148 : " UNION ! (article daté de Londres*(y)*."

Nous donnons ici plusieurs documents qui se rapportent au séjour de Philippe à Londres et à son premier passage à Jersey :

" AU RÉDACTEUR DU *Patriote Savoisien*.

" Londres, 8 Juin 1852.

" Mon cher confrère,

" Depuis qu'en sortant de chez moi pour aller réveiller le peuple, le matin du 2 Décembre, je vous donnai la nouvelle du Coup d'état, il m'a été presqu'impossible de vous écrire. Après deux jours de tentatives inutiles pour éclairer Paris sur la portée du Coup d'état, je fus envoyé dans le département que j'avais organisé pour *y mettre le feu*. Déjà, sur une lettre de moi, l'affaire était engagée. Mais pendant que je gagnais ce département en changeant six fois de voiture en vingt-quatre heures, l'*affaire* éclatait à Paris, et la Démocratie assez dévouée pour prendre les armes, était écrasée. Les paysans, levés au son du tocsin, rentrèrent chez eux à cette nouvelle, et mes amis durent fuir ou se constituer prisonniers. Il y en a trois transportés, dont l'un, le principal, n'avait cependant pas bougé ! Pour moi, après des journées de marches et d'inquiétudes, je trouvai un asyle ; quatre mois plus tard, n'entendant plus parler de rien, je rentrai chez moi ; peu de temps après, on m'expédia du Mans l'arrêté préfectoral m'expulsant à jamais de la France. J'ai obtenu quelques jours de répit pour mettre en ordre les affaires de ma mère,

que j'ai laissée un peu souffrante, ces événements ayant altéré une santé que les eaux d'Aix avaient à peine rétablie. Ma sœur est toujours aussi malade, que lorsque, pour lui faire prendre les eaux, j'ai fait le voyage qui m'a valu le plaisir de faire votre connaissance.

" L'obligation de garder secret mon asyle, au moins pour ne pas compromettre les *amis inconnus* qui m'ont si généreusement sauvé, m'a privé du plaisir de continuer nos relations. Peut-être m'avez-vous cru transporté, comme le bruit en a couru ! Je n'ai pas eu cette fois encore, le malheur de tomber aux griffes de l'ennemi, bien que j'en aie eu souvent la crainte.

" J'ai trouvé l'émigration divisée en milles coteries. Animadversion, récriminations, accusations, fureur, voilà le spectacle offert par l'émigration ; par cette partie la plus disposée au combat, mais aussi la plus disposée à se laisser égarer par les menées de police. Les amis de Ledru, les sectaires socialistes, les petites ambitions et les grandes colères, s'acharnent à diviser la malheureuse proscription, et de ces déchirements, que sortira-t-il ? rien de bon pour personne.

" Je vous envoie une brochure qui vient de paraître à Londres ; les principales têtes du Socialisme proscrit, à Londres se sont assemblées pour tâcher de réunir en un seul faisceau, les doctrines socialistes en lutte en France. Qu'en sortira-t-il ? Des pamphlets, des idées ; peut-être un acheminement à une grande doctrine rénovatrice ; mais il se pourrait bien qu'il n'en sortît pas même le journal hebdomadaire à la formation duquel on travaille.

" Cette union socialiste témoigne d'une aspiration vers l'Unité parmi les diverses écoles : mais leur est-il possible d'y parvenir ? c'est ce que l'avenir seul montrera. L'Esprit religieux et dogmatique de Pierre Leroux, les tendances d'autorité de Louis Blanc, la dictature étroite du Communisme de Cabet, pourront-elles s'entendre entre elles ? et si elles réussissent à s'agglomérer, leur sera-t-il possible de s'accorder avec les caractères indépendants de Thoré et des autres proudhoniens accolés à eux ? Je dois vous dire que Louis Blanc fait tous ses efforts pour se modifier et pour se lier aux partisans de la Liberté dont il défend sans cesse et chaleureusement les opinions.

" Je pense que vous reproduirez la brochure de Thoré et que vous annoncerez la formation de l'Union Socialiste. Je vous serai obligé de m'envoyer le numéro qui en parlera.

" Je vous raconterais encore bien des choses sur la Démocratie, sur les sections qui s'y forment, sur les brouilles de ses chefs, les haines tumultueuses de ses soldats, et aussi sur l'élaboration d'idées grandes, radicales, vraiment révolutionnaires, qui s'y fait entre les hommes séparés des coteries et

des sectes, mais sincèrement dévoués au progrès social.... mais ma lettre passera par la France....

"Un mot pourtant : tous les proscrits, sans distinction d'opinion, de secte, de coterie, ont formé une société philantropique de secours fraternel, où il est défendu de parler politique et dont la commission s'occupe de recueillir des souscriptions et de trouver de l'emploi pour les malheureux sans ressources et sans travail. La Commission est élue mensuellement : elle se compose en ce moment de citoyens étrangement assemblés par force dans un but de fraternité : F. Pyat, L. Blanc, Ledru Rollin, Pierre Leroux, Thoré, Caussidière, Ribeyrolles, Berjeau, Bertholon, Martin-Bernard, Boichot, sont les élus de la dernière séance. Malheureusement, ils ne s'entendent que pour chercher à secourir leurs concitoyens : s'ils pouvaient marcher ensemble, ce serait une force politique immense.... mais cela ne sera jamais !

"Adieu, mon cher confrère, faites de cette lettre ce que vous voudrez. Adressez vos réponses à l'Union Socialiste. J'ai là un ami qui me fera tenir les lettres.

"Salut et Fraternité. Tout à vous.

"Ph. Faure."

"Lettre oubliée d'abord, et non envoyée en voyant l'impossibilité de mener à fin l'Union Socialiste.

—Août 1852.—

"Au *Patriote Savoisien*.

"Ph. F."

A GREPPO.

"St.-Hélier, 9 Novembre, 1852.

"Mon cher Greppo,

"Je pars pour Londres Lundi prochain ; je ne vous écrirai pas longuement, je n'ai d'ailleurs pas grand' chose à vous dire, au moins de bon. Commençons par le meilleur : la femme de Coquart de Clamency qui se cachait à Paris a pu enfin s'échapper et rejoindre ici son mari, où ils font ensemble du blanchissage. Elle dit qu'à Paris tout est morne ou indifférent ; la boutique est ralliée à Bonaparte. Des arrestations continuelles découragent ce qui reste d'énergique parmi les prolétaires. Elle a vu Goudchaux, qui paraissait très affligé et lui a dit que les exilés étaient plus heureux que ceux qui restaient en France.

"Je reçois à l'instant votre lettre d'hier et une lettre de Louis Blanc. Votre approbation me satisfait extrêmement et je suis heureux de voir que la Tryade si curieusement assortie ait été comprise par nos amis de Londres, dans sa signification à la fois tranchée et conciliatrice. Victor Hugo

marche à pas de géant ; il se tient à merveille, toujours empressé à prendre sa part de l'action, toujours évitant ce qui aurait l'air de le poser en chef de parti. Il a été très content de la réception de son fils dans la société fraternelle. Il nous a engagés à passer les Samedis chez lui, en famille. Nous y avons été au nombre de plus de 20 ; les uns ont fumé, d'autres ont causé avec lui sur l'avenir. Il a parlé de la Révolution Européenne, de la grande guerre, de la démolition des institutions politiques ; suppression du clergé, de la magistrature, de l'armée actuelle : levée en masse de 1,200,000 républicains lancés à la destruction des trônes.... tout ce grand plan se déroulait sous sa parole poétique.... Sabatier lui a parlé de la nécessité d'une dictature. Victor Hugo a fort bien défendu le suffrage universel, mais en reconnaissant qu'entre la révolution et la convention, il y avait un intervalle de quelques semaines qui doivent suffire pour qu'une dictature révolutionnaire fasse son œuvre assez radicalement pour qu'il n'y ait plus à revenir. Mathé l'a poussé sur la question sociale, devant laquelle il reculait d'abord, tout en protestant de ses sentiments particuliers prouvés par ses anciens livres.* Il a fini par convenir avec moi qu'il fallait nourrir la levée en masse et aviser à la crise économique. "La Banque d'échange, la liquidation de la dette, pour éviter la banqueroute," l'impôt-assurance, il a proposé ou accepté tous ces moyens sans sourciller.

" Après quoi, un thé servi par sa femme et sa fille et des chants patriotiques dits *avec âme* par Colfavru, ont clos la soirée. Fombertaux, l'honnête et vieux Démocrate a été parfaitement et particulièrement accueilli par Victor Hugo qui a très vaillament accepté cette compromettante collaboration. En somme, le plus grand accord a régné.... On a seulement remarqué l'absence de *tous* les membres de la Révolution. Un mot d'ordre a-t-il interdit à ces soldats disciplinés d'assister aux soirées du grand poëte, du grand orateur, de l'ex-pair converti au Socialisme et sortant des barricades ! C'est présumable ; car ces 20 M.M. ne se seraient pas tous abstenus sans ordre ou concert préalable.... Pour-

* Le 25 Février, la France entière salua la République avec un élan d'enthousiasme et d'espoir. La Proclamation annonçait L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT (en matière politique.) L'Humanité crut avoir fait un pas vers l'avenir promis à la fraternité. Cette odieuse impiété, appelée JUSTICE dans les temps barbares, que nous croyions déjà loin de nous, LA PEINE DE MORT, Lamartine en voulait l'ABOLITION entière, absolue, sans restriction. L'on avait dans la mémoire les paroles touchantes et sublimes inspirées à Victor Hugo par le même sentiment (LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ, CLAUDE GUEUX, DISCOURS) et la France qui croyait avoir obtenu ce progrès moral (et qui le réalisera un jour, n'en doutons pas), la France y rattachera le nom de ces deux Poëtes ; elle les unira dans sa reconnaissance à Béranger qui contribua si puissamment lui aussi à ce progrès des esprits.

tant nos relations sont assez agréables sauf quelques ricochets des déplorables dissensions qui ont éclaté à Londres et qui font explosion autour du cadavre de Cournet......

"Nous avons un service à vous demander : c'est d'écrire en Belgique, de demander si on réimprime et propage en France notre Lettre au peuple sur l'abstention ; ou, si l'on veut qu'on en envoie un paquet tout imprimé de Jersey ? Près de 3,000 exemplaires sont déjà en France, il en reste autant à placer. Je vous en apporterai quelques centaines pour que nos amis de Londres puissent les expédier sur la France.

"Bru, qui m'accompagne à Londres, d'où il veut partir pour l'Amérique ; Sabatier, Mathé, etc., vous envoient mille amitiés. Veuillez présenter nos compliments respectueux à Mme. et à Mlle. Greppo.

"A vous de cœur, "PHILIPPE."

FRAGMENT DU JOURNAL DE PHILIPPE.

"Londres, 2 Janvier 1853.

"Thoré, Greppo, Lebloys, Bru, Veillard ; d'autres encore, vont au convoi de Henri Beaugrand, un jeune Parisien mort de la poitrine. Il appartenait à la "Révolution." La veille, Robert (du Jura) avait annoncé que cette société s'opposerait à ce qu'on prononcât sur la tombe des discours non approuvés par elle. Vives rumeurs et discussions à ce sujet.

"Au convoi, je n'ai vu ni Louis Blanc, ni Martin Bernard, ni Ribeyrolles, ni Ledru Rollin (dont la belle-mère vient de mourir ; il parait qu'un oncle de sa femme est mort laissant des millions à ses héritiers, sans que Ledru ait pu en avoir sa part). Pardigon porte le drapeau de la "Révolution." Robert, Kessler, Guérin sont avec lui. La Société fraternelle s'est fait faire un drapeau magnifique. Là, marchent Félix Pyat, Laugrand, Martelet, etc.... Nous, qui prenons la queue, nous nous trouvons avec la masse derrière ce second drapeau. Nous partons de "Gray's Inn Lane" par une pluie affreuse ; les rues sont boueuses, défoncées ; nous cheminons dans la fange. Les Anglais ébahis de voir 400 hommes suivre un corbillard, eux qui payent quelques pleureuses pour accompagner leurs cadavres au cimetière, les Anglais *rient*, sifflent, huent, en reconnaissant les Français et leurs drapeaux rouges. Plus nous avançons dans les quartiers misérables, aux maisons crasseuses, à la population jaunie, terne, hâve, appauvrie de sang, aux traits grimacés par la souffrance, et plus les sentiments hostiles se manifestent outrageusement. C'est pour eux, pour tous les prolétaires, que nous sommes proscrits.... et ils nous insultent !....

"Au cimetière de Victoria Park, à l'extrémité de la ville, après deux heures de cette route douloureuse ou pénible, nous nous arrêtons enfin. On dépose le corps. Là quelques ouvriers et des femmes accourent, plus curieux qu'hostiles..... Les deux drapeaux se plantent aux deux bouts de la fosse. Kessler prononce d'une voie distincte, bien accentuée, mais sans chaleur, un discours de rhétorique, bien agencé, bien ordonné, mais sans passion, sans entraînement. Il fait appel à la vengeance pour émouvoir la foule.... inutile effort !....

"Robert (du Jura) s'écrie alors : "La cérémonie est finie; Citoyens, terminons-la en poussant notre cri de ralliement : Vive la République Démocratique et Sociale !"

"Le cri est répété ; mais on se regardait, tout étonné de cet *Ita missa est,* lorsque Pardigon enlève le drapeau de la "Révolution," s'élance en avant, fend la foule, traînant derrière lui quelques hommes, la tête penchée, l'oreille basse, honteux de leur rôle. La foule reste immobile, souriante, presque moqueuse: "Pas d'hésitation," murmure Pardigon, en passant près de moi, "en avant!".... Et comme s'il s'agissait d'enlever une position, ils partent vaillamment, au nombre de 25. Il reste plusieurs centaines d'hommes pour écouter les discours d'un ouvrier nommé Benest, de Martelet..... Puis, la Commune appelle son chef : Pyat ! Pyat ! Pyat ! Félix Pyat, ayant l'air d'être forcé, prononce à son tour une harangue étudiée, très bien dite et où le souvenir de Madame Roland, chaleureusement évoqué, nous remue à tous le cœur.... Puis on part les pieds glacés par le gazon mouillé. (On boit un verre de rhum pour se réchauffer) et en route !...."

"......Nadaud me charge de causer avec Louis Blanc d'une conciliation générale. J'espère peu, mais ce n'est pas de Louis Blanc que viendra la résistance.... Louis Blanc a très bien répondu. Tout ce qui se fera pour l'*Union républicaine*, il l'approuvera. Il ne veut pas qu'on se serve de son nom pour faire des avances, mais il est prêt à s'unir à tous les républicains, excepté à Cavaignac, qu'il regarde comme l'ennemi de la Démocratie.

"Nous avons causé du 16 Avril, du 17 Mars. Il n'eût pas voulu renverser le gouvernement provisoire, parce qu'il ne voyait rien à faire avec ceux qui l'auraient remplacé. Même pensée pour le 16 Avril. Il voulait peser sur le gouvernement pour en obtenir des décrets en faveur du travail, mais non jeter par les fenêtres la majorité des gouvernants. Par qui les remplacer ? Par Raspail, Cabet, Pierre Leroux, Proudhon, Blanqui, Barbès ? Ce dernier aurait tué Blanqui, et lui-même eût été assassiné ensuite. Quelles divisions, quel chaos ! rien d'arrêté, de précis dans les cervelles. Les fautes, les erreurs commises, ont été inévitables, fatales. La République était impossible si l'on eût voulu exclure les *bleus*. Le personnel

manquait à Ledru et à toutes les administrations. Aujourd'hui encore, le personnel manque ! Lamartine était plus populaire que Louis Blanc. Lamartine, même, le 16 Avril, joua un singulier rôle. La veille, presqu'avant le jour, il avait vu Blanqui. Albert l'annonce à Louis Blanc ; celui-ci se moque d'Albert et de sa police de sociétés secrètes. Albert lui dit :—"Tu vas voir ce qu'il me répondra. Allons à l'Hôtel de Ville." Là, avant qu'on ne prenne place, il va droit à Lamartine. —"Monsieur de Lamartine, vous avez eu hier une conférence avec Blanqui ?"—Lamartine change de visage, se trouble ; puis, reprenant son sourire :—" Ah, c'est vrai !.... j'avais oublié de vous dire cela, Messieurs. On m'avait dit qu'il voulait me faire assassiner ; je l'ai fait venir : nous avons causé longtemps. Il m'a charmé. Mais vraiment, ce n'est pas le *Blanqui* dont on nous parlait ? il est aimable, doux, avenant. Il m'a développé ses plans : ils sont excellents ! je suis tout-à-fait de son avis.... Vraiment, il m'a séduit........"

" La majorité restait interdite, inquiète, soupçonneuse.... Dans la journée, Lamartine se montra impitoyable, cherchant une lutte. C'était facile. Barbès accourait avec sa légion, résolu d'arrêter Blanqui à tout prix, s'il tentait de s'emparer du pouvoir. Tout se passa tranquillement, pourtant. Mais quand Ledru Rollin réclama l'arrestation de Blanqui ; quand tous, sauf Louis Blanc et Albert l'eurent signée, et que vint le tour de Lamartine, celui-ci s'y refuse obstinément et finit par prendre son chapeau, en déclarant qu'il sortirait plutôt du gouvernement. L'ordre fut néanmoins envoyé à Caussidière. Il ne fut point exécuté ; et il fut annulé, sans que Louis Blanc ait su comment, ni pourquoi.

" Et l'avenir ?—Le personnel nous manquerait ; même pour rentrer dans l'engrenage d'aujourd'hui, à plus forte raison quand il faudrait tout créer. D'ailleurs, toutes les fractions voudraient leur part du *gâteau*. Qu'on nous laisse les finances, les travaux publics, l'Instruction publique ; aux bleus, la guerre et partie de l'intérieur....le reste aux rouges, et cela marchera.. . !"

" Peut-être...."

" Combier me parlait de Vasseur ; cela vaut la peine d'être conservé dans mes notes, etc.

" Vasseur étudiant, dirigeait à Grenoble le mouvement (de 1834) où Préfet et Général furent mis en prison et la ville conquise à la Révolution pendant huit jours. Quand il n'y eut plus moyen de tenir, Vasseur remit en liberté Préfet et Général, qui le remercièrent, le louèrent beaucoup de sa conduite modérée, pleine d'esprit d'ordre.... et le firent arrêter comme il allait passer la frontière. Une fois en liberté, Vasseur déclara la France perdue, la République impossible en Europe, et partit pour l'Amérique. Il avait quelque argent

sur lui ; un individu capta sa confiance sur le vaisseau et le dépouilla en débarquant, sans qu'il pût le ressaisir. Il se trouva donc avec sa femme, presque sans ressources, à la Nouvelle Orléans.

" Sans perdre courage, Vasseur trouva moyen d'obtenir une concession ; s'en alla sur les bords du Mississipi, sur un plateau ; abattit des arbres, éleva sa hutte ; défricha, cultiva, tua beaucoup de serpents et de caïmans ; apprivoisa des cochons et des dindons (lesquels tuaient les serpents) ; profita des débordements du Mississipi pour réunir en *trains* les bois d'acajou flottant à la dérive, et se fit enfin une petite aisance. Il loua un esclave, fort étonné d'être si doucement mené. Bref, il vivait agréablement, lorsqu'il apprit la Révolution de Février. Il accourut en Europe, arriva en Juillet 1848, courut chez Bastide, lui parla très vertement, lui dit qu'il perdait la République.... Bastide l'expédia en Suisse pour suppléer au défaut d'activité du vieux général Thiars, homme honnête et dévoué, mais facile à tromper peut-être, disait Bastide. Vasseur ne partit qu'avec l'assurance d'une intervention en Italie.... (Cavaignac l'offrit en effet) mais il était trop tard, l'armistice était signé, (peut-être aussi la Cour de Turin craignait la France plus encore que l'Autriche). Vasseur donna sa démission, fut élu représentant de l'Ardêche et mourut quelque temps avant le Coup d'état.... Sa femme regrettait leur établissement sauvage, loin de la Civilisation. ..

" 13 Janvier. Je viens de mettre mon Journal au courant.... J'ai écrit à ma mère.... J'envoie à la maison un paquet de lettres, l'Album de Jersey.... J'avais la tête brisée.... partout on me trouvait l'air triste, soucieux : regrets !.... je me sens accablé dès que je pense un peu longtemps.

" Le reste de la semaine a été rempli par l'étude....

" J'ai vu la famille Wehnert où j'ai trouvé le plus aimable accueil et ces fortifiantes sympathies qui allègent le temps de l'exil. On m'a vivement engagé à voir Cobden pour qui j'ai une lettre de recommandation de Victor Hugo, lettre dont j'ai gardé copie :

" Jersey, 16 Décembre, 1852. Marine Terrace.

" Voici, mon honorable et cher co-proscrit, un mot pour Cobden. Cobden est digne de tout ce que vous dites si bien : il vous accueillera comme vous devez être accueilli.

" Plein hiver à Jersey. Le Ciel est aussi laid que la terre. On croirait que Napoléon III règne là-haut. Il est probable qu'il règne aussi à Londres et que, tandis que nous sommes ici dans la pluie, vous êtes là-bas dans le brouillard : mais il faudra bien que *Mai* revienne et la République aussi.

" Je vous serre la main,
" Signé VICTOR HUGO."

" Mes amitiés à nos co-proscrits Veillard et Jules Bru."

"Marine Terrace, 26 Décembre, 1852.

"Monsieur et très honorable ami,

"Ce mot vous sera remis par un de nos plus courageux et de nos plus intelligents compagnons d'exil : il se nomme Philippe Faure. Il a vaillamment lutté dans la presse comme journaliste, et dans la rue, comme citoyen, contre l'ennemi de Décembre.

"Il vous admire et désire être introduit près de vous. Permettez-moi de lui donner la main pour franchir votre seuil. Accueillez-le, je vous prie, comme vous m'accueilleriez moi-même, et veuillez recevoir la nouvelle assurance de mes sentiments de haute considération et de profonde cordialité.

"Signé Victor Hugo.

"M. R. Cobden, Membre du Parlement."

LETTRE DE PHILIPPE FAURE A VICTOR HUGO.

Londres, Décembre 1852.

"Citoyen,

"Vous m'avez fait une offre dont je suis trop heureux pour avoir la discrétion de la refuser. Vous m'avez proposé, au moment de mon départ, de me donner une lettre d'introduction pour Cobden. L'exil me vaudrait ainsi cette double satisfaction de connaître le grand initiateur du "Free Trade," et de le connaître sous vos auspices.

"Pour ceux qui ont dévoué leur vie au progrès incessant des institutions sociales, c'est un grand sujet d'étude que cet homme, heureux adversaire des barrières classiques opposées par l'ancien régime aux relations commerciales internationales. La France a eu la gloire de donner l'exemple de l'abolition des douanes provinciales. Grâce à Cobden, l'Angleterre paraît appelée à renverser les douanes nationales, et cet homme occupera une place immense dans l'histoire économique de l'humanité.—Cela ne lui a pas suffi ; il a voulu joindre sa voix aux voix éloquentes qui continuaient la tradition philosophique française, et conviaient les nations à proscrire "ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre." Je vous aurai une vive reconnaissance, citoyen, si vous, qui avez pris une grande part à l'œuvre de conciliation des peuples, vous voulez bien me présenter à votre collègue du Congrès da la paix.

"Du Mans, de Paris, de Limoges, les lettres que nous recevons félicitent la proscription de Jersey de sa *déclaration ;* elles s'accordent malheureusement à constater aussi le mauvais effet produit par les autres pièces de ce genre publiées par nos amis de Londres, et dont l'influence a détruit l'impression produite par le document que vous avez rédigé. Bien que ces lettres expriment une grande tristesse, elles témoignent en

même temps que là conscience n'est pas muette dans toutes les âmes ; et si le réveil de la France est peut-être encore loin, il y a du moins des citoyens qui veillent encore sur son avenir et qui ont souci de sa dignité.

" Veuillez agréer, citoyen, et faire agréer aux membres de votre famille que j'ai eu l'honneur de voir, les compliments respectueux de votre tout dévoué.

" Ph. Faure."

" J'ai remis vos lettres à M. L. Blanc, que j'ai trouvé très affligé des dissensions du parti, dont il se tient à l'écart ; et à M. Ivan Golowine. Ce dernier demeure 37, New Bond Street."

NOTE (*z*).

MISSION PROVIDENTIELLE DE LA FRANCE.

Page 150 : " Tous sont appelés à secouer l'opprobre " national, à rentrer dans la voie providentielle ouverte " à la France pour y guider le monde."

La Société fondée pour l'Emancipation intellectuelle, ouvrit un cours d'*Education maternelle.* On eut bientôt la visite inattendue de deux Inspecteurs de l'Université qui, après avoir quelque temps écouté les divers exercices, demandent que l'on fasse *improviser* les Elèves. Les plus âgés s'y refusent. Le Professeur, inquiet et mécontent, se résigne à interpeler Philippe, âgé de 11 ans. —" Donnez-lui un *sujet ?*"—" Sur " quoi ? Que sait-il ? —" Donnez-lui un sujet quelconque, " puisque vous venez nous surprendre et nous mettre à " l'épreuve."

L'Inspecteur propose *L'Amour de la Patrie.*

—" Philippe, tâchez de ne pas vous perdre dans le vague de vos souvenirs, de vos imaginations ; renfermez-vous dans votre sujet........"

—" Philippe, dit un jeune professeur qui l'avait pris en amitié, figurez-vous que deux cents personnes vous écoutent..."

Et Philippe, enchanté d'un si beau sujet d'improvisation, pense à Béranger et fredonne à demi-voix :

" Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, Etoile du matin !"

—" O France, ô ma patrie ! réponds à la voix qui t'appelle! Marche en avant ! Dût chacun de tes pas laisser une trace de sueurs et de sang sur l'arène. Marche en avant, sur la *voie douloureuse* qui mène à la Terre Promise ! Sers de guide aux nations, tes rivales encore aujourd'hui, demain tes sœurs

quand tu auras frayé le rude sentier ; quand tu auras montré, par ton dévouement, que le Royaume de Dieu sur la Terre, c'est le règne de la Vérité, de la Justice ; c'est l'Amour de la Patrie ! l'Amour de tous les hommes unis en Dieu comme des frères, pour n'être plus qu'un seul peuple.

"O France, sois le Précurseur qui les conduit tous à cet avenir de gloire et de bonheur !"....

—" Vous voyez bien que vous ne parlez pas *sur* l'Amour de la Patrie ? *Justifiez*, comme vous pourrez, ce que vous venez d'avancer."

Et l'enfant qui se recueille, raconte une foule d'actions héroïques inspirés par l'*Amour de la Patrie*. Il tient à prouver que la France, comme autrefois l'Hellénie, mais plus heureuse, doit devancer les peuples de l'Europe et leur servir de modèle en surpassant tous les progrès dans tous les arts, toutes les sciences, toutes les vertus ! tout ce que l'on appelle *Idéal* et qui doit être *Vrai*.

Et traçant rapidement l'Histoire de la France, des Gaules avant la conquête de César, jusquà Napoléon, jusqu'à ce jour, évoquant tous les noms, tous les souvenirs,...... il s'exalte avec Jeanne d'Arc, inspiration vivante de l'Amour de la Patrie, révélation de la mission imposée à la France !—" Ah ! " si la France est encore foulée aux pieds de l'ennemi, si elle " s'abandonne au découragement, à l'oubli d'elle-même, si elle " perd jusqu'au désir, à l'espoir d'accomplir sa tâche glo-" rieuse.... fallut-il un miracle pour la sauver.... comme " au temps de JEANNE, *ce miracle se fera !*"

Et l'enfant s'arrêta, ému, animé, tout en larmes et se formulant à lui-même, le but de sa vie et la carrière où il devait succomber.... laissant l'exemple du plus pur dévouement."

TÉMOIGNAGES.

LETTRE DE LAMENNAIS.

" Paris, 16 Février, 1851.

" J'AI reçu, mon cher Monsieur Faure, votre projet d'article, et je vous le renvoie, dans la crainte que vous n'en ayez pas gardé copie. Il m'a paru très bien, et je ne vois aucun changement à y faire. Quant aux difficultés que vous rencontrez, où n'en trouve-t-on point ? La seule chose importante est de ne fournir, à qui que ce soit, des reproches fondés. Toujours le public finit par être juste et par se ranger du côté de la raison. Comme vous devez prochainement venir voir Madame votre mère, ce me sera une occasion heureuse de causer avec vous de vos affaires et de plusieurs choses qu'il est difficile

de suffisamment expliquer par lettres. J'attends donc pour cela votre arrivée ici. J'aurais un vrai plaisir à vous renouveler de vive voix l'assurance de mon affectueux dévouement.

"LAMENNAIS."

LETTRE DE MADAME ADELE VICTOR HUGO.

"Guernesey, 15 Janvier 1856.

"Nous apprenons, Madame, la douloureuse nouvelle. Vous portez la croix jusqu'au bout. Vous la quitterez pour monter à la Lumière où votre cher enfant vous a précédée. O! chère Dame, comme vous j'ai perdu un enfant adoré, une fille bénie, un ange! J'ai été comme vous attachée à la claie, mais j'ai cru, j'ai eu foi, et petit à petit le jour est venu; et maintenant je ne vois que les ailes de mon ange. Bientôt votre fils vous apparaîtra dans l'Azur; il a mérité la récompense des vaillants, des grands cœurs.—Il a lutté pour l'Humanité, pour l'Idée.—Quelle consolation que ce souvenir laissé!

"Courage, chère Dame. Chaque larme est un rayon au Ciel—votre pensée ira souvent. Quand vous serez loin, tournez-la quelquefois vers les Exilés, les frères de votre fils.

"Agréez l'expression de mes sentiments,

"ADÈLE VICTOR HUGO.

"*Recommandée aux soins de notre ami M. Philippe Asplet.*"

DE LA MEME A PHILIPPE FAURE.

"Vous seriez bien aimable, Monsieur, de venir diner demain, jeudi, avec nous. C'est la fête de mon mari. Il n'a jamais trop d'amis ce jour là.

"A demain donc, à six heures, nous aurons nos chers amis Barbier.

"ADÈLE VICTOR HUGO."

LETTRE DE VICTOR HUGO.

"Guernesey, Haute Ville, Février 1856.

"Vous voulez bien, Madame, attacher quelque prix au souvenir que je conserve à votre fils. Philippe Faure a été un des vaillants de l'exil, et je suis heureux de lui donner ce témoignage devant vous, sa mère, si dévouée et si éprouvée.

"Recevez, Madame, l'hommage de mon respect,

"VICTOR HUGO."

LETTRE DE LOUIS BLANC A PHILIPPE FAURE.

"Londres, Novembre 1852.

"Mon cher ami,

"J'ai reçu votre lettre Samedi, et le document, déjà envoyé à Schœlcher, avait paru, avec une lettre de lui, dans le *Morning Advertiser*. La commission se trouvait donc faite d'avance. Cet appel est bien de toute façon et je me réjouis du fond du cœur d'y voir la signature de Victor Hugo figurer à côté de la vôtre. Ceci est certainement d'une signification profonde. Mais votre voix arrivera-t-elle jusqu'à ceux qui doivent l'entendre ? Car enfin, la France est murée ! Et puis, à côté des alliances fécondes, à côté des rapprochements en quelque sorte fatidiques, que de divisions mortelles ! que de luttes sacrilèges ! Vous me dites que vous allez revenir à Londres : j'en serais charmé pour moi, si je pouvais l'être pour vous. Mais hélas ! ce qu'on peut souhaiter de mieux pour ses amis, c'est qu'ils vivent loin, le plus loin possible de ce triste foyer de haines envenimées, de querelles sans but et pourtant brûlantes. Quant à moi, je vous assure que j'en ai le cœur si navré, qu'il me prend des envies d'aller m'ensevelir pour jamais au fond de quelque solitude où ne parvienne pas le bruit des passions des hommes. Mais non. Notre vie est un combat. Le soldat se doit à son poste. Souffrons, en attendant que nous puissions mourir ! Je vois de temps en temps Lebloys et Talandier. L'amitié de ces nobles cœurs me console. Comme moi, ils se tiennent à l'écart de toutes ces étranges guerres intestines.

"Adieu, mon cher Faure. Je vous envoie, en attendant le plaisir de vous revoir, une bien cordiale poignée de main.

"Louis Blanc.

"P S.—Mes amitiés à Sabatier, à Roumilhac, à Bru, à tous ceux que nous aimons enfin."

LOUIS BLANC A PHILIPPE FAURE.

"Londres, le 29 Mars 1853.

"Mon cher ami,

"Je vous adresse M. Rushton, qui se propose de donner des *Lectures* sur les hommes de 1848, et qui désirerait préparer ces Lectures avec l'aide d'un Français capable de le bien renseigner, et dont il payerait convenablement le travail, cela va sans dire. Les conditions réclamées dans son collaborateur sont le talent, la loyauté, une connaissance approfondie des faits et des personnes : j'ai tout de suite pensé à vous. Seulement j'ai dit à M. Rushton que je vous croyais à

l'égard de Proudhon une opinion plus favorable que celle qu'il m'est possible d'avoir de lui. Mais qu'à cela ne tienne ! Je désire que ce petit travail soit de votre goût et vous soit profitable.

"Je vous renvoie, apostillée comme vous le désirez, la lettre de votre ami.

"Salut cordial,

"LOUIS BLANC."

LETTRE DE LOUIS KOSSUTH.

"Londres, Décembre 1855.

"Citoyen,

"C'est avec beaucoup de plaisir que je viens d'apprendre de notre ami commun, Teleki, que c'est à votre bonté que je suis redevable de l'excellente traduction de mon discours à l'anniversaire de la Révolution polonaise.

"Permettez-moi de vous en remercier cordialement, et de vous dire que je serais très heureux de vous pouvoir témoigner en quoi que ce soit, mon estime, ma considération et mon affection fraternelle.

"L. KOSSUTH."

LETTRE DE SAFFI.

"Oxford, 71 High Street, 3 Mars 1854.

"Citoyen,

"Mon ami Herzen m'écrit que les discours prononcés au meeting du 27 Février à Londres, seront imprimés dans l'HOMME, et me sollicite à vous envoyer copie de la lettre que j'ai écrite dans cette circonstance au même comité. La voilà. Si vous jugez à propos de la publier, je vous prie de vouloir bien en corriger l'orthographe, et tout ce que vous y trouverez de choquant par rapport à la grammaire.

"Salut et fraternité,

"A. SAFFI."

LETTRE DE LEDRU-ROLLIN.

"29 Mars 1854.

"Citoyen,

"Si quelque chose avait pu changer la détermination grave que j'ai prise, soyez persuadé que c'est votre lettre fraternelle ; mais un avis que j'ai reçu hier de Paris m'oblige à y persévérer. Il résulte de cette note que, de trois côtés différents, sont arrivés à la Préfecture des renseignements sur l'élection de la Commission et sur le nom des membres qui la composent.

Ordre a été donné immédiatement par le Gouvernement de surveiller plus que jamais nos correspondances, ainsi que les communications qui pourraient venir de Londres, aux anciens souscripteurs de Paris.

"Ce que j'avais prévu s'est donc déjà réalisé, et les rapports vont devenir plus difficiles; d'où la conséquence pour moi que si je puis être encore utile près des souscripteurs effrayés, c'est plus que jamais à la condition d'agir d'homme à homme et dans le plus grand secret.

"Nous avons un tort dans la proscription, c'est de nous croire toujours sur la terre de la patrie, au grand air de la liberté, maîtres de faire tout publiquement, tandis que même pour les choses les plus sacrées, nous sommes environnés d'embûches et d'espions. Quand il s'agit d'émettre des principes, c'est bien, il n'y a aucun danger, loin de là; mais quand il s'agit d'arracher de l'argent de mains sinon réfractaires du moins fort timorées, c'est autre chose; il faut y mettre plus de mystère et de circonspection.

"La faim n'attend pas, il faut de l'argent, voilà toute la question. Or le meilleur moyen pour en obtenir, à mes yeux, c'est le secret.

"Quant à l'opinion que *par le retrait de mon nom la Commission se trouverait paralysée*, permettez-moi de ne pas partager vos craintes. De deux choses l'une, ou la Commission a été sérieusement nommée pour réussir et ce n'est pas un nom de moins qui pourrait la faire sombrer, ou elle était impuissante par la publicité même qu'on lui avait donnée, et ce n'est pas mon nom qui pourrait parer à cet inconvénient.

"Encore un coup, je continuerai à remplir mon devoir comme ma conscience me le dicte, isolément, clandestinement. Eu égard aux terreurs qui règnent à Paris, faire autrement c'est manquer le but.

"Salut fraternel,

"LEDRU ROLLIN."

LETTRE d'ALEXANDRE HERZEN.

"Considérant votre permission,
"Considérant l'urgence,
"Considérant la nécessité,
"Considérant le brouillard,

"Je vous envoie la feuille avec la prière de jetter un coup d'œil sur les fautes (quoique c'est très peu chrétien) avant 10 heures du matin; j'enverrai la chercher.

"Tout à vous,

"Dimanche, 11 Sept. 1853." "A. H."

LETTRE DE PHILIBERT BERJEAU.

"Londres, Février 1856.

"Madame,

"Nul n'a été plus douloureusement frappé que moi à la nouvelle de la mort de votre bien aimé Philippe. Je ne vous ai pas écrit, car toutes consolations sont vaines devant une perte comme celle que vous avez faite ; mais j'ai senti quelle devait être la grandeur de votre affliction en éprouvant moi-même la plus grande peine que j'aie subie en exil. Vous le savez, Madame, j'avais connu votre cher Philippe en Février 48, et quoique je fusse beaucoup plus âgé que lui, le sérieux de son esprit, le charme de son caractère, la solidité de son jugement, la sagesse et la fermeté de ses convictions politiques, m'avaient tout de suite attiré vers lui. En le revoyant sur la terre étrangère, dans le commun désastre de la Patrie, je l'avais salué comme un frère, comme un ami. Je l'avais associé avec bonheur à une œuvre qui a beaucoup perdu par son absence, car son concours ardent l'avait vivifiée et nous comptions que, dans l'avenir, il nous aiderait à en faire quelque chose de grand et de digne du but que nous poursuivons. Maintenant, je chercherais vainement autour de moi quelqu'un qui fût en état de le remplacer. Le parti démocratique a fait de même, en le perdant, une perte irréparable.

"J. Ph. Berjeau."

LETTRE DE LOUIS GREPPO.

"Londres, Mai 1856.

"Chère Madame Faure,

"Je ne veux pas laisser partir la lettre de ma femme sans vous remercier de m'avoir choisi parmi les amis de votre bien aimé Philippe, pour me remettre les papiers politiques qu'il a légués ; sans vous dire que quelque soit la distance qui nous sépare, la même amitié nous liera, et que de loin comme de près, nous penserons souvent à vous et à celui que tous nous avons aimé. Rappelez-moi au souvenir de ceux de nos amis qui vous entourent, et recevez l'assurance de notre affection.

"Louis Greppo."

AUTRE LETTRE DE LOUIS GREPPO.

"Londres, le 18 Août 1858.

"Madame et chère amie,

"Ayant appris que vous faites imprimer le *Journal d'un Combattant de Février*, et que vous devez mettre à la suite des lettres, témoignages d'amitié qu'avait si bien su mériter le caractère de mon digne ami Philippe, je croirais

manquer à un devoir sacré, si je ne venais m'associer à ses nombreux amis pour rendre hommage à ses vertus démocratiques et civiques. Oui, je puis lui rendre ce témoignage; Philippe Faure était l'un des hommes les plus complets que j'aie connus dans nos rangs; intelligence supérieure, persévérance dans la lutte, d'un caractère ferme et conciliant, cherchant toujours et partout à réunir les démocrates en un seul et même faisceau, bien convaincu qu'il était que la discorde et l'isolement ne pouvaient que perpétuer le règne de la tyrannie.

"Combien de fois m'a-t-il dit : "Si nous savions nous unir la révolution serait faite; car il n'y a pas d'obstacle que ne puissent franchir des hommes voulant sérieusement et sincèrement la justice et l'équité."

"Oui, madame, votre généreux fils avait raison; car il n'y a que l'union et la tolérance dans les rangs démocratiques qui puissent permettre aux républicains de ressaisir la place perdue et d'assurer ainsi le triomphe de leur cause. Aussi ferai-je tous mes efforts pour imiter mon brave ami Philippe, comme lui je dirai toujours en toutes circonstances, unissons-nous, c'est le devoir de tout homme sincèrement ami de l'humanité; penser et agir différemment c'est se rendre complice de ceux qui oppriment les peuples et étouffent toute liberté.

"Pour vous, madame et amie, je ne chercherai point à faire ce que n'a pu faire le temps, à vous consoler de la perte de notre cher Philippe; mais si les sympathies d'un de ses vrais amis peuvent apporter quelque soulagement à vos douleurs, croyez, madame, que vous les possédez toutes entières.

"Louis Greppo."

LETTRES D'ANNE GREPPO A MADAME FAURE.

"Londres, 6 Avril 1856.
7, Gibson Square, Islington.

"Chère Madame Faure,

"......... Nous avons été nous-mêmes tellement accablés par votre malheur, que nous n'avons pu trouver une parole de consolation à vous apporter..... J'ai voulu voir les persones qui aimaient votre fils et qui s'intéressent à vous; toutes m'ont chargée de vous exprimer leurs regrets et l'amitié qu'elles vous conservent..... Après avoir eu d'amicales relations l'on se trouve dispersés, sans savoir quand et en quel lieu l'on se retrouvera. Nous-mêmes après avoir lutté pendant plus de quatre ans dans un pays qui nous a constamment refusé le pain quotidien en échange de notre travail, nous nous voyons

obligés de l'abandonner. Mon mari est parti depuis un mois; et, vers le milieu de Juin, nous irons le rejoindre. C'est à Lisbonne que nous plantons de nouveau notre tente. Sera-ce notre dernière étape avant que la liberté nous ouvre les portes de la France? Je l'espère.

"Adieu, ma chère Madame Faure, croyez que quelque part que le destin nous conduise, le souvenir de votre fils et le vôtre nous suivront, et recevez les embrassements que Jenny et moi nous vous envoyons.

"ANNE GREPPO."

"Lisbonne, 28 Juillet 1856,
140, Rue Auréo, 2e Andar.

"Chère Madame Faure, chère amie.

"Que je regrette, que nous regrettons tous que le destin nous ait poussés si loin de ceux que nous aimons et que la difficulté de correspondre rende rare le seul plaisir qui nous reste. ....Pourtant je vous aurais écrit plus tôt, si je n'avais attendu que nous fussions installés, afin de pouvoir vous donner une adresse pour nous écrire.

"En arrivant ici j'espérais pouvoir remettre moi-même la lettre dont vous m'avez chargée pour Madame Candida S......, mais ma déception a été grande quand j'ai appris que le lieu qu'elle habitait était à une vingtaine de lieues de Lisbonne. J'ai pris le parti de la lui envoyer par la poste, aussitôt que j'ai pu lui donner notre adresse, la priant de m'écrire quelques mots aussitôt qu'elle l'aurait reçue. Il y a de cela presque deux semaines, et elle ne m'a pas répondu. Nous avons vu Don Estevào. Nous lui avons parlé d'elle: il paraît savoir savoir peu de choses sur sa position actuelle, et nous a dit qu'il en attendait prochainement des nouvelles par quelqu'un qui devait la voir à son couvent. Je regrette vraiment beaucoup qu'elle ne soit pas à Lisbonne, c'eût été pour moi un bien grand plaisir de la voir.

"Vous avez trop vécu avec les Portugais pour que je vous donne des détails de Lisbonne. Le tableau a dû vous en être fait par des personnes qui vous l'ont mieux peint que je ne saurais le faire.

"Mon mari est toujours occupé dans une fabrique; sa rétribution étant médiocre, Jenny et moi pensons y suppléer par un peu de travail; mais dans ce moment il serait difficile de s'en procurer.

"Les fortes chaleurs et l'apparition du choléra dans nos murs ont fait fuir à la campagne tous ceux qui ont une position riche ou aisée. Je crois qu'on s'effraie au delà du mal, car le Docteur Barbier, que nous voyons quelquefois, nous dit que la peur fait presqu'autant de mal que la maladie elle-même.

"Adieu, chère madame Faure, quoique bien éloignés nous conservons l'espoir de vous revoir, et vous envoyons nos sincères embrassements.

"Votre amie,

"ANNE GREPPO."

LETTRE DE JENNY GREPPO.

Lisbonne, 28 Octobre 1856.

"Merci, chère Madame, du petit souvenir que vous m'avez envoyé ; il m'est doublement précieux puisqu'il avait été commencé par cette douce et bonne Isaure, et que vous avez eu l'extrême bonté de le finir quoique accablée et torturée par la douleur. Merci encore et soyez convaincue que je suis bien sensible à cette marque d'attachement.

"Ce matin encore je relisais votre bonne lettre. Merci des bons conseils que vous me donnez. Vous me dites aussi de ne pas oublier votre cher enfant ; non, bonne madame Faure, je n'oublierai jamais mon ami, il m'avait inspiré une affection trop sincère et trop vive pour que la pierre d'un tombeau même puisse l'effacer de ma mémoire. Ce que je regrette seulement, c'est de n'être point auprès de vous, non pas pour vous consoler, il est des plaies qui ne se guérissent pas, mais pour pleurer avec vous celui qui est à juste titre regretté de tous ceux qui l'ont connu.

"Je ne vous dirai rien de Lisbonne, je ne la connais que bien imparfaitement ; ici les femmes sortent très peu, jamais seules ; en un mot les habitudes mauresques prévalent encore sur toutes autres en ce pays. Le ciel est beau depuis six semaines, pas un nuage ne l'obscurcit, mais la verdure est entièrement grillée par les ardeurs d'un soleil tropical ; elle ne reviendra que dans deux mois.

"Adieu, au revoir, chère et bien aimée madame. Puissions-nous être réunis plus tôt que nous ne l'espérons ; quoiqu'il advienne, comptez-moi toujours au nombre de ceux qui vous aiment sincèrement et qui seraient heureux de vous le prouver.

"Adieu encore, je vous embrasse du fond du cœur.

"JENNY GREPPO."

LETTRE D'ANNE GREPPO.

"Londres, 20 Mars 1858,
"6, King Square, Goswell Road.

"Chère Madame Faure, chère amie,

"Il y a quelques mois déjà que nous sommes à Londres, et si je ne vous ai pas écrit, c'est qu'on m'avait dit que vous

aviez quitté Jersey. Pensez-vous y rester longtemps, et dispersés comme on l'est depuis quelques années, vous y reste-t-il au moins des amis? Mon Dieu que je voudrais vous savoir sinon heureuse, (vous ne pouvez moralement pas l'être), mais au moins entourée d'affection.

"Pendant notre séjour en Portugal, Madame S...... m'a écrit plusieurs fois, et avant mon départ je lui ai écrit une lettre d'adieu; je lui parlais de vous et lui demandais qu'elle voulût bien écrire une lettre dont je me chargerais; elle ne m'a pas répondu, ce qui m'a fait supposer qu'elle n'était plus à Coïmbre. Coïmbre est à vingt lieues de Lisbonne, et je ne connaissais personne qui pût me donner sur elle des renseignements.

"Quand après quatre années de luttes incessantes en Angleterre, nous sommes allés en Portugal, nous avons cru qu'en travaillant nous y trouverions au moins le pain quotidien, mais notre mauvaise chance nous a poursuivis jusque là; car à peine Jenny et moi y étions-nous arrivées que mon mari se trouvait sans emploi, la maison où il était ne pouvant pas continuer parce qu'elle manquait des fonds nécessaires pour cela. Nous avons cru lutter contre cette nouvelle catastrophe en faisant venir de France quelques marchandises, soit pour les vendre, soit pour confectionner des chapeaux, et de ce côté là nous n'avons pas eu plus de succès, il est bien difficile de faire quelque chose dans un pays où l'on n'est pas connu, surtout lorsqu'on ne peut pas s'établir de façon à attirer les clients. Nous avons donc dû, après avoir épuisé nos dernières ressources, revenir en Angleterre, où au moins nous avons quelques sincères amis.

"En arrivant ici, Jenny s'est placée dans une maison de commerce, mais mon mari est resté sans emploi jusqu'au mois de Janvier; c'est à cette époque seulement qu'il est rentré dans la maison de dorure où il était avant notre départ pour Lisbonne.

"Si je vous donne ces détails, c'est que vous me les avez demandés; c'est que je sais que vous vous intéressez à tout ce qui nous touche, et c'est enfin pour que vous sachiez que nous gagnons strictement notre vie, mais que nous la gagnons.

"Nos santés sont heureusement bonnes; avec cela nous avons toujours la même foi, la même espérance, nous pourrons encore lutter contre l'orage qui semble gronder autour de nous, car le sol qui tremblait hier sous les pas des proscrits ne nous semble pas raffermi aujourd'hui, et ne le sera certainement pas demain. Nous ne croyons pas aux courtoisies des deux gouvernements, elles ne sont que pour la forme, et renferment au fond de cruelles menaces.

"Nous avons peu de nouvelles de France; nous savons seulement que les arrestations sont permanentes, que dans

toutes les villes les prisons sont pleines, et que la peur est telle qu'on n'ose plus adresser une lettre en Angleterre ou aux proscrits des autres pays.

"Combien de temps encore la liberté, la justice, sera-t-elle comprimée par les tyrans? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'ils ne parviendront pas à l'étouffer.

"Adieu, chère Madame Faure; écrivez-nous quelquefois et recevez les embrassements bien sincères de vos amis.

"ANNE GREPPO.

"Nos amis, et en particulier les familles Weillard et Chevassus me chargent de vous envoyer leur meilleure amitié."

LETTRES DE JENNY GREPPO.

"Londres, 19 Mars 1858,
6, King's Square, Goswell Road.

"Bien chère madame,

"C'est avec une joie bien sincère que je me rends au désir que vous émettiez d'avoir quelques mots de moi. Laissez-moi d'abord vous remercier de la bonne amitié que vous m'avez conservée, amitié qui vous est bien rendue, soyez en sûre; je pense à vous souvent, bien souvent; et ce n'est pas sans émotions que je repasse dans ma mémoire tout ce qui s'est passé depuis plusieurs années pour nous tous. Je me plais surtout à me reporter vers ce temps heureux, si on le compare à celui qui lui a succédé, où nous étions à Berners Street, vivant tous en famille; ce pauvre cher Philippe était là partageant toutes nos joies, comme toutes nos peines; aujourd'hui nous sommes tous isolés, cherchant à résoudre ce problème profond, à pénétrer ce mystère que la mort seule révèle : Tout est-il fini pour nous, quand nous avons quitté cette terre?

"Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire. N'est-il pas plus doux, plus consolant de porter en son cœur l'espérance de revoir ailleurs ceux qu'on a aimés ici-bas. Cette pensée vous aide à supporter la vie et vous évite de redouter la mort!

"Vous vous rappelez sans doute Alix Herriez; dans chacune de ses lettres elle me parle de vous et cela en termes très-affectueux; elle vient de se marier il y a à peu près trois semaines. Puisse-t-elle être heureuse; elle le mérite bien. Je me propose de lui envoyer votre adresse, elle se fera un plaisir de vous écrire quelques lignes,—elle aussi elle aimait et elle regrette votre fils......

"Je termine en vous priant de croire, bien chère madame Faure, que ce n'est pas par indifférence que je ne vous ai pas

écrit depuis si longtemps ; mais on remet toujours d'écrire à ses amis quand on n'a que de tristes nouvelles à leur donner.

"Adieu ou plutôt au revoir, bien chère Madame ; croyez à la sincère et respectueuse affection de votre toute dévouée,

"JEANNE GREPPO."

"Londres, 18 Août 1858.

"Chère bonne Madame Faure,

"Nous avons reçu avec un indicible plaisir votre aimable lettre, ainsi que les deux charmants souvenirs que vous y avez joints. Comme vous êtes bonne, chère Madame, d'avoir malgré votre vue qui faiblit trouvé moyen de finir des ouvrages aussi jolis et aussi délicats ; ils nous sont doublement précieux.

"J'ai serré votre petit sac dans la même boîte qui, depuis cinq ans, renferme le porte-montre que m'avait fait ma chère Isaure. Si ce porte-montre et l'unique lettre qu'elle m'ait jamais écrite, sont les seuls souvenirs matériels qui me restent d'elle, je garde dans mon cœur un bien bon souvenir de cette amie que j'ai dû regretter avant même d'avoir été en âge de l'apprécier comme elle le méritait.

"Ayant peu de temps je vous écris en hâte, mais je ne voulais pas que la lettre de papa partît sans vous envoyer un mot de remerciement et d'amitié, un souvenir à Philippe.

"Votre affectionnée,

"JEANNE GREPPO.

"Maman vous embrasse mille fois. Vous parlez de départ sans nous dire où vous allez."

LETTRE DE CHEVASSUS.

"Londres 10 Août 1857.

"Madame Faure,

"Bien que Madame Greppo, cette excellente amie, ait bien voulu nous associer, ma femme et moi, à l'expression de douloureuse sympathie qu'elle vous exprime dans la triste solitude qui vous est échue en partage, par la perte irréparable de votre bien aimé Philippe, je lui ai demandé la permission d'ajouter moi-même quelques lignes. Puissent-elles, en vous portant l'assurance des regrets profonds que sa fin prématurée a fait naître chez tous ses amis, contribuer à adoucir l'amertume de votre désolation ! Laissez-moi vous dire encore combien sa mémoire reste entourée de respect et d'admiration..... Il est tombé vaillamment dans la lutte du devoir. Sa vie a été un continuel dévouement à la cause de la justice et du droit.

"Soyez fière d'un tel fils, et si la mort vous l'a ravi, songez qu'il vit encore par sa mémoire et que l'affection de tous ses amis vous reste à jamais acquise.

"Veuillez, chère Madame, agréer au nom de mes enfants, en celui de ma femme et au mien, l'expression la plus sincère d'un dévoument inaltérable.

"E. CHEVASSUS FILS."

LETTRE DE CŒLINE.

"Paris, 23 Janvier 1856.

"Je n'essaierai pas, Madame, de vous consoler, car je sens que cela est impossible, je comprends combien votre douleur est immense ; permettez-moi seulement de venir vous dire avec quel chagrin nous avons ressenti la perte si douloureuse que vous venez de faire, et permettez-nous d'associer le témoignage de nos regrets et de nos sympathies à tous ceux que vous devez recevoir.

"Nous connaissions trop celui que vous pleurez pour ne pas l'aimer comme il en était digne.

"On n'a pas plus de cœur, plus de bonté, plus d'esprit; on n'a pas plus de noblesse et de délicatesse dans les sentiments ; je ne connaissais rien au monde de bon et de dévoué comme lui : quel soin incessant il prenait d'être agréable aux autres et de s'oublier lui-même ; aussi, comme il était aimé de toutes les personnes qui avaient le bonheur de le connaître. Quand en parle de lui ce n'est que les louanges dans la bouche et les larmes aux yeux.

"Mais je m'oublie, Madame, en ravivant ainsi vos douleurs ; cependant je n'ai pu m'empêcher de vous donner une marque de notre sympathie.

"Venez, Madame, et vous verrez combien on l'aimait, vous trouverez ici bien des cœurs pour vous comprendre et pleurer avec vous.

"Nous vous embrassons tendrement,

"Votre toute dévouée,

"CŒLINE.'

LETTRE DE VEILLARD.

"Londres, 17 Juillet 1856.

"Madame,

"J'en suis bien convaincu, vous n'avez jamais douté de ma profonde affection pour Philippe, car vous saviez que cette affection reposait sur l'estime et la reconnaissance tout à la fois. Je ne puis penser à lui sans me rappeler tous les bons moments que j'ai si souvent passés avec lui ; dans ces douces conversations dont lui seul avait le secret. C'est une période de presque dix années en arrière qui se déroule sous mes yeux en ce moment encore ; c'est le souvenir de ces longues et pénibles veilles de mon garde-malade qui sont présentes à

mon esprit, et si ma santé n'était si bien rétablie je penserais que c'était hier. Pauvre ami....il y avait en lui quelque chose du stoïcien antique et de la sœur de charité. Je me vois encore dans mes délires cédant à l'influence da cette voix douce et ferme tout à la fois. Je sentais et je le sens encore aujourd'hui, que les soins touchants de cette amitié si vraie, si profonde, ne pouvaient se tromper....Je cédais, je cédais toujours....et ces luttes qui toujours se terminaient de la même manière étaient suivies de quelques minutes d'un sommeil réparateur. Pauvre ami, dors en paix du sommeil du Juste, ton souvenir est vivant parmi nous tous.

" Je devais payer une dette sacrée à votre fils bien aimé et vous exprimer toutes les sympathies de nos amis du Mans, qui m'ont été transmises par ma femme en ce moment-ci au Mans, avec prière de vous les adresser. C'est que ces amis avaient comme tout le monde pu apprécier les qualités du fils et du citoyen.....

" Si les regrets universels parmi ceux qui l'ont connu, pouvait adoucir les vôtres, certes, madame, vous seriez soulagée, car si jeune, peu d'hommes ont plus que lui possédé la sympathie.

" Je ne vous dirai rien de l'estime que tous avaient pour son caractère politique, il n'en pouvait être autrement, car il possédait au plus haut point la droiture de l'esprit et du cœur.

" Combien nous avons regretté, ma femme et moi, de ne pouvoir vous aller consacrer quelques instants ; combien nous eussions été heureux de payer à notre pauvre ami cette dette d'amitié et de reconnaissance qu'en d'autres temps nous avions contractée envers lui.

" Me permettrez-vous, madame, en finissant, de vous exprimer en mon nom, au nom de ma famille, et de nos amis, l'assurance de la plus vive et de la plus respectueuse sympathie.

" C. VEILLARD."

LETTRE D'ALFRED TALANDIER.

" Bruxelles, 19 Septembre 1853,
Rue de Louvain 2 bis.

" Mon cher Philippe,

" Vous direz bien que je ne vous écris que lorsque j'ai quelque chose à vous demander, mais j'espère que vous n'êtes pas fâché que je pense à vous lorsqu'il s'agit d'obliger des amis communs.... J'ai eu, il y a peu de jours, des nouvelles de Sabatier, ils sont en Suisse où ils se plaisent fort, mais je pense que nous apprendrons bientôt qu'ils sont en Espagne ou ailleurs. Le Daguerre est un fier prétexte à voyages s'il n'en

est pas le moyen. J'ai aussi des nouvelles de Lebloys qui s'il savait que je vous écris ne manquerait pas d'ajouter toutes ses amitiés aux miennes. Quand vous verrez Louis Blanc, priez-le donc de me donner lui-même ou par vous de ses nouvelles. Vous occupez-vous toujours des travaux que nous avons commencés ensemble avec les amis. Je vous prierais alors de me faire part des résultats. Ici rien de neuf, car la peur du Bonaparte n'est pas neuve chez les Belges, mais le voyage à Lille redouble cette peur pour le moment. Tout cela est noir d'orages pour l'avenir ; la seule chose un peu consolante est l'immixtion de la politique des Etat-Unis dans les affaires d'Europe : je pense que vous suivez cela avec intérêt. Adieu à tous nos amis et à leurs familles ; mes affecteux respects à Madame votre mère, à vous de cœur.

"ALFRED TALANDIER."

LETTRE DE COUTURAT.

"Londres, le 21 Septembre 1856.

"Chère Madame Faure,

"Je viens vous accuser réception de votre bonne et affectueuse lettre du 14 Août dernier, que m'a remise il y a deux jours notre ami M. Berjeau.

"Je vous remercie du fond du cœur d'avoir pensé à moi en répartissant ce qui a appartenu à notre cher défunt. L'amitié dont il m'a honoré est et restera dans mon cœur ; mais il me semble que je serai plus près de lui en touchant ce qu'il a touché, en lisant ce qu'il a lu.

"Pauvre ami ! lui si bon, si dévoué, être tombé dans la pleine fleur de l'âge, avec un passé si beau d'avenir ! Ce serait à douter de la justice éternelle, si ses arrêts ne planaient au dessus de notre entendement. Mais quand les meilleurs quittent ce monde, ce ne peut-être que pour passer dans des mondes supérieurs ; autrement il n'y aurait pas de loi morale dans l'univers. Je crois donc, comme vous le dites avec le sentiment profond de la vérité : L'AMI, LE FRÈRE ABSENT NE NOUS OUBLIE PAS !

"De tous les amis de Philippe Faure (ils étaient nombreux) aucun mieux que moi n'a pu apprécier les qualités de son cœur, et n'en a plus ressenti les bienfaits. Lors de la longue maladie dont vous voulez bien vous souvenir, il fut celui d'entre mes amis d'exil qui tenta d'égaler le dévouement de mon excellente épouse, en me prodiguant jours et nuits les soins les plus délicats sans lesquels j'eusse infaibliblement succombé. Aussi, je ne pense jamais à ces jours passés sans reporter sur celui qui n'est plus la part de reconnaissance que je lui dois.

"Chère Madame Faure, si quelque chose pouvait adoucir votre douleur maternelle, ce serait la part qu'y prennent tous ceux qui ont connu votre fils, et aussi cette sympathie qui fait cortège à sa mémoire. Une fois par semaine je vais me retremper à cette réunion maçonnique dont il fut l'un des fondateurs.

"En général la situation de nos amis de Londres est devenue plus supportable; tous ou presque tous ont fini par se créer une industrie qui les fait vivre; le nombre de ceux qui sont obligés d'aller demander la sécurité du travail au sol Américan est presque nul depuis un an.

"Donnez-nous quelquefois de vos nouvelles, et parlez-nous de ce qui peut encore vous intéresser.

"Ma femme se joint à moi pour vous adresser nos plus affectueux souvenirs.

"Votre bien dévoué,

"E. COUTURAT."

[On ne lira pas sans intérêt l'article suivant, écrit par Philippe à l'occasion de la reprise du *Diogène* de Félix Pyat. Cet article a paru dans la *Voix du Peuple* du 17 Avril 1850.]

REVUE DES THEATRES.

THÉATRE DE L'ODÉON : DIOGÈNE, PAR FÉLIX PYAT.

à M. de Kerdrel.

"Vous avez dit hier à l'assemblée législative, Monsieur : 'Au Théâtre Italien, je trouve véritablement l'art qui est de tous les pays. Au Théâtre de l'Odéon, je ne trouve la plupart du temps, que *des paroles à peu près françaises*, et presque jamais *l'art*. Je demande qu'on prenne 50,000 francs de la subvention de l'Odéon et qu'on les reporte sur le Théâtre Italien. Ce serait acte de justice, et j'ajoute acte de bon goût et de *moralité !*'

"Si vous aviez demandé le rejet de toute subvention théâtrale, je ne me serais pas permis de vous répondre, la rédaction économique et politique de ce Journal ayant pris sur ce point une initiative devant laquelle je dois m'incliner.

"Si vous vous étiez contenté de chanter en votre prose les louanges des fauvettes et des rossignols des Italiens, j'aurais applaudi tout comme si c'eût été leur chant qui charmât mes oreilles.

"Mais vous avez attaqué l'Odéon; vous l'avez accusé au nom de la moralité, de l'art; vous avez prétendu qu'on y entendait des paroles à peine françaises.

"Ah ! Monsieur, vous n'avez donc entendu ni *François le Champy*, ni *Diogène*.

"M. Baroche vous a rappelé le glorieux passé de l'Odéon : Casimir Delavigne, Ponsard, E. Augier ; mais il n'est besoin de retourner *aux carrières* de la restauration et de la quasi-légitimité pour trouver les titres d'honneur décernés à l'Odéon par l'art et la morale.

"Sa Moralité ? où la trouverez-vous plus pure, plus naïve, plus primitive, plus française aussi de langage, que dans cette idylle de George Sand, où l'energie gauloise rêvet une forme si neuve et si poëtique.

"Vous n'avez donc assisté à aucune des cent et quelques représentations de *François Le Champy*, que vous vous croyez obligé d'anathématiser pudiquement l'Odéon, voué depuis quatorze mois à la pastorale !

"L'Art. La chute de la *Vivia* de votre ami Reboul, et le triomphe de *Diogène* devraient vous apprendre à mieux juger le théâtre où se rassemble un public éclairé, intelligent et des plus aptes à discuter et à appliquer l'esthétique.

"Allez ! un théâtre où George Sand et Félix Pyat sont si bien appréciés console un peu la poésie des échecs que *Messieurs* les académiciens lui font subir et la morale des trahisons dont les hommes d'état se rendent chaque jour coupables.

"Au nom de l'art et de la morale, Monsieur de Kerdrel, allez voir Diogène, et retirez votre amendement.

"Pauvre Diogène ! cette dernière misère lui manquait.

"Il en a pourtant subi de toute sorte, et ce n'est pas sans motif que ce paysan, attiré dans Athènes par l'amour de l'humanité, le dévouement à la République, l'enthousiasme de l'Idéal, du vrai, du juste ; ce n'est pas sans avoir bien souffert qu'il a nié l'Idéal, le vrai, le juste, qu'il a refusé son bras à la patrie, et rompu tout lien avec l'humanité.

"Tu t'es fait *chien*, tu t'es enfermé dans ton tonneau, non, comme le rat dans son fromage, pour y vivre en égoïste, mais comme les saints du christianisme, pour purifier ton âme des souillures sociales.

"Tu t'es fait cynique, parce que tu as vu les hypocrites parer leurs vils égoïsmes, leurs lâches passions des beaux noms de Religion, d'Idéal, de morale, de justice. Tu as vu le soldat, héros des grandes luttes patriotiques mendiant son pain : tu as vu l'ouvrier, créateur des merveilles de la capitale, laisser en mourant sur le champ de bataille du travail, sa veuve et ses enfants à la discrétion de la charité publique, tu as vu Phidias en prison, Sophode accusé de folie.... tu as vu Socrate buvant la cigüe et poursuivi par les huées d'une foule superstitieuse, criant : *Mort à l'Athée.*

"Va, Diogène, fais-toi *chien*, tu es trop consciencieux pour être homme !

" Va, Diogène, allume ta lanterne et cherche un homme, tu n'en trouveras certes pas......................................

....

Voilà que la misanthropie me gagne, et j'ai tort. Non, ce n'est pas l'humanité que je dois repousser, c'est la société qui transforme, énerve et démoralise les hommes. Diogène, tu as renié l'humanité en assistant au martyre des grands hommes. Si tu acceptais l'invitation que t'adresse la belle Aspasie ; si tu venais t'asseoir au festin de cette illustre courtisane, tu la verrais méprisant les hommages de l'élite des Athéniens, et s'écriant : 'Je ne peux choisir *un homme* parmi vous. Tu es beau, Alcibiade ; tu es un philosophe, Platon ; tu es un riche, Gorgias ; tu es un orateur, Démosthènes ; tu es un sculpteur, Lysippe ; tu es un poëte, Euripide ; tu es un athlète, Milon ; mais nul parmi vous n'est *un homme*. Etres factices, sans spontanéité, sans conscience et sans cœur, vous n'êtes tous que des masques, et je ne peux aimer qu'un homme.

" Et Aspasie aime Diogène, parce que lui, il arrache leurs masques à tous ces prétendus grands hommes.

" Ah ! monsieur de Kerdrel, l'avez-vous vu ce CHIEN, déchirer dans ses dents vigoureuses le manteau traînant sous lequel se cache l'hypocrisie sociale.

" Tu convoques le Peuple au champ d'honneur, Démothènes le rhéteur ; et lorsque ce peuple accourt au rendez-vous, tu te caches lâchement, tu laisses les soudards du roi de Macédoine égorger tes frères armés à ta voix. Ne parle plus d'honneur et de patrie !

" Et toi, Alcibiade, que fais-tu parmi ces courtisanes ? Toi jeune, vaillant, influent, tu énerves ton âme et tu corromps par ton exemple l'élite de la jeunesse ; tu fais descendre la corruption au sein du peuple, et tu trahis la patrie.

" Oui, tu la trahis ! Ton luxe et tes jouissances insultent à la misère du travailleur ; mais tes harangues pacifiques livrent la patrie à l'Etranger, et c'est là qu'est surtout ton crime !

" Athéniens, ne distinguez-vous pas, dans les brouillards du nord l'aigle de Macédoine aiguisant ses serres pour vous déchirer. N'entendez-vous pas les rois armer leurs esclaves pour envahir et conquérir la République ? Celui qui parle de paix et de bien-être quand la patrie et la République sont en danger n'est-ce pas un traître ?

" Et vous tous artistes sans idéal, philosophes sans croyances, prêtres sans foi, soldats sans intelligence ; vous surtout usuriers, sangsues dévorantes qui pompez incessamment les sueurs du travail, énervant ainsi le Peuple Républicain, fuyez devant Diogène. Le CHIEN hurle sur vous les imprécations de la conscience humaine trahie et trompée par vous.

"M. de Kerdrel, vous qui êtes pieux, moral et patriote comme doit l'être tout Breton, dites, cette peinture de la société actuelle, bien qu'habillée à l'athénienne, ne vous a-t-elle pas semblé tristement vraie, pleine d'une amère moralité?

"Puis quand Diogène, séduit par la divine beauté d'Aspasie, redevient homme, mais un homme purifié par l'amour. Quand Aspasie est rendue à la pudeur par l'austère fureur du cynique, n'avez-vous pas répété les versets évangéliques: *Aimez-vous les uns les autres, il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé!* Enfin l'accusation de sacrilége portée faussement contre Aspasie par le voleur Hyperbolès, devenu l'avocat richement payé des dieux, de la morale et de la société, ne vous a-t-elle pas rappelé les réquisitoires hypocrites sous lesquels succombèrent tant d'innocents depuis Socrate jusqu'à Jean Huss, depuis Eschyle jusqu'à Béranger, Lamennais et.... Et tant d'autres! En voyant les stalles de l'Odéon occupées par les débris de la Montagne, et en entendant les échos de la scène nous renvoyer le mot d'ostracisme, nous pensions à toutes ces victimes de nos luttes politiques, nous redisions plus d'un nom cher à nos cœurs, malgré les proscriptions. Car cette reprise du Diogène de F. Pyat avait réuni à l'Odéon les plus illustres têtes de la démocratie, pèle-mêle avec les étudiants. Car la *Marseillaise* et tous nos chants patriotiques demandés avec exaltation, joués avec ardeur, applaudis avec frénésie, saluaient au nom de notre République, la République d'Athènes, et versaient sur les blessures de nos amis le baume d'une enthousiaste sympathie.

"Le style incisif, la verve inépuisable, l'entrain, la gaîté du drame étaient admirablement rendus par tous les acteurs, la mordante raillerie du cynique si poétiquement relevée par un fervent patriotisme et par l'amour rivalisait dans la faveur du parterre avec la grâce mélancolique, rêveuse et la spirituelle élégance d'Aspasie.... M. Deshayes, Mme. Laurent ont manqué d'êtreensevelis sous une pluie de bouquets *tricolores;* Mme. Deshayes....... Mais nous devrions les nommer tous, nous devrions aussi reproduire textuellement le drame, si nous voulions défendre l'art et les artistes contre vos injustes accusations. Allez voir Diogène, M. de Kerdrel; ne jugez pas l'Odéon par ouï-dire, ni Diogène par cet article incohérent, traînant, ennuyeux; allez entendre l'œuvre de Félix Pyat, et vous reconnaîtrez que l'art a rarement un si digne organe que le poëte exilé et d'aussi habiles interprètes que les acteurs de l'Odéon.

"Allez, si pourtant vos oreilles ne sont pas blessées par les cris de 'Vive la République,' car ces cris accueillent les allusions directes et bien involontairement pourtant semées dans ce drame écrit sous Louis Philippe. Allez, si vous voulez admirer la morale parée de toutes les merveilles de l'art, et

rendez justice à l'Odéon, car il sait faire aimer la République dont vous êtes un des législateurs ! Après cela peut-être les chants patriotiques et les acclamations républicaines vous semblent-ils un outrage à l'art et à la morale.

"PHILIPPE FAURE."

LETTRE DE FELIX PYAT.

"Super Flamina Babylonis, 20 Avril 1850.

"Mon cher confrère,

"Vous m'avez comblé, vous m'avez accablé. Je ne sais comment vous remercier de votre trop gracieux article sur *Diogène*. Vous avez vu la pièce à travers votre sympathie pour l'auteur.

"Pauvre auteur ! la première fois qu'on a donné sa pièce, il était en prison; à la seconde, il est en exil; que lui arrivera-t-il à la troisième....mais vous m'avez donné un baume qui adoucit toute peine. Merci mille fois ! avec vous les absents n'ont pas tort. J'ai lu et relu votre feuilleton, qui n'a que le défaut d'être bienveillant à outrance. Je serre la main partiale qui l'a écrit; je la serre de tout mon cœur, de toute ma reconnaissance, de toute mon amitié.

"FÉLIX PYAT.

"Mille compliments à tous nos amis du Journal."

LETTRES DE WILFRID DE FONVIELLE.

"Paris, 29 Juillet 1854.

"Mon cher Philippe,

"Edouard a dû te prévenir du malheur qui nous a frappés je te préviens à la hâte ; on a déjà dû le faire en mon nom. Vraiment je ne sais ce que je te dis, mon pauvre vieux ; la mort s'acharne après nous. Cependant j'ai bon espoir.

"Ne perds pas courage, les choses changeront. Des compliments à Desmoulins et aux Leroux ; mes frères se joignent à moi.

"W. DE FONVIELLE."

"5, Rue du Cherche-Midi,
Janvier 1856.

"Madame,

"Je ne sais comment exprimer la part que je prends à votre douleur. Quel coup pouvait vous être plus funeste et combien vous devez avoir besoin de courage surhumain pour supporter une épreuve aussi déchirante. Si je ne craignais de

faire couler de nouveau vos larmes, je vous parleraisde toutes les qualités qui font regretter amèrement Philippe par tous ses compagnons et par moi en particulier.

"Madame, Philippe est mort en exil, c'est-à-dire au champ d'honneur, comme il convient à un soldat de la Démocratie. Que cette pensée vous soutienne, Madame, car il est beau de mourir à son poste pour la Liberté ! Oserai-je vous parler de jours meilleurs que l'avenir nous réserve peut-être. Hélas, Madame ! tous vos jours sont voués à la douleur puisque Philippe n'est plus. Cependant vous devez à sa mémoire de trouver quelques soulagements à vos maux en gardant l'espérance que sa mort funeste aura contribué au succès de la cause pour laquelle il avait combattu depuis ses plus tendres anneés. Le Ciel vous doit la consolation bien amère sans doute, de vous faire assister au triomphe des idées de Justice et de Liberté auxquelles votre fils s'est immolé. Pardonnez, Madame, à mon émotion, et recevez l'assurance de mon dévouement tout filial.

"W. de Fonvielle."

LETTRE D'ERNEST LEBLOYS.

"Londres, 5 Mai 1853.

"Mon bien cher Philippe,

"Je vous aime.... et d'abord, ami, vous dirai-je la douleur que j'ai éprouvée en apprenant la perte irréparable que vous avez faite dans votre famille ? Une seule chose m'adoucissait cette peine, c'est l'idée de lui avoir causé quelques heures de bonheur à lui parler de vous. Avant mon départ je lui ai offert un bouquet de violettes ; ces fleurs firent plaisir à cette pauvre enfant. Je ne croyais pas que nous n'aurions à lui en apporter que sur une tombe. Je ne chercherai pas à vous consoler, ami. Si un malheur semblable me frappait, je ne permettrais pas à mes amis l'essai de vaines consolations. Parler d'elle et la regretter avec vous, voilà ce que me dit mon cœur.

"Ernest Lebloys."

LETTRES DE JULES BRU.

"2 Mai 1853.

"Cher ami, j'apprends que tu es à Londres avec ta mère. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, cher ami, de te dire quelle part j'ai prise du malheur qui t'a frappé et des douloureuses émotions que tu as dû traverser. Je n'ai point la prétention de te consoler, on ne se console pas de la mort de ceux qu'on aime. J'estime que ce serait un grand malheur et une

grande honte s'il en pouvait être ainsi. Le temps sèche les larmes au profit des souvenirs, voilà tout......

" ....Bruxelles en Brabant est une grande ville d'aspect assez vulgaire et qui ne se révèle pas, d'abord, comme le Paradis annoncé par nos amis. Ce n'est pas que la Belgique n'ait d'excellentes qualités ; ainsi, elle est du continent, on y parle français, on y mange, on y boit, on y dort français, et ce n'est pas peu dire. Nos camarades ont eu soin de me préparer une chambre où je suis à peu près à l'abri de tout danger. Nous faisons, à un franc par tête, des festins à regretter que vous ne soyez point avec nous. Nous jouissons d'un temps superbe qui nous permet de superbes promenades. ....il y a pourtant un revers à cette agréable médaille ; des nuées de gens de police nous causent, de temps en temps, les plus drôles d'émotions ! un peuple bête, mais bête ! une nature détestable, pas un paysage, pas un horizon. La Belgique, c'est un perpétuel Teniers. Mais j'ai vu deux monuments qui valent à eux seuls, le voyage de Belgique. Ste. Gudule et l'Hôtel de Ville ! J'ai visité le musée le moins renommé qui possède quatre Rubens et deux Jordaëns sans pareils ! Demain je pars pour Anvers avec le *Vrai*....

" Quelles merveilles récèlent cette petite ville ! on ne connaît point les splendeurs monumentales du moyen-âge et l'on est ignorant de l'œuvre de Rubens, quand on n'a pas vu les galeries d'Anvers et les chefs-d'œuvre de l'art gothique semés à chaque pas sur le sol de ce petit pays aussi bêtement constitutionnel aujourd'hui, qu'il a été royalement catholique et féodal autrefois !....Nous vivons entre nous, nous vous regrettons (celà est horiblement monotone). Pour ce qui est de la politique, si à Londres on s'agite dans le vide, ici on a le malheur ou le bonheur de ne pas s'agiter du tout....La proscription n'est pas plus réunie ici qu'ailleurs ; le silence qu'elle est obligée de garder sous peine d'être jetée à la porte, donne le change sur sa véritable situation....Que ceux qui peuvent penser, pensent. Ce travail de recueillement et de méditation ne sera pas perdu pour l'avenir....Nous n'avons plus la *foi aveugle* au peuple. Nous ne sommes pas assez forts pour disposer de notre bras, tâchons de faire dans *nous* individuellement, avec le concours de ce que nous savons, de notre esprit chercheur, un fonds d'idée que nous puissions répandre...., à l'occasion.

15 Juin 1853.

"......J'ai fait un charmant voyage. Depuis que je suis à Genève, je me sens revivre et je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas changé de planète ; quand je pense à vous, esprits inférieurs que vous êtes, qui persistez à ramper sur cet amas de boue sublunaire qu'on appelle, je crois, *Londres* : (est-ce

bien ça ?) je me prends à vous contempler avec pitié. J'ai quitté Bruxelles, j'ai traversé l'Allemagne avec la rapidité d'une balle élastique, en trois bonds auxquels je laisserai leurs noms vulgaires : *Cologne, Mayence, Francfort.* Tu ne t'attends pas (et en cela tu fais preuve de haute prudence) à une description détaillée du Rhin et de ses alentours ? Qu'il te suffise de savoir, simple mortel, que tout ce que tu as pu ouïr, ou lire, sur le Rhin, est à la réalité ce que toi, habitant de Londres, tu m'es à moi, habitant de Genève !.... Tu comprends que lorsqu'on a pu s'arrêter deux heures devant la Cathédrale de Cologne ! Courir toute une journée sur le dos de ce puissant et fougueux serpent qu'on appelle le Rhin ! s'éblouir la vue et l'imagination au contact de ces nobles et vieux chateaux qui rappellent tant de nobles et d'antiques souvenirs ? Quand on a pu saluer en passant la Maûsethurm, voir les dômes de la cathédrale de Mayence resplendir au soleil couchant, traverser la rue des Juifs à Francfort dans le Rœmer, et entrer dans la salle des Empereurs et dans celle des Electeurs ! quand enfin, après avoir donné un regard à une mauvaise statue neuve de Gœthe, on a pu s'asseoir non loin de la vieille et superbe maison du docteur Faust !.... tu comprends, si abruti que tu sois par ta vie de végétal, qu'on vous considère, vous autres, avec certaine pitié ! Et que ne dirais-je pas de la Suisse, si je ne craignais de vous accabler ? .... Lauzanne est peut être la plus charmante position du Léman. J'y ai vu Champseix. Il a gardé le meilleur souvenir de toi, et il a été heureux de parler de la grande famille Pierre Leroux. Je suis arrivé à Genève sans encombre, mais non dans un moment facile. Le temps était aux expulsions.... ceci est le revers de la médaille : le monde que nous habitons, si aromal qu'il soit, n'est pas à l'abri des agents de police. Ces insectes malfaisants se fourrent partout......

"......Je reçois ton excellente lettre. Merci, cher ami, de ton souvenir, merci à tous ceux qui n'ont pas craint de t'imiter. Plaisanterie à part, je ne suis pas aussi heureux que je voudrais en avoir l'air. D'abord, si je jouis d'une nature splendide, je ne vous ai plus, vous, pour partager ces biens avec moi et l'avenir ne me paraît pas sous de brillantes couleurs.... Si d'ici à un mois, je ne vois pas jour à mes affaires, je quitte Genève et je vais planter ma tente au pied des Alpes, au bord du lac, dans quelque coin bien isolé et bien vert. J'ai un étrange besoin de solitude et de silence. ......Je comprends très bien maintenant, que tu n'aies pas même songé à la Suisse. Tu as bien fait de fuir au plus vite ce piège toujours tendu, cette souricière permanente qui a remplacé Paris......

"......Je t'écris de Montreux, où je suis en compagnie, de

qui? devine? de Sabas et de T., qui après avoir couru les aventures les plus parsemées de gendarmes, sont enfin arrivés sains et saufs! Nous sommes à mi-côte, au pied de la Dent de Jaman, dans la plus belle partie du Lac dont nous ne sommes séparés que par une verdure dont les plus belles savanes de ton pays peuvent à peine te donner une idée. En face, les Alpes, à droite, dans de superbes lointains, le lac avec le Jura pour limites; à gauche, la vallée du Rhône que surmonte la Dent du midi couverte de neiges, bleues le matin, blanches et or à midi, roses et pourpres au soleil couchant, mais à quoi bon vous parler de ces naiseries, à vous, vous êtes à Londres.

"…. Il y a longtemps que je n'ai ouvert un journal; j'ignore ce qui se passe et je m'en trouve bien, le monde s'arrangera comme il pourra de ma retraite de la politique, je veux croire, modestement, qu'il n'en ira ni mieux, ni plus mal…. Victor m'a enfin écrit, toujours le même. Bon, serviable, dévoué, téméraire autant que d'autres sont prudents et réservés. Il croyait que je lui tenais rigueur. Hélas, si tous ceux à qui je n'écris pas plus souvent le prenaient sur ce ton, je serais réduit à chanter de ma voix la plus lamentable: l'Exilé partout est seul.

"Nos plus chaudes amitiés à Louis Blanc dont nous relisons chaque soir, au coin du feu, les admirables ouvrages. A Berjeau, aux amis de la L.·., à Greppo et sa famille; à Félix Pyat, à Boichot, Pardi, Wasb, Guill, Rou.. et à Madame Rou.., Veil, Malar, Wilfrid, Albert, Chevassus, Talandier, etc., etc. A tous enfin pour n'en pas oublier, à ta mère, bien entendu. Si tu vas à Jersey, embrasse pour nous tous Auguste, Louis, Roumilhac, etc., et nos plus chaudes poignées de main à Pierre Leroux et à Victor Hugo….

"Rassure-toi. Je ne suis ni *fou*, ni *mort*, ni *abruti*, insolent! Je ne finirai pas sans te dire mon profond mécontentement pour les nouvelles formes que tu affectes avec celui qui fut toujours pour toi un *maître* doux, bienveillant et poli. De quels livres te nourris-tu, insensé? De quels hommes fais-tu ta société, malheureux? Tu lis Schœlcher et tu fréquentes Mme. Beecher Stowe? arrête, *oncle Tom*, il en est temps encore!….

"La terreur qui a un instant plané sur notre ville s'est dissipée. Nos amis *bourgeois* arrêtés sont maintenant relachés et tranquilles. Nos amis *ouvriers* sont encore en prison, au secret, ou traqués. Heureux temps, bienheureuse *Egalité*.

"Si je reste en Suisse, ce qui n'est pas sûr, je ne veux pas rentrer dans les villes. Je choisirai le coin le plus reculé, le plus solitaire. Ami, n'envie pas mon bonheur. Suis-je heureux? je n'en sais rien; mais ce qui est vrai, c'est que je suis, en face des magnificences de la nature, ce que j'étais sur le pavé bourbeux de Londres: triste, brisé, las.

FRAGMENT DU JOURNAL DE PHILIPPE FAURE.

1 Janvier 1853.

" Mon pauvre jour de l'an ! cette vieille fête de famille, le voilà tristement passé. Je ne sais vraiment à quoi je l'ai employé ? Hier, il pleuvait ; j'ai parcouru les boutiques, le soir, pour apporter à Jenny un petit *Ladys' Companion*, modeste souvenir qu'elle a joyeusement accepté comme ses seules étrennes. Etrennes d'exilé ! J'ai passé la soirée avec elle et sa mère à causer de nos amis de France, de tous ceux que nous voudrions voir, de ceux que nous ne verrons plus ! Ma pauvre mère, pendant ce temps, est triste, sans animation, sans gaîté, sans distraction ; elle qui avait mis son existence en moi ! dont tout le plaisir était de penser tout haut avec moi ; de m'instruire, de m'améliorer, de m'inspirer quand elle pouvait....combien la maison doit lui sembler triste, vide, ennuyeuse....Cette pauvre Isaure malade, se plaignant moins qu'elle n'est à plaindre, dont j'égayais ou consolais la vie douloureuse....Elle aussi doit me regretter, la *petite citoyenne* (comme l'appelait Ellen Mac Farlane) elle, toujours vive, irritée, ne ménageant à aucune hypocrisie, à aucune lâcheté son coup d'épingle piquant et bien dirigé. Mme. B., je suis sûre qu'elle me regrette aussi. Elle m'appelait l'âme de la maison, elle me croyait raisonnable ! elle avait confiance en moi. La voilà privée de son fils Auguste, qu'elle aime.... ne pouvant compter que sur Eugène, trop jeune encore ; s'ennuyant de n'être pas chez elle : affligée, irritée de tout.... Tous ces chagrins doivent se heurter et rendre l'existence de famille peu agréable....Si j'y étais, j'y mettrais le calme, au défaut de la gaîté.

" Ma tante aussi me regrette. Elle pense aux absents dans les réunions de la famille, elle s'occupe de ma mère et d'Isaure ; elle me remplace. Elle-même est affligée par les morts qui chaque jour creusent l'existence. Eliza, Hyacinthe Ch., deux morts si proches. Mon oncle a dû être accablé par la perte de sa sœur ...Heureusement Edouard leur reste ; mais *à* lui, aussi, je dois manquer et ses inquiétudes pour moi doivent l'empêcher d'être heureux comme il devrait l'être. Ces âmes honnêtes, d'ailleurs, souffrent en leur conscience de l'abaissement de la moralité nationale. Jules aussi pense aux absents, l'excellent Jules ! cœur aimant, honnête, droit ; déplacé dans cette existence militaire, de discipline impitoyable et arbitraire. Emile, Amédée, Léopold y pensent aussi.*

* Léopold, tué au siège de Sébastopol. Et combien de ces noms évoqués par lamité le 1er Janvier 1853 manquaient à son appel affecteux au 1er Janvier 1856, et combien depuis sont marqués par la mort dans le souvenir de ceux qui survivent encore ! Puissent tous les amis de Philippe puiser quelques consolations dans la sympathie et les regrets qu'il leur adresse.

Ce matin 1er Janvier, Malardier, Lebloys, Bru, Leblanc, etc. Je reçois une lettre d'Edouard ; bonnes nouvelles de tous et paroles du cœur pour moi. Mlle. Amélie, cette blonde jeune personne si distinguée, si pieuse, si attractive, se marie à un homme de banque, mais qui sait apprécier sa fiancée, lui plaisant beaucoup et aimant la musique. Puisse-t-elle être heureuse. L.... épuisé de travail, a oblitéré ses facultés intellectuelles en les surchargeant d'études mathématiques, un travail physiologique très curieux s'est produit chez lui. Il sentait, disait-il, le *derrière de la tête se presser, s'enfoncer*, et en effet les *penchants sont affaissés*. Il a trop vécu claustralement, la nature n'a pu supporter les privations d'un côté, l'excès de l'autre ; et le voilà se déclarant incapable de continuer ses travaux d'ingénieur ! lui le premier à l'Ecole Polytechnique ! Il cherche un emploi où il n'aura plus d'initiative, de responsabilité, d'efforts intellectuels, et il est content, tranquille..... Quel exemple frappant de la nécessité de maintenir l'harmonie dans nos facultés et notre existence !

Et moi-même ! ai-je donc harmonisé mon existence ? La Nature physique ne souffre-t-elle pas de tout ce que je lui refuse ?.... Mon intelligence n'est-elle pas fatiguée à son tour ? ... Mais que faire ? Je n'ai ni métier, ni fortune, ni avenir. Je ne peux songer à me créer une famille quand ma position est si précaire et ma vie à la merci des évènements. Une maitresse ? Je suis trop timide, trop défiant pour la chercher ; et d'ailleurs, la femme dont j'obtiendrais un caprice, obtiendrait à son tour, peut-être, plus qu'elle et moi n'aurions cherché dans une union passagère ; je lui donnerais peut-être un amour passionné dont elle se jouerait....Et si le contraire arrivait, si pour satisfaire une passion momentanée, je perdais l'existence d'une jeune fille, ne serais-je pas indigne de porter haut le front et en avant le drapeau Démocratique ? Ce que je blâme dans les autres, je ne le ferai pas. Je suis donc réduit à souffrir, à attendre....Mes rêves m'entraînent, il est vrai, vers l'amour ; je m'imagine parfois aimer.... Une blonde figure, gracieuse, souriante, modeste et familière tout ensemble, confiante et réservée ; douce, maligne, timide, volontaire ;.... Voilà ma charmante apparition qui vient aussi me souhaiter la bonne année,.... et derrière elle, cet essaim de jeunes filles et de jeunes gens que j'ai vus enfants....La bonne et blonde Elise ; la prudente et maligne Hermine ; la triste Louise aux yeux noirs, à la contenance pensionnaire, regrettant son frère chéri, et faisant sur lui des rêves dont nul ne se réalisera... Eugène, bon garçon et d'excellente conduite ; le *rapin* Ulric ; le ferme et vaillant Arthur, Hélie, Emile, Amédée, Sœur Sophie....et tous, et toutes....Ah ! combien je voudrais revenir parmi eux....

" Mais je me laisse trop aller à mes souvenirs. J'ai pens

aux vivants en les désirant, aux morts en les regrettant, en les évoquant. Eglantine! dont je n'écris jamais le nom qu'en tremblant et en pleurant, et dont l'image sévère, sérieuse, sans cesse me rappelle à mon devoir.... Jules Bouline, par qui je suis entré dans la politique, et qui a succombé à son activité sans voir la République qu'il désirait si ardemment.... Césarine! cette intelligente et sympathique jeune fille, morte victime de tous ceux qu'elle aimait.... Edmond Frossard!.... et depuis, tant de parents, tant d'amis! Ninous, les Eliza, Jules Bascans, Lina, Ernest, Yvon, Lucie! Antoinette et la mère de Hazaëlle dont j'ai appris, par hazard, la mort l'autre jour, et tant d'autres encore!....Madame Roland, victime courageuse du coup d'Etat. Aristide-Ollivier, Dussoubs entrevu un instant en 48, et dont j'ai failli partager le sort en 1851.... Déjà, déjà, (j'ai 29 ans à peine), et je compte plus d'affections parmi les morts que parmi les vivants...."

"PHILIPPE FAURE."

EXTRAITS DE JOURNAUX.

"Estafette, Février 1856.

"Nous apprenons la mort de M. Philippe Faure, décédé à Jersey à l'âge de trente-deux ans, après deux jours seulement de maladie. Quoique jeune encore, ce publiciste avait déjà collaboré à la rédaction d'un grand nombre de journaux appartenant tous à l'opinion la plus avancée. Avant la révolution de Février, il avait déjà publié de nombreux articles dans l'*Eclaireur*, journal fondé sous la direction de Pierre Leroux, et imprimé dans la typographie que ce philosophe avait établie dans la ferme sociétaire de Boussac. Philippe Faure prit une part active à l'organisation du banquet du 12e, à la manifestation des écoles et à la Révolution de Février.

"Dans les premiers jours qui suivirent la proclamation de la République, il entra dans la rédaction du journal *le Représentant du Peuple*, et fut chargé de la partie des affaires étrangères, que ses études spéciales lui permirent de traiter avec autant de profondeur que de sagacité et de véritable modération. Fidèle à la cause qu'il avait embrassée, il suivit cette feuille dans ses différentes transformations. Puis, lorsqu'elle dut définitivement disparaître, il abandonna Paris pour continuer sa polémique en province. Le *Bonhomme Manceau* le choisit pour son rédacteur en chef, et il exerça ces fonctions avec distinction jusqu'aux évènements de Décembre 1851.

"A cette époque, il dut quitter la France. Il se réfugia en Angleterre et habita, alternativement, Londres et Jersey, et rédigea de nombreux articles dans le *Journal des Réfugiés*.

C'est à Jersey qu'il passa les derniers mois de sa vie auprès, de sa mère qui était venue partager son exil.

"Comme il connaissait à fond plusieurs langues étrangères, il s'était fait maître de langues, et travaillait en même temps comme typographe dans l'imprimerie démocratique de Jersey.

"La mort trancha trop tôt cette carrière si activement remplie. Philippe Faure était un grand cœur et un véritable homme de bien. Ses amis sentiront douloureusement sa perte.

"A. Blanchard."

The Reasoner, *Sunday, February* 3, 1856.

DEATH OF A FRENCH PROSCRIT.

"Jersey, January 18, 1856.

"Death is bringing desolation to the hearths and hearts of the few exiles still remaining in this island. This week two male children, grandsons of Pierre Leroux, sons of citizens Desages and Frézières—married to daughters of the exile just named—have been reaped down by that mysterious Power, whose scythe too often levels budding childhood with ripened age. This was not the beginning of mourning in Pierre Leroux's household—for some weeks past overshadowed by the grim destroyer. It must be nearly a month ago that a fine boy, five years old, son of citizen Desages—now a second time bereaved—died. Accidentally I met the funeral procession. As is customary with me, I lifted my cap as the mourners passed. In my hasty glance, I did not, at the moment, recognize faces known to me; though the thought struck me—'these, from their beards, should be Frenchmen.' I was proceeding onward, when, some yards in the rear of the procession, I met my friend Philippe Faure, accompanying his mother. He hastily told me the deceased was a grandson of Pierre Leroux's. I immediately turned and walked by the side of my friend, following the procession. Arrived at the cemetery, the coffin was lowered into the yawning grave; an affecting address by Pierre Leroux; a wild burst of grief from the father of the child, and all was over. The cemetery lying high and exposed, was swept by a keen and searching blast. I was unwell, and on my return home did not feel at all benefitted by having stood bare-headed during the last ceremonies. I had marked that amongst the last, perhaps the very last, to remain uncovered, was my poor friend Philippe Faure. Little thought I, at that moment, that in another three or four weeks, my poor dear friend would himself be

consigned to the all-devouring grave. Leaving the cemetery, we shook hands and parted; I pursuing my solitary walk. Presently, finding I could not restore a proper natural warmth, I returned home.

"Next day, I called upon Philippe Faure. Subsequently, he twice called upon me. He was to have given me certain lessons, interrupted by my illness. I heard of him afterwards inquiring about me; but I never saw him again.

"Last Sunday evening (January 13th), a Jersey friend informed me he had heard that Philippe Faure was sick, though he had seen him on the previous Wednesday evening apparently well. I was sorry to hear this, but not alarmed, and intended to have sent the next day to inquire as to his state, and to request him, when better, to favour me with a call. Before I could send a messenger, my friend, who had called the previous evening, again visited me. Never was I more surprised, shocked, and grieved, than when he said—and his words were as a thunderbolt falling at my feet—'*Philippe Faure is dead!*'

"He was already dead when my friend spoke of him as being sick, merely. He had been seized with scarlet fever on the 10th of January, and died on the 13th, Sunday, about twelve o'clock.

"'And who was Philippe Faure?' the reader may ask.

"He was not known to the English public generally; but to the French exiles he was well known, and by them was respected and loved. A few Englishmen knew him. I loved him as a brother. To me he was more than a brother by blood; he was a brother of the heart. Never shall I forget his generous devotion, tested and proved in a moment of peril. Never shall I forget how gallantly he stood by me when my honour was assailed, and my life threatened, by unscrupulous, cowardly, and brutal foes.

"Philippe Faure was a native of Champagne; born in the month of November, 1823. He had, therefore, at his death, just completed his thirty-second year—that period which is the glory of a man's life; when his physical strength is matured but undecayed; when his youthful enthusiasm still lives, inspires, and animates, but is tempered by that moderation which time and experience naturally bring. Yet at such an age, or within a few years of that period, how many men perish, cut down in the fulness of their bodily and mental strength. Perhaps it is well for them; but certainly it is a misfortune, a dire misfortune, for those who have been associated with them in the battle of life.

"The cause to which Philippe Faure was devoted cannot afford to lose a single efficient soldier; and he was one of the best, because able, modest, and truthful; not hungering and

thirsting after the gratification of a pitiful personal ambition; but devoted absolutely—head, hand, and heart, to the cause of liberty and justice.

"He had been educated for the profession of an Advocate. I know not if he ever practised as such. Probably not, for at an early age he commenced his career as a Journalist. In this brief sketch, or notice, I can but enumerate the names of the journals, &c., to which he contributed. He began to write in *L'Eclaireur du Centre* in the year 1845. He wrote "Souvenirs d'un Voyage en Algérie," in the *Revue Sociale*, edited by Pierre Leroux. After the memorable and glorious 24th of February, 1848, he became a contributor to Proudhon's *Représentant du Peuple*; Lamennais' *Peuple Constituant*; another journal named the *Peuple*; also the *Voix du Peuple*; the *Peuple de* 1850; the *Courrier de la Sarthe*; *le Bonhomme Manceau*, 1851, &c., &c.

"Philippe Faure's glorious participation in the Revolution of February, will be found recorded in the "Journal d'un Combattant," published in *L'Eclaireur du Centre* of March 4, 1848.

"The dark days of December came, and the man of blood triumphant, those patriots who had escaped death, Cayenne, and the choked-up dungeons of France, sought refuge in England and elsewhere. Philippe Faure came to London in March, 1852. In September of that year he went to Jersey. At that time the ghastly mockery of Bonaparte's 'election' as Emperor was in progress. On the question of whether the Republican party still left in France should vote against the tyrant, or abstain altogether from participating in the election farce, the exiles in Jersey recommended the latter, in an address to the French people, dated October 31, 1852. To that address the signature of Philip Faure was appended, in conjunction with those of Victor Hugo and Fombertaux—representing the body of the exiles in Jersey. The address, save the last two or three lines, was written by Victor Hugo. Those last two or three significant lines I will quote presently, were suggested by Philippe Faure.

"Subsequently, Philippe Faure returned to London. He came back to Jersey in Oct., 1854, and became one of the 'staff' of *L'Homme*, until that journal was proscribed and expelled by the Jersey instruments of M. Bonaparte.

"Philippe Faure was not married. He lived with his mother, a highly intelligent woman, who shared his sentiments and aspirations, and was content, I might almost say happy, to share his exile. Alas! for her.

"He was short of stature and small of limb, but did not appear at all weak or ailing. Though very short-sighted, his eyes had a very pleasing expression; and altogether his countenance

indicated the soundness of his head, and the goodness of his heart.

"Louis Blanc knew my poor friend well, and his able pen, or that of Charles Ribeyrolles, will, doubtless, do justice to his memory. For myself, the physical weakness which has made the writing even of this brief notice a labour of some difficulty, has, of course, forbade the seeking of those facts and recollections the exiles here could have supplied me with, and so have enabled me to have materially lengthened this sketch.

"It is one of the saddest afflictions of life to know that a friend is on his death-bed, and to be one's self incapacitated by severe illness from tending to, or even seeing, him. That affliction I was spared at the time, for I knew not of the illness of my friend until all was over. But I was not spared the subsequent regret—regret in vain. Nor could I attend the funeral—to me a bitter pain. A few words—the first I had written for three weeks—Citizen Desmoulins kindly read for me. He, too, delivered an affecting address; and was followed by Citizen Bianchi, who also delivered a suitable discourse over all that remained of Philippe Faure. The Republic never had a more faithful son; for the Republic he lived, laboured, and suffered; and in exile for the Republic he died. Perhaps the concluding words of the address of October 31, 1852—Philippe Faure's own words—constitute both his best epitaph and legacy to his surviving comrades:—

'In presence of M. Bonaparte and of his government, every citizen—worthy of the name—does only one thing, and has only one thing to do: *load his musket, and wait for the hour!*

"Amen!

"G. Julian Harney."

L'Homme, 31 Mai 1856.

NÉCROLOGIE.

PHILIPPE FAURE.

"Nous n'étions plus à Jersey quand Philippe Faure est mort, et ce journal, radeau des naufragés, avait sombré momentanément. Voilà pourquoi nous n'avons pu mêler notre adieu fraternel aux dernières paroles qui ont honoré sa tombe. Mais nous n'avons jamais oublié la dette, et nous venons, quoiqu'un peu tard, la payer, bien certains que l'heure n'est jamais passée pour les âmes, et que ceux qui ont bien vécu ne sauraient mourir.

" Philippe Faure, enfant, avait eu la plus grande chance de la vie : l'amour puissant, intelligent et doux d'une mère, femme sérieuse et forte qui sentait profondément la responsabilité de sa tâche, en cette tutelle des premières années.

" La culture de l'enfant fut libre, spontanée, mais toujours conduite et guidée par une expérience habile, attendrie, dévouée. Les horizons s'ouvraient presque d'eux-mêmes : la mère avait l'air de suivre et n'imposait pas : ainsi point de discipline farouche, point d'études sèches et forcées : la vie s'ouvrait et se développait en plein essor. Mais les curiosités n'alimentaient jamais l'esprit sans laisser un enseignement ; l'intelligence et le cœur se formaient ensemble. Madame Faure préparait un homme.

" Elle avait réussi, cette mère si cruellement frappée dans son amour, et dans cette génération qui a tant produit et tant souffert, nous avons rencontré peu d'esprits plus droits, peu d'études plus profondes, peu d'âmes plus libres, plus actives, plus élevées, que celle de Philippe.

" Son mode d'action était double comme celui de toute pensée bien faite et qui cherche les lois après les choses.

" Il exposait les faits ; il cherchait, il étudiait de près la vie, ses relations, ses incidents, ses formes ; il était de sa nature observateur, instructeur, nomenclateur, et comme tel il a fait sa preuve, soit dans ses études sur l'Afrique, insérées dans la *Revue Sociale* de Pierre Leroux, soit dans sa politique étrangère au journal le *Peuple.*

" Il avait, en même temps, la passion encyclopédique : il s'inquiétait en toutes matières de la tendance générale, de l'organisation, de la loi. Son esprit n'était jamais satisfait, tant qu'il n'avait pas pénétré la raison, la logique des choses.

" C'était un penseur.

" Il s'est trompé souvent, comme nous tous, dans l'ordre de la science qui n'en est encore qu'à la libre recherche, et dans la série des généralités : mais il n'avait pas l'orgueil farouche, absolu de la conception personnelle, et quand il voyait mieux que son horizon, il ne s'encaissait pas, il ne se pétrifiait pas dans le système.

" C'était un libre et franc penseur.

" Du reste, il avait en lui le grand caractère humain, la probité, le dévoûment. Il savait pratiquer le devoir, même contre ses idées, et dans sa dernière collaboration, au journal *L'Homme*, quoique ses opinions ne fussent pas en tous points les nôtres, il nous a prêté concours jusqu'au dernier sacrifice.

" C'était un grand esprit et un noble cœur.

" Philippe Faure s'était trouvé dans le milieu le plus actif de notre dernière Révolution. Il y avait rempli sa tâche de combat, et plus tard, au Mans, il avait défendu l'idée socialiste, par une polémique habile et suivie, dans le *Bonhomme Manceau.*

" L'exil le prit comme tant d'autres, et l'exil l'a tué : c'est la patrie des morts. Hélas ! quand le souvenir de son agonie nous revient, notre cœur se déchire ; car ce frère que nous avons perdu, la République aussi l'a perdu.

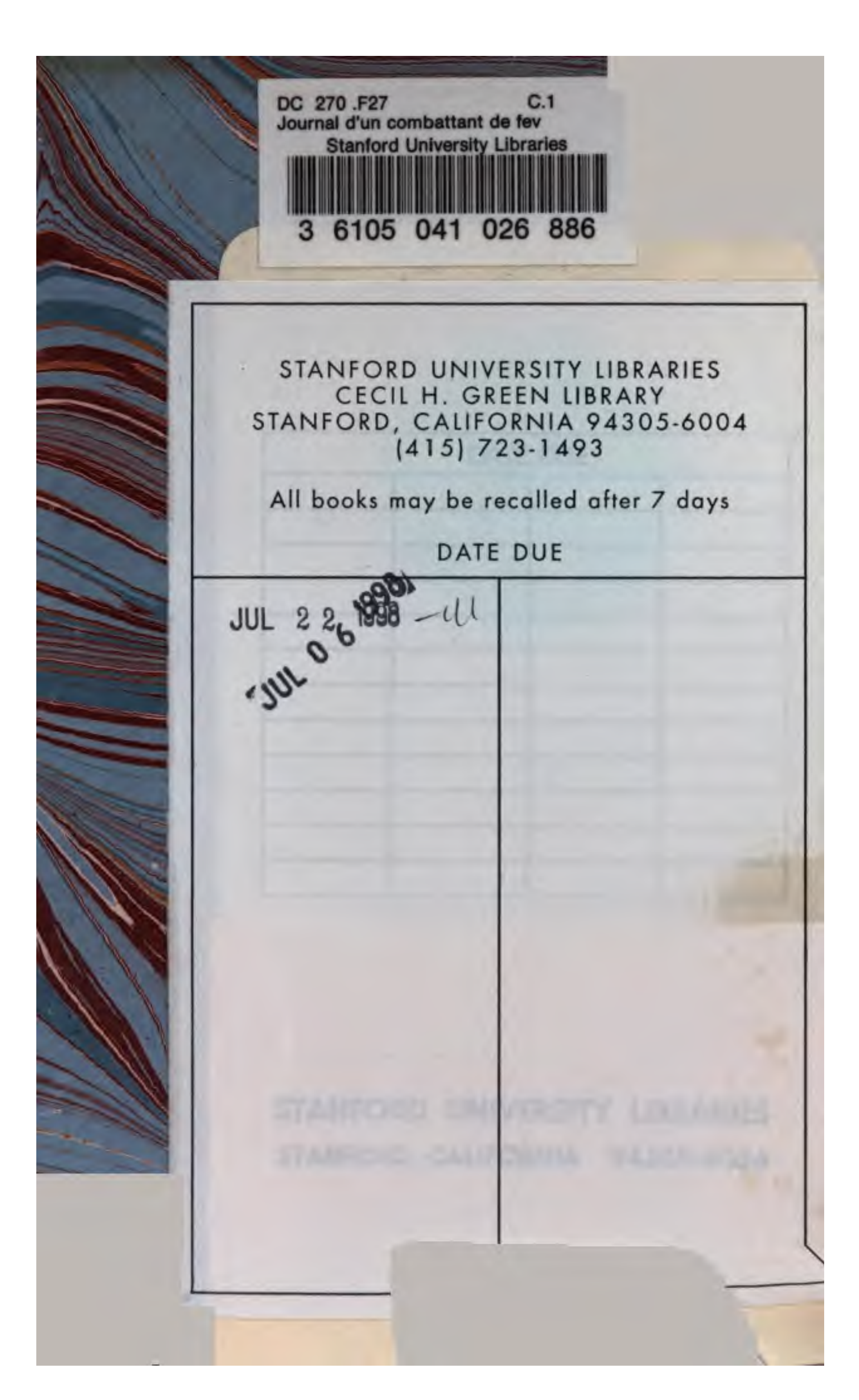
" Mais il y a une douleur plus poignante, c'est le désespoir de la mère. Puisse-t-elle être consolée, dans son supplice de la vie, par le souvenir fraternel que nous gardons tous de cette belle âme qu'elle avait formée.

"CHARLES RIBEYROLLES."

FIN.

IE/87/M13




DC 270 .F27 C.1
Journal d'un combattant de fev
Stanford University Libraries
3 6105 041 026 886
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
JUL 22 1998
JUL 06 1998

